

**L'Exécuteur [110]
– Cosa Nostra
Colombiana**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



COSA NOSTRA COLOMBIANA

par Don Pendleton

VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

COSA NOSTRA COLOMBIANA

Adapté de l'américain par
URBAN AECK



PROLOGUE

— Je l'ai, plein cadre !

Le moteur du Nikon ronronnait, libérant son chapelet de déclics discrets.

— Putain, qu'il est beau, le pape !

Bien que se trouvant effectivement à Rome, Sam ne faisait pas allusion au patron du Vatican. Apparemment pointé sur une superbe touriste posant nonchalamment près de la Fontaine des Fleuves, le téléobjectif de son Nikon était en réalité braqué sur un point très précis, à l'autre bout de la piazza Navona : la terrasse du *Tre Scalini*, où un trio composé de deux hommes et d'une jeune femme blonde était attablé. Parmi eux, il y avait José Duran.

José Duran, alias quelques autres identités, dont celles de Tony ou du « pape », était un grand type brun de 38 ans, portant moustaches et T-shirt blanc, d'allure assez empruntée, et dont les petits yeux noirs ne cessaient d'aller et venir en tous sens, comme s'il avait craint quelque chose.

José Duran s'appelait en réalité Como Orlando Cediél Ospina, il était colombien et, depuis quelque temps, il était surtout le boss du cartel de Pereira.

— Bon, ça suffit, souffla une voix près de Sam. On y va.

Jim Ford, le grand type aux allures de touriste américain qui venait de dire ça et qui semblait absorbé dans la contemplation des sculptures du Bernin, était nerveux. Dans cette foule de vacanciers, de peintres ou de simples badauds, il craignait un incident. Une bavure. Il avait hâte d'en finir avec *Green Ice*. Des mois de tension, une opération délicate, fragile comme un château de cartes. Au moindre pépin, tout pouvait s'écrouler. Tout en parlant, et tandis que Sam continuait à lâcher ses rafales de Nikon, Jim Ford s'était discrètement penché vers la grosse épingle fantaisie qui ornait sa cravate. Dans le même temps, sa main droite était doucement allée se loger sous sa veste. Près de la crosse du Beretta 92F qui attendait sagement dans son étui de ceinture.

— *Leader* à toutes les unités, lança-t-il à voix contenue. Top final.

C'était le signal. Celui de la phase ultime de *Green Ice*, celui de la curée. Une seconde, Jim Ford songea à la formidable opération que ces simples mots venaient de déclencher. Une opération à l'échelle

mondiale et sans précédent, dont les répercussions pourraient bien ouvrir la boîte de Pandore et livrer des secrets inavouables. Des secrets dangereux pour beaucoup de monde.

Puis il n'y pensa plus.

Du coin de l'œil, il avait vu la « touriste » de la Fontaine des Fleuves cesser de poser pour la photo et empoigner d'un geste ferme la besace en cuir qu'elle portait en bandoulière. Comme les autres, et grâce à l'émetteur dissimulé dans sa boucle d'oreille, elle avait parfaitement reçu le message. Au même instant, trois groupes de quatre hommes jusqu'alors disséminés dans la foule convergeaient dans le même sens et deux autres jeunes femmes faisaient leur entrée à la terrasse du *Tre Scalini*. À la ceinture de leurs jupes, bien dissimulés par leurs vestes de tailleurs, il y avait aussi un Beretta 92F.

Mais elles souriaient et plaisantaient en italien et il n'y eut pas d'incident. Pas de bavure non plus. Et quand le « pape » réalisa que ces beaux sourires-là cachaient sa perte, il n'eut même pas le temps de regretter d'avoir quitté sa Colombie natale.

Green Ice l'enveloppait déjà de son haleine glacée.

Derrière ses lunettes solaires toutes rondes, le gros petit homme au catogan noir parfumé et au teint maladif avait suivi toute la scène de son regard velouté. En connaisseur, il avait apprécié le travail. Tout en finesse, sans le moindre accroc. Dans une telle discrétion que, ni les clients du *Tre Scalini*, ni les badauds de la piazza n'avaient rien remarqué. Sauf lui. Mais lui, c'était normal. Il était prévenu. N'empêche qu'il avait admiré. Avec tout de même un petit frisson au creux des reins en songeant à son sort si les autres avaient su. Mais personne ne se méfiait jamais du gros petit homme au catogan noir parfumé de musc. Et tout le monde avait tort. Car c'était un très bon tueur. Peut-être le meilleur de Rome.

Son nom : Rocco, seulement Rocco. D'ailleurs, personne ou presque ne le connaissait. Il n'avait pas de famille, pas de copains, pas de petite amie non plus. Il n'aimait que les très beaux jeunes gens. Des rencontres éphémères et vite oubliées. Un petit tueur bien sage, dont on n'aurait pu soupçonner la force. De ses mains potelées, il était capable de déchirer un gros livre, ou de briser une brique. Capable aussi de découper un être humain en fines lanières, rien qu'avec le beau rasoir à manche d'ivoire qui ne le quittait jamais. Un petit tueur très discret qui, en ce jeudi 24 septembre 1992, n'était même pas venu là pour tuer.

Seulement pour observer.

Maintenant qu'il avait vu, il devait terminer le boulot. Rendre

compte à qui de droit, puis demain, prendre cet avion qui allait l'emporter si loin. Pour une série de contrats spéciaux, directement ordonnés du sommet. Un honneur auquel Rocco était très sensible. Alors, de son pas menu et légèrement chaloupé, il traversa la piazza Navona, pénétra dans un autre bar, alla directement au téléphone, composa un numéro à Rome, attendit patiemment qu'on décroche à l'autre bout de la ligne, avant d'articuler d'une voix un soupçon zézayante :

— Ils ont eu Tony.

Puis il raccrocha, ressortit dans la lumière dorée et encore chaude du soleil de septembre, laissant à travers les lunettes rondes son regard velouté courir sur la foule et sur les toiles exposées des artistes. Il aimait beaucoup les artistes. Des gens cultivés, intelligents... et souvent très doux.

Presque autant que lui.

CHAPITRE I

— Ils ont eu Tony.

Les mots avaient à peine résonné sous la voûte de la cave, tant la voix qui les avait prononcés était basse. Une voix douce, lénifiante, bizarrement en désaccord avec le physique ingrat de son propriétaire.

Don Fabio « Medico » Nardoni était l'ami et successeur de feu Ernesto Montagora, l'*ex-capo* de la *Cupola* que l'Exécuteur avait tué à l'issue de son blitz de Sicile.

Un pur, « Medico » Nardoni. Un ex-tueur au caractère très original, médecin rayé de l'ordre mais demeuré amoureux de la fonction, qui, autrefois, exécutait ses victimes au scalpel. Un physique sec et ingrat, une voix lénifiante d'homme de l'Art. Depuis la mort de Montagora, Don « Medico » présidait à la *Cupola*.

Une *Cupola* qui, ce soir-là, s'était constituée en assemblée extraordinaire. Une réunion en catastrophe, à laquelle s'étaient d'ailleurs attendus les quinze chefs de clan qui composaient la *Commissione Interprovinciale* et pour cause. Ce soir-là, ils allaient lancer un des programmes mafieux les plus ambitieux de toute l'histoire de la *Cosa Nostra*.

Il fallait faire vite. Prendre la presse de vitesse.

L'opération était tellement osée qu'elle avait requis la présence exceptionnelle de tous les chefs de clan et, grande première, celle de son dirigeant mythique, *il vero Corleonese*, celui qui, du secret de sa « retraite » et depuis plus de vingt ans, tirait dans l'ombre toutes les ficelles de l'Honorable Société : Nando Vanzano.

Un *capo di tutti capi* de légende qui était déjà apparu à certains d'entre eux, lors d'une réunion précédente, pour ordonner l'enlèvement d'Aurélia Gucci dans l'espoir de piéger ce fumier de Bolan. Résultat, un nouveau blitz sicilien de l'Exécuteur et un massacre dans les rangs des *uomi d'onore*. Un fiasco total pour la mafia et un rapt qui avait tourné court, à la suite de sombres tractations entre le grand Fumier et le clan Vanzano. Un échec cuisant que la *Cupola* avait du mal à digérer et que Vanzano devait absolument faire oublier. Le grand *capo*, histoire de redorer son blason quelque peu terni par l'affaire Gucci, et pour effacer l'échec des tractations avec le

RGB sur un lot colossal d'armes de l'ancienne armée soviétique que Bolan avait fait capoter, avait donné son feu vert à la mise en application de sa nouvelle grande idée : le plan « Virus ».

Une belle magouille. Opération de longue haleine et montée à grande échelle, dont la capture du « pape » de la coke, Cediël Ospina, dit Tony, constituait l'élément de base. Seul impératif pour les Siciliens : attirer le « pape » de Pereira hors de son fief colombien, en lui faisant miroiter un marché mirobolant du côté de Rome. D'abord réticent, Ospina-Duran s'était fait tirer l'oreille, puis avait fini par craquer devant un nombre impressionnant de zéros, certains chiffres rendant téméraires même les hommes les plus prudents.

Les flics qui n'attendaient que ça pour boucler leur opération *Green Ice* venaient de sauter Tony. Une mise à l'écart secrètement orchestrée par la *Cupola*, singulièrement plus adroite que les exécutions sommaires ou les « accidents » qu'elle ordonnait d'habitude. L'élimination d'un concurrent assurée par les flics ! Personne n'irait soupçonner *Cosa Nostra* d'un tel machiavélisme et la suite du programme pourrait se dérouler en douceur. Quand le « pape » sortirait de taule, ses cheveux seraient si blancs que ses amis ne le reconnaîtraient plus et, entre-temps, le « Virus » aurait fait son œuvre : deux cartels colombiens seraient passés aux mains de la mafia sicilienne, Pereira et Medellín.

En devenant ainsi son propre fournisseur en stupéfiants, la mafia sicilienne se hisserait du même coup au rang de distributeur quasi exclusif auprès de ses « associés », les trois autres sociétés mafieuses italiennes qu'étaient la *Ndrangheta* calabraise, la *Camorra* napolitaine et la *Sacra Corona Unita* des Pouilles. De fantastiques bénéfices en perspective et la joie de court-circuiter les marchés des mafias du Moyen et de l'Extrême-Orient, mais aussi celles des Balkans, dont les crocs poussaient un peu trop vite en ce moment. Grâce à « Virus », plus d'intermédiaires et des « associés » dociles. Le bonheur suprême.

— Ils ont eu Tony, répéta Don Fabio en grattant distraitemment une tache sur le transistor éteint et posé sur la table, près d'un gros téléphone noir.

Puis avec un soupçon d'emphase, il ajouta :

— L'opération « Virus » va pouvoir démarrer.

Dans le cône de lumière jaune de la suspension électrique, juste sous la barre des sourcils raides du nouveau *capo*, il sembla qu'un éclair encore plus lumineux avait brillé dans les petits yeux noirs et, autour de la longue table en bois qui servait d'ordinaire aux banquets des chasseurs locaux, un souffle d'aise passa parmi les autres chefs de clan. Bien que « Virus » fût une idée de Vanzano, ils l'avaient tous reprise à leur compte et chacun s'ingéniait à estimer les montagnes de

fric qu'elle allait rapporter. Mais pour vraiment lancer « Virus », il manquait un élément clé détenu par Vanzano en personne, un simple nom qu'il allait enfin révéler ce soir. Celui de la *Taupe*, de l'homme qui supplanterait le « pape » sur le trône du cartel de Pereira. Le cheval de Troie de *Cosa Nostra*.

— Hé ! Je boirais bien un coup, moi !

Cette voix-là était beaucoup moins élégante que celle de Fabio Nardoni. Pour Gioacchino « Baleine » Risi, le tout nouveau *capo* du secteur de Païenne, c'était son baptême à la *Cupola*.

— Putain ! gronda-t-il en rallumant son gros cigare éteint, on gâche à sec, dans cette saloperie de cave.

Avec ses cent dix kilos de graisse, sa voix de rogomme, son teint olivâtre et ses petits yeux méchants, ce mastodonte de quarante ans surnommé « Baleine » avait gravi les échelons à coups de gueule et d'assassinats. Ses affaires marchaient bien. Surtout depuis que la guerre faisait rage dans l'ex-Yougoslavie. Une manne pour sa base de Zagreb. Dans ce secteur, l'échange armes-coke fonctionnait à merveille. Un trafic juteux, que son lieutenant, Milo Faro, était parti développer sur place, en compagnie de son cousin Andréa, leur intermédiaire de Bogota, venu spécialement pour ça. Une équipe parfaitement rodée, qui faisait grimper la cote du clan Risi. Et, avec plusieurs autres projets d'implantations dans les pays de l'Est, elle allait sûrement encore monter. Risi y comptait bien. L'ex-bloc soviétique représentait un marché fantastique.

Mais pour le moment, on aurait dit que « Baleine » en voulait aux bouteilles de grappa intactes et aux verres vides qui attendaient sagement au milieu de la table. Loin de se laisser impressionner, Don Fabio « Medico » figea le regard étrangement illuminé de ses petits yeux noirs sur lui.

— Tu boiras en même temps que tout le monde, Gioacchino, le sermonna-t-il de sa voix douce. C'est-à-dire quand *il* sera là et quand *il* jugera bon de boire.

Don Nardoni avait bien appuyé sur les *il*, désignant implicitement Vanzano. D'un ton encore plus doux, il ajouta :

— Et puis, cette « saloperie » de cave a appartenu à un des nôtres et sa veuve nous l'a obligeamment prêtée pour la circonstance. Un peu de respect ne serait donc pas superflu.

Douché, le poussah grogna quelque chose dans sa barbe, louchant du côté des bouteilles toujours bouchées d'un air mauvais.

— Ouais ! grogna-t-il derechef. Faudrait encore *qu'il* arrive !

— Je suis là, Gioacchino.

Sans qu'aucun bruit extérieur ne soit parvenu jusqu'à eux, les quinze hommes avaient soudain vu surgir plusieurs silhouettes à l'entrée de la cave. Quatre hommes armés de courts P.M. et un autre, apparemment désarmé, coiffé d'un chapeau à large bord, chaussé de bottes et vêtu d'une cape sombre. Une apparition d'un autre âge.

Certains chefs de clan avaient sursauté à l'entrée du groupe, frappés par le son rêche de la voix. Risi avait été de ceux-là. Dans ses petits yeux mauvais, un éclair passa, vite éteint. Sous l'ombre portée du chapeau à large bord, un feu glacé semblait couvrir dans le regard à peine visible de Vanzano.

Ce fut comme si la température de la cave avait soudain chuté. Un silence impressionnant s'installa. Demeuré à l'entrée, hors du cône de lumière de la suspension électrique, Vanzano conservait une immobilité de statue. L'étrange feu glacé s'accrochait obstinément aux petits yeux de Risi et ce dernier sentait son gosier déjà altéré se serrer de plus belle. Il avait entendu dire tant de choses sur Vanzano !

— *Buona note, uomini d'onore.*

L'homme avait ponctué sa phrase d'un signe de sa main gantée. Ses flingueurs disparurent et, au fond du petit couloir, une porte se referma.

— *Buona note*, Nando, répondit alors Don « Medico » en amorçant le mouvement de quitter sa chaise.

D'un geste, Vanzano le fit rasseoir, tandis qu'un chœur mal assuré lançait à son tour :

— *Buona note*, Don Vanzano.

Mais il sembla au gélatineux Risi que sa voix s'était étranglée. Agacé, il se racla bruyamment la gorge. Comme s'il n'avait attendu que cela, Vanzano l'apostropha froidement :

— Tu t'impatençais, Gioacchino ?

— Euh ! s'étrangla le mastodonte, je... faut m'excuser, Don Vanzano, plaïda-t-il en tâtant son cou informe, c'est à cause de ces foutues glandes. J'ai toujours soif.

La brutale apparition du chef mythique lui en avait fichu un coup. Beaucoup plus qu'il ne se l'était imaginé. En rage contre lui-même, il ébaucha un rictus servile et en fut pour ses frais. Déjà, Vanzano se désintéressait de lui. S'adressant au nouveau doyen, le boss des boss commenta :

— J'ai suivi ton travail, ces derniers temps. Je suis satisfait.

Don Fabio sourit d'un air modeste :

— Je te remercie, Don Nando. Mais je suis loin de valoir mon illustre prédécesseur.

— Paix à son âme, laissa tomber Vanzano. C'était un bon chef.

— Paix à son âme, répéta l'assistance en chœur.

Sans autre commentaire. Autrefois, Vanzano et Montagora avaient été amis, puis rivaux dans une affaire de femme, et de nouveau amis. Maintenant, tout ça n'avait plus d'importance. La vie continuait. Vanzano connaissait la précarité des êtres. Chez lui, l'âge commençait aussi à se faire sentir. Mais sa voix était restée la même : rude, froide, dangereuse. Une voix qui s'adressa encore à « Medico » Nardoni pour questionner :

— Tu as écouté les nouvelles ?

Il faisait allusion au transistor jouxtant le téléphone. Don Fabio hocha la tête. Il aurait aimé dire à Vanzano qu'il jugeait imprudents ces coups de canif à la clandestinité. Si le boss de Corleone avait réussi à tenir les flics en échec depuis si longtemps, c'était justement grâce à cette prise de « maquis ». Depuis cette histoire avec la juge et le grand fumier de Bolan, Vanzano prenait trop de risques. Mais c'eût été faire affront au chef historique de *Cosa Nostra* que de lui donner des conseils. Surtout devant les autres. « Medico » Nardoni s'en abstint donc et avoua :

— Si, Don Nando. Ils ne parlent que de ça.

Un sourire satisfait avait étiré sa bouche et il ajouta :

— Ça va les occuper un moment.

— C'est bien, murmura Vanzano. Décroche ton téléphone, Fabio. Et compose l'international.

Le vieux *capo* obéit, porta le combiné à son oreille, hocha la tête en entendant la tonalité.

— Maintenant, ordonna Vanzano, compose le 57.

L'indicatif de la Colombie.

De nouveau, Nardoni s'exécuta, eut une autre tonalité, hocha encore la tête, levant sur Vanzano ses petits yeux illuminés. Ce dernier précisa aussitôt :

— Le numéro est : 953 pour l'indicatif, suivi de 650-661. Un nommé Diego doit répondre.

— Et ensuite ? s'enquit le nouveau *capo*.

— Tu dis seulement : « Rocco va aller faire le ménage, il faut réveiller Brutus », et tu raccroches.

Sans surprise apparente, Fabio Nardoni obéit, attendit un moment avant qu'une sonnerie ne résonne enfin dans le combiné. Une seule fois, puis on décrocha.

— Diego, lança aussitôt une voix espagnole venue de loin.

J'écoute.

Une voix tranchante comme un couperet.

CHAPITRE II

— « ... il faut réveiller Brutus. »

Diego Saltero reposa le combiné du téléphone sur sa fourche, laissant un instant ses petits yeux noirs, à peine visibles sous l'épaisse barre des sourcils, fixer le vide. Péchant ensuite un gros havane dans le coffret posé sur le bureau, il en sectionna habilement la tête avant de l'allumer avec des gestes étonnamment méticuleux. Il avait des mains comme des battoirs et ses épaisses phalanges noueuses et velues ressemblaient à de gros insectes malfaisants. Mais, de l'ancien boxeur-videur de night-clubs mal dégrossi qu'il avait été, Diego Saltero n'avait conservé que ces mains monstrueuses, seuls vestiges d'un temps où il portait un autre nom : Leonardo Friole.

Un nom italien, plus exactement sicilien. De la province de Corleone, localité qu'il avait quittée à vingt-six ans, pour suivre son boss d'alors, que la *Commissione Provinciale* avait envoyé à Miami jeter les fondements d'une nouvelle famille. Seul point noir : il avait dû laisser son jeune demi-frère Placido à ses études de droit. Un frère qu'il aimait par-dessus tout, si doué, si intelligent aussi, qu'à l'instar de Michele Paccela, son père naturel qui payait ses études, il deviendrait lui aussi avocat.

Toujours utile, un avocat.

Dès son arrivée à Miami, les affaires avaient plutôt souri à l'expoids-lourd Léo « Ray » Friole et c'est tout naturellement qu'il s'était retrouvé *sotocapo* à l'aube de la trentaine, accueillant enfin son frère, que la *Commissione* lui avait alors expédié, précisément pour s'occuper des paravents légaux du business. Et il avait fait merveille, Placido. Notamment en matière de blanchiment des narcodollars, par le jeu des sociétés écran. Bref, tout aurait baigné dans l'huile, si ces enfoirés de Cubains n'avaient pas peu à peu piétiné leurs belles plates-bandes. Aussi, quand cinq ans plus tard, émanant toujours de Corleone, l'ordre était venu à Leonardo d'endosser la nationalité colombienne par faux papiers interposés, puis de reprendre la gestion de ce groupe de sociétés de fret à Bogota et à Carthagène, avait-il aussitôt obéi avec enthousiasme.

La Linea Colombiana Ltd.

Une belle opportunité et un challenge intéressant. Une société de

fret, dont le vieux propriétaire venait de passer l'arme à gauche. Pas vraiment une mort naturelle, mais suffisamment bien imitée pour tranquilliser à la fois la police et une poignée d'héritiers peu désireux d'éponger le passif commercial. Une belle affaire que Leonardo Friole, devenu Diego Saltero par la seule volonté des *Corleonesi*, avait su faire fructifier, notamment grâce aux marchés passés avec les cartels. Le transit de la coke, ça payait vraiment bien. Dix ans de vaches grasses pour une taupe sicilo-mafieuse au-dessus de tout soupçon. Dix ans de « sommeil ».

Et voilà qu'on lui annonçait l'arrivée de ce fameux Rocco, chargé de faire le grand ménage, et qu'on lui demandait de réveiller « Brutus »... son frère. Son frère Placido, venu le rejoindre encore une fois, trois ans plus tôt sous identité également colombienne, grâce aux papiers d'un mort très discret : Fernando Chavez. Fernando « Espiritu » Chavez, à cause de cet esprit vif, méthodique et rationnel qui le caractérisait. Un frère qu'il n'avait plus revu depuis Miami. Encore un ordre venu de Corleone. Mais ils étaient si différents, si dissemblables physiquement, que personne n'aurait pu faire le rapprochement. N'empêche que c'étaient les ordres et qu'on ne discutait pas. À cette époque, Leonardo-Diego n'avait pas compris la raison de toutes ces précautions, puis un jour, l'« émissaire » était venu. Maître Michele Pacella en personne. Le père du jeune demi-frère de Diego, mais surtout, l'avocat de l'insaisissable Vanzano.

Nando Vanzano, *il mafioso uno*. L'homme le plus traqué de Sicile.

Un messenger d'exception, porteur d'instructions tout aussi exceptionnelles, à propos d'un truc dément.

Le plan « Virus ».

Un plan « Virus » qui allait démarrer aujourd'hui, à l'instant où il décrocherait le combiné du radiotéléphone de voiture qu'il ne quittait plus, précisément depuis la visite de l'émissaire de Corleone.

— Si.

Diego Saltero faillit sursauter. Tout à ses pensées, il avait composé le numéro par simple automatisme. Dans le combiné, la voix était rogue, désagréablement haut perchée, mauvaise. Le ton typique du porte-flingue. En fond sonore, on percevait un léger souffle sidéral, ainsi qu'un lointain air de salsa et des rires de femmes.

— Passe-moi Fernando, lança Diego Saltero d'un ton aussi peu amène.

— De la part ?

L'autre s'était radouci. Un type qui appelait sur cette ligne ultra-confidentielle ne pouvait qu'être un VIP. Saltero déclina son prénom sicilien, ajoutant, impatient :

— C'est urgent.

Un instant plus tard, la voix calme et distinguée de son frère cadet résonnait dans l'écouteur. Une voix qu'il n'avait pas beaucoup eu le loisir d'entendre, ces derniers temps.

— Diego ?

Il sembla à l'ex-boxeur que Fernando retenait son souffle. Ce coup de fil ne pouvait signifier qu'une seule chose. Refoulant la joie qu'il éprouvait à entendre enfin Placido et se forçant à un ton neutre, Diego Saltero se limita à déclarer d'un ton bref :

— L'affaire Tony est classée.

Et il raccrocha.

— Espiritu ! Qu'est-ce que tu fous, bordel !

Gustavo Rincon paniquait dès que l'élégant Chavez disparaissait de son champ de vision. L'autre était sa tête pensante, comme lui était celle de José Duran. Et puis cette réunion de conspirateurs lui foutait les jetons et cela se voyait. Ancien mac à Bogota, l'actuel *sotocapo* du « pape » était tout juste capable d'impressionner une pute débutante et il avait à peu près autant de classe qu'un porc émergeant du purin. Comparé à l'élégance discrète du beau et très intelligent Chavez-Friole, il faisait vraiment tache.

— Le boss s'impatiente, *señor* Chavez, lança une voix de chanteur de tango.

La haute silhouette dégingandée de Santana « Tango », le *caporegime* du clan de Pereira, venait d'apparaître à la porte du carré. Dans ses petits yeux noirs à l'éclat velouté se lisait comme une interrogation. Fernando Chavez-Friole lui lança un bref regard par-dessus ses Ray-Ban.

— Pas de panique, Santa, renvoya-t-il d'un ton léger. Tout va bien.

Le message que son frère venait de lui faire passer aurait pourtant eu de quoi l'exciter. Mais les nerfs du séduisant avocat étaient en acier trempé. Le flingueur se dandina sur ses interminables jambes.

— Si, *señor* Chavez.

Tout allait pour le mieux, en effet. Les rires des filles enfin remontées à bord s'étaient calmés et on n'entendait plus que le léger clapotis de vaguelettes de la mer des Caraïbes contre la coque. Presque en riant, Chavez ajouta :

— La vie est belle, mon petit Santa. Très belle !

Cette fois, il vit nettement les petits yeux noirs du chef pistolero s'étrécir comme ceux d'un félin. Le message était passé. Pendant que l'échelas disparaissait de nouveau, Fernando Chavez composa un

numéro sur le clavier du radiotéléphone, eut aussitôt son correspondant en ligne. Bref, il ordonna :

— Envoyez l'hélico.

Puis il raccrocha, remonta les Ray-Ban sur son nez légèrement busqué, avant de lancer à la cantonade :

— J'arrive, patron !

Patron !

Depuis que le « pape » lui avait laissé la bride sur cou, cet imbécile de Rincon se prenait pour le vrai boss. Il avait tort. Bien sûr, Como Orlando Cediel Ospina, alias José Duran, avait toujours veillé à ne pas confier l'intérim de son trône à un type capable de le supplanter. Surtout pas à un esprit du genre « Espiritu » Chavez. Question de bon sens. Au moins, avec ce con de Rincon, il ne risquait pas de se faire baiser. Un primate, Rincon.

Mais un primate péteux et influençable.

Quand cet empaffé de Sambuco, l'homme de Medellin, avait profité de l'absence du « pape » pour lui proposer son idée d'association sur un petit ton teinté de menaces, Gustavo Rincon avait carrément balisé. Au point qu'il n'avait pu s'empêcher de quêter l'accord tacite de Chavez en lui faisant platement miroiter une grimpette dans la voie hiérarchique, avant d'accepter ce week-end à bord du *Santiago*, le yacht de Pietro Sambuco. Une simple partie de mer, histoire d'évoquer le sujet. Rincon craignait trop le nouvel homme fort de Medellin pour lui opposer un refus frontal. Et puis tout ça n'était, somme toute, qu'une réunion bien innocente. Pour s'en convaincre, il suffisait de compter les filles qui traînaient dans le secteur. Six au total. Inès et Laura, les deux copines de Sambuco, plus quatre poules réquisitionnées parmi le cheptel carthaginois et destinées à la distraction des deux invités. Avec les quatre porte-flingues de Sambuco, les quatre de Rincon et les trois hommes d'équipage, cela faisait tout juste vingt personnes à bord.

Dont Santana « Tango », et Sancho.

Sancho Paletta, le chef des pistoleros du clan de Medellin. Une montagne de muscles, Sancho. Une gueule de brute, des mains d'étrangleur, avec un Ingram M.10, carrément passé dans la ceinture. Un mini-P.M. au chargeur de 30 cartouches de 9 mm et à la cadence de tir de 1000 coups/minute. Sancho, l'âme damnée de Sambuco, même au temps du règne de Pablo Escobar. Ils étaient du même village et avaient commencé leur carrière crapuleuse ensemble. Méfiant comme un coyote, mauvais comme la galle, Sancho. Un Sancho qui restait là, vissé au plancher d'acajou du carré, à observer « Espiritu » Chavez par en dessous, visiblement intrigué par ce coup de

fil qu'il venait de recevoir.

— Un problème, *señor* Chavez ?

Une question qui n'avait l'air de rien, mais le salaud avait des antennes. Le rassurant d'un sourire, le Sicilo-Colombien secoua la tête.

— Au contraire, Sancho. Bien au contraire. D'ailleurs, tu vas toi-même aller annoncer la bonne nouvelle à ton patron.

Puis, l'air de s'apprêter à lui confier un secret, il ajouta en se penchant à l'oreille du colosse :

— Écoute bien, Sancho...

Le gorille n'eut pas le loisir d'en entendre davantage. Au même instant, Fernando Chavez fit un grand pas sur le côté, tandis que l'ombre filiforme de Santana s'encadrait de nouveau dans la porte du carré. Le temps d'un éclair, le colosse reconnut son homologue, puis il aperçut le Beretta dans son poing et il y eut un étrange petit « flop » et ce fut le dernier son enregistré par Sancho. Le front en partie éclaté par la 9 mm du Beretta 92F de Santana, le colosse bascula en arrière, une intense stupéfaction inscrite sur toute sa face de brute. Dans un ultime réflexe, sa main droite était allée se poser sur la crosse du petit Ingram, mais, c'est bien connu, une 9 mm va beaucoup plus vite qu'une main, fût-ce celle d'un flingueur expérimenté.

— *Muy bien*, souffla l'élégant Chavez en regardant à peine le cadavre qui achevait de s'affaler sur le plancher. Les autres sont prêts ?

— *Si, señor* Fernando.

Santana vouait un véritable culte à Chavez-Friole. D'instinct, et depuis l'arrivée de ce dernier au sein du cartel de Pereira, le *caporegime* du « pape » avait senti chez lui l'étoffe d'un vrai chef. Quand Chavez s'était décidé à le briefer sur ses intentions, il n'avait même pas frémi. Un chef qui porte cravates et chemises de soie ne peut être qu'un grand chef. Surtout avec un tel flegme. Alors, il avait simplement hoché la tête et répondu : « *Si, señor* Chavez. » Le reste n'avait plus été que détails. Tous les flingueurs de José Duran avaient suivi leur *caporegime* comme un seul homme.

Chavez battit des paupières, vérifia qu'il n'y avait pas de sang sur son beau complet clair, réajusta les Ray-Ban sur son nez busqué, ordonna du même ton posé :

— Dans ce cas, tiens-toi prêt.

— *Si, señor* Fernando.

Chavez insista :

— Mais tu attends bien mon signal.

— *Si, señor* Chavez, modula Santana de sa voix de tango. Quand

vous dites encore « la vie est belle », on déboule.

— *Muy bien, Santa. Muy bien.*

Puis sans autres recommandations, Chavez poussa le flingueur dehors, avant de rallier la plage arrière du yacht, où se tenait la réunion. Les baigneuses étaient remontées à bord et bronzaient à l'écart. Réfugiées à l'ombre d'un vélum tendu dans le prolongement du salon de pont, et sans doute afin de bien marquer la différence de classe, Inès et Laura disputaient avec ennui une partie de scrabble. On se serait cru en vacances.

— Qu'est-ce que tu branlais, bordel ! attaquas aussitôt Gustavo Rincon, l'air mauvais. Et qui c'était, au téléphone ?

Son adipeux corps blême à demi nu avachi dans les coussins du transat, le *soto-capo* du « pape » avait abaissé ses lunettes de soleil pour lever sur Chavez un regard emplis de soupçons. Près de lui, le massif et brun Pietro Sambuco tétait un cigare éteint, un verre de Johnnie Walker à la main. Une ridicule touffe de maigres cheveux huileux ornait le sommet de son gros crâne parsemé de tavelures et le regard qu'il dardait sur la brochette des putes quasi nues, allongées un peu plus loin, en disait long sur ses pensées.

— Hein ! Qui c'était, au téléphone ?

Friole-Chavez risqua un coup d'œil alentour, s'adossa au bastingage de cuivre et d'acajou, reporta son regard sur les deux hommes, avant de répondre d'un ton grave :

— C'était Rome, patron.

La grosse face de Rincon se fripa.

— Tu veux dire, le boss ?

Chavez secoua lentement la tête.

— Non, patron. Le boss, on l'entendra plus de sitôt.

L'homme fort de Medellin s'était raidi sur son transat, tandis que Rincon grondait :

— Qu'est-ce que tu chantes, bordel ! Explique !

L'élégant Chavez marqua un temps, puis, libérant son effet dans un soupir parfaitement simulé, il annonça :

— Les flics ont eu le boss, patron.

— Hein !

L'homme de Medellin et celui de Pereira s'étaient exclamé en même temps, faisant tourner les têtes des filles dans leur direction. Pâle comme un mort, Rincon avait ôté ses lunettes, considérant Chavez d'un regard égaré.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Les filles s'étaient de nouveau désintéressées d'eux, mais Chavez baissa pourtant le ton pour préciser :

— À Rome. Piazza Navona. Ça s'est passé aujourd'hui. La D.E.A. et les stup's italiens. Je n'en sais pas plus pour le moment.

D'abord, il sembla que Rincon et Sambuco ne comprenaient pas très bien puis, subitement, leurs faces s'éclairèrent et Rincon laissa tomber d'une voix étranglée :

— Ben merde, alors !

De son côté, l'homme de Medellin fut secoué d'un petit rire nerveux, avant de lâcher, soulagé :

— Voilà qui simplifie tout, pas vrai ?

Comme Rincon, encore sous le choc, tardait à répondre, Chavez le fit à sa place en enchaînant d'un ton léger :

— Dans ces conditions, tout baigne.

Puis soudain plus fort, il acheva :

— La vie est belle, patron ! Vraiment belle !

Dès lors, tout se passa très vite. S'élevant de l'avant du bateau, il y eut plusieurs chapelets de détonations et des cris résonnèrent, vite éteints par de nouveaux coups de feu. Levant les yeux de leur scrabble, les deux maîtresses de Sambuco amorcèrent le mouvement de se redresser, tandis que les autres filles poussaient des exclamations diverses.

— Qu'est-ce que..., commença Sambuco en se dressant tel un ressort.

Le verre de Johnnie Walker roula sur le pont et à cet instant, le grand Santana apparut, brandissant un micro-Uzi, suivi de deux flingueurs de son équipe, également armés d'Uzi. Livide, l'homme de Medellin semblait tétanisé. Puis avisant l'expression parfaitement neutre de Chavez, il s'exclama d'une voix cassée :

— Qu'est-ce que c'est que ce merdier ?

Il s'adressait visiblement à Rincon, mais ce dernier n'avait pas encore complètement réalisé. Il ouvrit la bouche sur un son qui ne voulait pas sortir, fut stoppé net par une autre rafale. Derrière Santana, un des flingueurs venait de rouvrir le feu sur les filles.

Comme dans un cauchemar, les deux chefs narcos virent les quatre putes et les deux maîtresses de Sambuco tressauter violemment sous les terribles impacts. L'une d'elles voulut courir vers le bastingage et la rafale la cueillit au moment où elle allait se jeter à l'eau. Ce fut comme si une main géante la poussait dans le dos. Littéralement catapultée dans le vide, elle disparut dans un bref cri étranglé, tandis que le deuxième homme de Santana vidait son chargeur sur les autres

filles. Le jeu de scrabble vola en l'air, éparpillant ses jetons un peu partout et les corps pantelants s'écroulèrent sur le pont, vomissant des flots de sang.

Puis ce fut le silence.

Un silence épais, sinistre, qui avait même occulté le léger clapotis de la mer. Dans le soleil d'après-midi, le ciel uniformément bleu ressemblait à une chape de plomb.

— C'est pas vrai !

C'était sorti de la bouche de Rincon à la manière d'une incantation. Complètement dépassé, le *soto-capo* de Pereira avait l'impression de cauchemarder. Il allait se réveiller et...

— T'as buté tous mes gars, hein ?

La voix de Sambuco avait à peine résonné dans le silence épais, mais cela suffit à réveiller Rincon. Debout près de lui, le narco de Medellin fixait sur Chavez un regard mi-incrédule, mi-admiratif.

— Hein ? Tu les as tous butés ?

Toujours adossé au bastingage, l'élégant *consejo* consulta Santana d'un regard. Le tueur hocha la tête.

— Tous, patron.

Chavez sourit, reporta son attention sur Sambuco pour répéter, flegmatique :

— Tous.

Toujours affalé dans ses coussins et blême de peur, Rincon osait à peine respirer. Passé le premier choc, il s'était mis à réfléchir, mais tout se bousculait sous son crâne. Venant involontairement à son aide, Sambuco questionna à l'adresse de Chavez :

— Ce que tu as dit pour le « pape », c'est vrai ?

Hochement de tête du Sicilo-Colombien.

— Je vois. Ça t'a donné des idées, pas vrai ?

Nouveau sourire de l'élégant Chavez qui, cette fois, secoua négativement la tête.

— Erreur, Pietro. L'idée, je l'avais depuis longtemps.

Il marqua un temps, précisa :

— D'ailleurs, cette idée, elle n'est même pas de moi.

Transpirant à grosses gouttes, le nouvel homme fort de Medellin s'étonna :

— Ah ! Elle est de qui, alors ?

Chavez ôta posément ses Ray-Ban, planta le velours noir de son regard dans celui de Sambuco pour assener sur un ton douxceux :

— Devine, Pietro. Pour ça, tu as l'éternité.

Puis il eut un battement de cils en direction de Santana qui, d'une longue et ultime rafale, fit exploser les crânes des deux narcos.

Et tandis qu'au loin, le grondement caractéristique d'un hélicoptère se faisait entendre, Chavez sourit.

CHAPITRE III

— Merde, elle traîne, leur putain de réunion !

Stan Milovic avait froid et sommeil et cette région autour de Zagreb le déprimait. De plus, il avait horreur de jouer les sentinelles. Mais dans le contexte où se trouvait en ce moment l'ex-Yougoslavie, il valait mieux surveiller son environnement. Encore que ce secteur montagneux fût plutôt calme, même si on entendait parfois d'inquiétants grondements rouler au loin. Et puis avec ce vent à écorner les bœufs, il faisait un froid sibérien. Milovic aurait vraiment préféré être à l'intérieur du chalet avec les patrons, bien au chaud, à écluser de la vodka.

— T'as raison, soupira Draja Pinac, ils nous font chier. Mais les chefs, ça fait toujours chier.

Cette belle tirade hautement philosophique fut la dernière de son existence. Silencieuse et comme jaillie du néant, une ombre noire surgit devant lui et la dernière chose qu'enregistra son regard fut cet éclair bizarre, juste à hauteur de son front... et il n'y eut plus rien.

De son côté, les yeux levés vers les fenêtres éclairées du chalet, Stan Milovic n'avait rien vu venir. À cause du vent dans les sapins, ce fut à peine s'il entendit l'étrange « flop » dans son dos. Intrigué, il voulut tourner la tête, eut le temps de sentir le petit choc glacé d'un objet dans sa nuque et, comme Pinac, il mourut instantanément, crâne éclaté par la balle de 9 mm chemisée.

Sa carcasse n'avait pas encore touché terre que l'ombre noire avait disparu du côté du chalet. Elle réapparut un peu plus loin, plongeant vers une autre silhouette armée, et il y eut un troisième petit « flop » aussitôt emporté par le vent. Sans lâcher son arme, l'ombre noire bondit alors vers les trois camions bâchés.

Des sons divers et étouffés furent emportés par le vent, il y eut encore deux petits « flocs » à peine audibles, puis un râle aussitôt avorté, suivi du même petit son presque capiteux. Enfin, la haute silhouette réapparut, soulevant la bâche du dernier camion. Elle se glissa dessous, une minuscule Maglight s'alluma, éclairant des caisses en bois aux couvercles décloués. La main gantée de la silhouette noire souleva un couvercle, écarta un papier gras, découvrant un alignement de longs tubes verdâtres, sur lesquels étaient imprimées des

inscriptions en cyrillique. Des textes dont un spécialiste n'avait nul besoin pour identifier les engins.

RPG-7.

Des lance-roquettes soviétiques. Russes, comme on disait maintenant. Dix caisses. Dans deux autres, arrivées là par on ne sait quelle sinueuse filière, des B-300 israéliens. Des armes de destination antichar, dont la tête de munition de 82 mm ne suffisait guère pour transpercer les nouveaux blindages des tanks de bataille, mais qui faisait des ravages contre les blindés légers. La main gantée rabattit le couvercle, en souleva un autre, découvrant tout un lot de fusils d'assaut emballés dans leurs papiers gras.

Kalashnikov.

20 *Avtomat Kalashnikova* AK 47, avec leurs chargeurs de 30 cartouches de calibre 7,62 mm. Rien que dans ce camion, il y en avait dix caisses. Il y avait aussi des P.M. Skorpion M.61 tchèques et leurs chargeurs de 20 cartouches de 7,65 mm et tout un stock de vieux Stechkin A.P.S de calibre 9 mm Soviet. Dans les deux caisses situées tout au fond du camion, la Maglight mit en lumière des empilements de paquets gris enfermant des cubes d'une pâte compactée. À la couleur et à l'odeur, on pouvait l'identifier facilement : tritole.

Un puissant explosif, de type plastic, qui avait été utilisé dans les attentats contre Falcone et Borsellino. Ce qui serait absolument parfait pour ce que l'homme en noir voulait faire. Avec des gestes précis, il tira un petit paquet de sa poche pectorale de combinaison, en sortit plusieurs petits tubes rouges équipés d'un embout à molette, dont il enfouit un exemplaire dans chaque caisse de tritole. Puis, silencieux comme une ombre, il quitta le camion et répéta l'opération dans les deux autres. Son travail terminé, il sauta du dernier véhicule pour aller se pencher par-dessus le parapet de la terrasse. Loin en contrebas, à l'amorce d'un lacet de la route, les formes sombres et immobiles de deux voitures aux feux éteints. Celles des miliciens.

Ils n'avaient pas bougé, tout allait bien.

Un automatique Beretta 92F à réducteur de son dans la main droite et un court P.M. Ingram M.10, au canon également équipé d'un gros tube noir, dans la main gauche, la silhouette sombre se coula de nouveau vers le chalet. Dans le mouvement, son pouce avait armé l'Ingram et cela fit un petit cliquetis que le vent emporta. Dès lors, à la cadence infernale de 1000 coups/minute et trente fois consécutives, la mort pouvait surgir à chaque instant. Sautant souplement les marches d'un gros escalier en bois, l'ombre noire parvint sur la galerie qui cernait le chalet. Là, l'homme marqua un temps d'arrêt, puis brusquement, il poussa la porte d'entrée, jaillissant dans une grande pièce baignée de lumière. Sur la droite, une grande cheminée

allumée ; au centre, une longue table sur laquelle une mallette noire ouverte découvrait des sacs en plastique emplis de poudre blanche et des sachets contenant des cristaux ambrés. Plusieurs avaient été ouverts et divers échantillons s'épalaient sur un morceau de journal.

Sûrement pas du sucre-glace, ni du candy.

À l'entrée de l'homme en noir, les six hommes vautrés dans les canapés et les quatre qui étaient assis autour de la table levèrent des regards incrédules. L'un de ces derniers, un grand costaud en canadienne, ouvrit la bouche pour hasarder en serbo-croate :

— Qu'est-ce que...

Il n'acheva pas. Précédée de son drôle de petit « flop », la 9 mm chemisée lui fit éclater le front et il fut catapulté en arrière, entraînant dans sa chute le verre de vodka qu'il s'appêtait à vider.

— Hé ! cria un autre type en canadienne, qui s'extrayait d'un canapé.

Lui non plus n'eut pas le temps de réagir. La balle qu'il reçut lui fit exploser l'œil droit, dévastant ensuite le cerveau, avant d'aller faire éclater l'arrière de sa boîte crânienne. Dans le même temps, tels des ressorts fous, les cinq autres se redressaient, plongeant leurs mains vers les crosses de leurs armes. Cette fois, ce fut le P.M. à la forme caractéristique qui cracha. Cela fit un vacarme d'enfer. Tressautant sous les terribles impacts des 9 mm Parabellum, les six flingueurs se mirent à danser sur place, perdant leur sang comme des fontaines, hurlant comme des damnés. L'un d'eux eut quand même le temps d'enfoncer la détente de son Skorpion, mais la rafale se perdit dans le plafond bas. Simultanément, près de la table, un grand type maigre au faciès de corbeau avait lancé sa main vers la crosse d'un Beretta émergeant de sa ceinture de pantalon. Sa chemise s'étoila de rouge à hauteur du cœur et sa main retomba, inerte, suivant son propriétaire dans sa chute. Près de l'échalas, un petit râblé chauve voulut lui aussi jouer au héros. Mais sa dextre n'avait pas encore touché son arme que tout le haut de son thorax explosait sous une brève rafale de 9 mm Para.

— Non !

Le dernier type venait de renverser sa chaise. Livide et suiffeux, il tremblait de toute la gélatine, de son double menton, dardant sur l'ombre noire un regard halluciné. Levant brusquement les mains, il se mit à glapir en italien :

— Qu'est-ce que... qui... qui t'es, toi !

— Bonne question, répondit l'inconnu de sa voix sépulcrale. Très bonne question.

Disant cela, l'homme en combinaison noire s'était avancé vers la

table et avait récupéré un peu de poudre blanche sur son index. Il porta ce dernier à sa bouche, goûta, recracha aussitôt pour apprécier sombrement :

— Tu l'as coupée à combien, ta coke ?

À l'estimation, un taux qui dépassait largement le stade de l'escroquerie. Défait, le lieutenant de Gioacchino « Baleine » Risi ne put que répéter, affolé :

— Qui vous êtes, bordel !

Sans répondre, l'Exécuteur essaya un autre échantillon de poudre, grimaça :

— Et dans l'héro, de la farine, ou du plâtre ? Et ça, c'est un bonbon ?

Si le crack en était un, c'était celui de la mort.

Il y eut un silence chargé d'électricité et, tandis que l'odeur écœurante du sang et de la poudre brûlée se répandait dans la salle, l'homme en noir laissa enfin tomber, sinistre :

— On m'appelle le grand Fumier.

— Hein !

On aurait dit que les paupières du suiffeux allaient se déchirer, tant elles s'étaient démesurément ouvertes. Le temps d'une seconde ou deux, l'étonnement le disputa à la panique au fond de ses prunelles noires puis, secouant lentement la tête, il se mit à souffler comme pour lui-même :

— Non, non ! C'est pas possible !

— Si, le doucha Mack Bolan de sa voix d'outre-tombe. Si Milo. C'est bien moi, et je suis venu te tuer.

— Tu... tu me connais ?

— Affirmatif. Et je connais aussi ta pourriture de cousin Andréa, précisa Bolan en désignant l'échalas allongé à leurs pieds. Je connais tout de vous, de votre boss, le gros Risi « Baleine » et de vos trafics merdeux dans ce pays déjà bien vérolé. À cause de rats comme vous, enchaîna Bolan avec dégoût, et comme s'ils n'avaient pas assez avec la guerre, des mômes paumés vont sniffer ou s'injecter de la mort lente.

— Merde, Bolan ! Tu vas pas...

— Si.

— Attends, Bolan ! Attends !

Milo Faro tendait les mains en avant, comme pour retenir ces balles qu'il sentait prêtes à jaillir. De grosses gouttes de transpiration s'étaient mises à couler sur toute sa large face et ses narines pincées respiraient à peine, comme si l'infarctus le guettait. D'une voix

mourante et secouant toujours la tête, il répéta, l'air de ne pas y croire encore vraiment :

— Bolan ! C'est pas possible !

Désespérément, il cherchait un moyen d'en sortir. En vain. Tout était glacé en lui.

— Si, répondit Bolan. Aussi vrai que ces camions bourrés d'armes qui vont bientôt sauter, aussi vrai que cette coke de merde que tu destinais à l'échange, aussi vrai que ces cadavres que je vais laisser derrière moi.

— Non, non ! soliloqua Milo. Non !

L'Exécuteur demeura muet, son regard d'acier accroché à celui du lieutenant de Gioacchino Risi.

— Non... fais pas ça !

Il avait noté l'imperceptible mouvement de l'index de Bolan sur la détente du Beretta 92F et, dans un réflexe idiot, il n'avait pu s'empêcher de lancer un regard vers les fenêtres. Il ne comprenait pas comment Bolan avait pu déjouer la vigilance de ses flingueurs de l'extérieur. L'Exécuteur assena :

— Ils sont morts. Tous morts. Vos flingueurs comme vos chauffeurs.

— Et...

Mais Milo n'alla pas plus loin et un sourire glacé effleura les lèvres de l'Exécuteur.

— Les miliciens qui couvrent votre trafic ? Des incapables. Je suis passé à leur barbe sans le moindre problème.

C'était exact, à la restriction près qu'il était évidemment monté à pied. S'ils l'avaient surpris, il n'y aurait pas eu de quartier. Ces miliciens « ripoux » qui protégeaient la mafia locale, et qu'il avait repérés dès le début de son blitz éclair dans ce pays à feu et à sang, ne savaient bien faire qu'une seule chose : tuer.

Ils étaient puissamment armés et, en cas d'accrochage avec eux, le guerrier solitaire n'aurait que très peu de chances. Dans l'ex-Yougoslavie d'aujourd'hui, un cadavre de plus ne faisait plus de différence. Ces miliciens devaient être les fournisseurs de l'arsenal des camions et ils attendaient la fin du deal pour toucher leur part du gâteau.

— Vous les payez comment ? interrogea l'Exécuteur.

Milo déglutit sans répondre et Bolan ironisa :

— Quelle que soit la nature de leur bakchich, ils risquent de l'attendre longtemps.

À cet instant, l'échalias touché un peu plus tôt par Bolan se mit à gémir. Pas encore mort, seulement moribond. Mais avec une 9 mm dans un poumon, cela ne tarderait pas. Et dans la douleur. L'ex-sergent Miséricorde détestait la souffrance gratuite. Le Beretta frémit dans sa paume et, se méprenant sur son geste, Milo supplia d'une voix cassée :

— Me flingue pas... Bolan ! Me flingue pas ! Je... je vais tout te dire !

— Ta gueule, Milo ! râla Andréa Faro en essayant de se redresser. Ta gueule !

Mais il retomba à la renverse, l'œil vitreux et respirant comme un soufflet de forge. Une mousse rousse filtra au coin de ses lèvres blêmes. S'adressant au suiffeux, l'Exécuteur déclara tranquillement :

— J'en sais déjà beaucoup, Milo.

Il était venu ici à la suite d'infos très précises émanant directement du FBI. Hal Brognola n'était décidément pas bavard sur l'éventualité d'une nouvelle taupe infiltrée par ses services, mais il était probable qu'un remplaçant avait été donné à Nick Rafalo, pour obtenir des renseignements aussi pointus.

Après l'exécution spectaculaire de Marinello Junior par Bolan devant les *capi* les plus importants des grandes Familles de la *Cosa Nostra* US tétanisés devant leur écran télé, Mack avait décidé de laisser un peu de mou à la mafia. Terrés dans leurs retraites les plus secrètes et les mieux gardées, ils s'attendaient tous à le voir débarquer dans leurs fiels pour terminer ce qu'il avait si bien commencé à Portland. Ils seraient d'autant plus surpris d'apprendre qu'il sévissait déjà de l'autre côté de l'Atlantique.

Pour prouver ses dires, Bolan récita brièvement en surveillant le moribond d'un œil :

— Comme je l'ai dit, tu es le cousin de ce grand con d'Andrea. Ton boss Risi « Baleine » t'a implanté en Amérique du Sud depuis un an où, sous diverses identités, tu fais le garçon de courses entre *Cosa Nostra* et les cartels de la dope. En ce moment, ton passeport est péruvien et il porte le nom de Pedro Mancuso. *Right ?*

Une expression d'intense surprise se peignit sur la grosse face suiffeuse.

— Tu vois, je sais tout, acheva Bolan.

Il avait maintenant hâte d'en finir. Mais à l'instant où il allait enfoncer la détente du Beretta, Milo Faro hoqueta :

— Attends, Bolan ! Attends ! Je... y a des trucs que tu sais pas.

— Ferme-la, connard ! geignit son cousin au bord du lâchage de

rampe. Ferme... ta grande gueule !

Andréa essayait encore de se redresser. En vain. L'Exécuteur en avait assez. Il élevait déjà le canon du Beretta vers le front du gros Milo, quand celui-ci recula précipitamment en débitant un flot de paroles confuses. Si vite qu'il mélangeait tout. Les pays, les adresses et les gens qui s'y rattachaient. Au passage, Bolan enregistra quelques noms espagnols de vagues intermédiaires. Des noms déjà fournis par Brognola. Mais alors que, sur le plancher, le souffle de l'échalas laissait prévoir une fin imminente, un dernier nom sortit de la bouche de Milo et Bolan se figea. Incrédule, il fixa le Sicilien d'un regard glacé.

— Quel nom tu as dit, là ?

— Friole ! s'étrangla Milo, plein d'espoir. Placido Friole. Je l'ai aperçu. C'était à Leticia. En Amazonie colombienne.

— En Amazonie !

— Oui ! J'y vais souvent, j'ai une filière péruvienne dans le secteur. Et j'y ai vu Friole avec son pote. Mais compte tenu des circonstances, j'ai préféré ne pas me montrer. En tout cas...

— L'autre, coupa Bolan d'un ton étrange, celui avec qui il était, Friole, c'était qui ?

— Paccella ! coassa Milo. Michele Paccella ! Il tenait Friole par l'épaule, qui l'a même appelé « papa » ! Ça s'est passé à la piscine de *L'Anaconda*. Le seul hôtel potable de ce bled. Ils...

— Vraiment sûr ? coupa encore Bolan.

— Sûr ! répéta le gros en criant presque. Je suis ni aveugle, ni sourd ! Je les ai laissés se débiter ensemble et j'ai demandé des éclaircissements à un gars du personnel que je connais. Il m'a dit que Friole et le vieux Pacella étaient copains de pêche et qu'ils se retrouvaient ici deux ou trois fois par an. Mais jamais aux mêmes périodes. Sans doute par sécurité.

— Copains de pêche ?

— Ouais ! Dans le coin, y a un poisson qui s'appelle le pirarucu. Un trac de deux à trois mètres de long. Un vrai sport à pêcher. Pour ça, ils louent les services d'un certain Chiris. Le meilleur guide du bled. C'est sûr, ça m'a été confirmé et...

Mais Bolan n'écoutait plus vraiment. Si ce que venait de lui révéler Milo était vrai, il tenait là une info extraordinaire.

L'air absent, il avait relevé le canon du Beretta vers la tête du gros Sicilien. Déjà, en temps ordinaire, il ne pouvait guère laisser de témoins mafieux vivants derrière lui. Mais avec ce qu'il venait d'apprendre, c'eût été pure folie que de gracier Milo. À cet instant,

l'échalias allongé entre eux toussa, vomit un peu de sang et eut un dernier sursaut avant de retomber, inerte.

Simultanément, et comprenant qu'il allait mourir lui aussi, Milo avait projeté sa grosse carcasse en arrière. D'une folle détente et avec une rapidité surprenante, il s'était jeté vers la fenêtre la plus proche, les deux coudes en avant. La tête ainsi protégée, il défonça les vitres, plongeant à l'extérieur dans un hurlement à réveiller un mort. Démarche suicidaire qui faillit prendre Bolan par surprise. Mais l'Exécuteur délaissa la détente du Beretta pour enfoncer celle de l'Ingram. Un chapelet rageur de 9 mm Parabellum alla rattraper Milo dans son plongeon, juste avant qu'il ne disparaisse du cadre de la fenêtre brisée. Le dos et la tête instantanément hachés, il cessa de hurler, se fondit dans la nuit en libérant des geysers de sang.

Exit, le lieutenant de Risi.

Mais ce hurlement qu'il avait poussé n'était pas gratuit. Tout en risquant sa manœuvre désespérée, Milo avait fait un dernier pied de nez à l'Exécuteur en alertant ses copains les miliciens. Malgré le vent et la distance, ils avaient certainement entendu son cri.

D'un bond, l'Exécuteur fut à la porte, arrachant un gros œuf métallique de sa ceinture. Inutile de laisser la drogue derrière lui. Il dégoupilla la grenade incendiaire, l'expédia au fond de la salle, avant de s'éjecter hors du chalet en permutant les chargeurs scotchés tête-bêche de l'Ingram.

Heureusement, il n'y avait personne dehors.

Rengainant le Beretta dans son holster, mais conservant l'Ingram en main, il sauta au sol, exactement à l'instant où la grenade explosait dans le chalet. Il y eut un souffle brûlant dans son dos et la construction s'embrasa comme une torche.

Adoptant une foulée souple et silencieuse, l'Exécuteur se mit à dévaler la pente rocheuse gravie quelques minutes plus tôt, slalomant entre les troncs des sapins. Des années après le Vietnam, il était toujours le guerrier pur et dur qu'il avait été et, après la mort de toute sa famille, après l'extermination de ses amis de la Death Squad, après la perte, un par un, de tous ceux qui avaient compté pour lui et, pour finir, l'horrible massacre de Noël, son univers se résumait à une seule chose : sa guerre contre la pieuvre noire.

Tuer, tuer et tuer encore.

— Hé !

Le reste de la phrase fut incompréhensible à Bolan. Sans doute du serbo-croate. Mais le staccato de la première rafale, lui, véhiculait un langage international. Celui de la mort.

Les miliciens ! Bolan ressentit un léger frémissement dans la

nuque. Les salauds avaient fait vite. Ils étaient là. Beaucoup plus près encore qu'il ne l'avait redouté. Il devait retrouver sa voiture le plus vite possible. Une Fiat de location qui consommait presque plus d'huile que d'essence, autant dire une épave qui se prêterait mal à une course poursuite. Il y eut deux autres rafales et un cri de douleur s'éleva sur la gauche de l'Exécuteur. Ces imbéciles se canardaient entre eux. Mais alors qu'il sautait un fossé pour obliquer vers l'endroit où il avait garé la Fiat, Bolan entendit d'autres coups de feu et, à l'instant précis où il se recevait en contrebas, il éprouva un choc dans le flanc droit. Un choc qui lui coupa le souffle, qui lui brouilla la vue.

Qui lui fit aussi très mal.

CHAPITRE IV

— Police ! cria une voix. Stop !

Cela avait fait comme un énorme coup de poing au foie. Le souffle coupé, l'Exécuteur marqua un temps, reparti de plus belle, faillit percuter la Fiat, tant la nuit était dense sous le couvert des grands sapins.

— Police ! Stop !

Les salauds de miliciens se faisaient passer pour des flics.

L'Exécuteur sauta au volant de la Fiat, mit le contact, dut s'y reprendre à trois fois pour que le moteur consente à tourner enfin. Sans allumer les phares et laissant quasiment un quintal de gomme sur l'asphalte défoncé, il lança le véhicule dans les lacets. D'abord, il crut avoir réussi à semer les miliciens, mais il dut déchanter. Pleins phares, les deux voitures dévalaient la route derrière lui, à moins de cinquante mètres. Les salauds connaissaient le terrain, Bolan beaucoup moins bien. Il alluma ses feux, écrasa l'accélérateur, faisant cracher au moteur tout ce qu'il pouvait. Mais la pauvre Fiat devait avoir déjà fait deux fois le tour du compteur. Tous cylindres rugissant, elle ne parvenait pas à décoller du 70 km/h.

Décidément tout allait de travers.

D'ailleurs, depuis, son arrivée à Zagreb, les problèmes s'amoncelaient sous les pas de l'Exécuteur. Il avait l'impression d'être suivi, épié en permanence. Et maintenant il avait la milice sur le dos... Au moins deux bagnoles, peut-être trois. Bourrées de paramilitaires armés, bien décidés à ne pas lui laisser une chance. Dans leur situation, tout témoin constituait un danger. S'ils le prenaient, ils le tueraient. Dans ce pays en pleine anarchie, un cadavre de plus ou de moins ne faisait guère de différence. Ces arguments, Hal Brognola les avait développés peu de temps auparavant, pour le dissuader d'aller à Zagreb. Selon le numéro Deux du *Justice Department*, tenter un raid anti mafieux dans un pays en pleine guerre civile était pure folie. Mais Bolan n'était pas homme à reculer. La guerre se mène là où se trouve l'ennemi et, hélas, la puissance de *Cosa Nostra* s'étendait de plus en plus dans les pays de l'Est. Or, où qu'elle eût décidé d'étendre ses tentacules, il fallait lutter contre la pieuvre noire. Il fallait gripper la mécanique mafieuse et faire en sorte que les *amici* se sentent de moins

en moins en sécurité.

Et, à l'instant où se concluait son blitz yougoslave, les confidences de feu Milo Faro dirigeaient son action à l'autre bout du monde, précisément en Colombie. Mais d'abord, il lui fallait quitter la région, et c'était plus facile à dire qu'à faire !

Au moment où il croyait avoir repris un peu d'avance, Bolan vit deux lumières jaillir d'un sentier sur sa droite. Une autre voiture. Une Peugeot verte. Le véhicule cahota, dérapa, vint se mettre en travers de la route et, dans la lumière de ses phares, l'Exécuteur vit des canons d'armes pointer aux glaces abaissées des portières. Mais, dans sa hâte, le conducteur de la voiture n'avait pu éviter un léger dérapage de l'arrière. Si bien qu'un court espace demeurait entre le coffre du véhicule et le talus. Avec un peu de chance...

Bolan fonça.

Une manœuvre qui coïncida avec un long chapelet de coups de feu. Dans un jaillissement de gravier, la Fiat dérapa à son tour, se déporta, partit en crabe, encaissa une volée de balles, se redressa et partit enfin, pleins gaz et pleins phares, droit sur la Peugeot. Un instant pris de court, ses occupants restèrent sans réaction mais, au moment où la Fiat arrivait sur eux, ils ouvrirent le feu. L'Exécuteur s'y était attendu. Se jetant sous le tableau de bord, il enfonça l'accélérateur jusqu'au plancher. Il y eut un choc terrible, la Fiat sembla éclater sous l'impact, tandis qu'un essaim de guêpes mortelles la traversait de part en part. Tout alla très vite. Moteur emballé, la Fiat parut s'arracher à l'attraction terrestre, cogna le talus, tressauta violemment, retomba dans un vacarme de tôles martyrisées. Bolan ressentit un choc cuisant à l'épaule. Il venait d'être de nouveau touché. Dans la même seconde, il redressa le buste et corrigea sa trajectoire. Il vit la Peugeot pivoter sous le choc, aperçut les canons de fusils braqués sur lui, se dit qu'il n'y arriverait jamais. Puis, tandis qu'un feu d'enfer se déchaînait, il donna un coup de volant sur la gauche, envoyant la voiture adverse percuter les troncs situés de l'autre côté de la route. Cela fit d'abord un bruit sourd et creux, puis il y eut une explosion et une boule de feu illumina la nuit. L'onde de choc secoua la Fiat, mais elle avait réussi à passer et, dans son rétro, l'Exécuteur aperçut deux silhouettes en flammes qui s'éjectaient de la Peugeot en gesticulant. Deux seulement. Restés à l'intérieur, les deux autres occupants n'étaient déjà plus que de la viande calcinée. Dents serrées, l'Exécuteur se redressa. La Fiat dévala les lacets comme une folle, lâchant ses poursuivants retardés par le sinistre.

Alors seulement, vint la douleur.

Dans la fièvre de l'action, l'Exécuteur n'avait pas tenu compte de ses blessures. Il voulut changer de position et lâcha un grognement.

Son épaule le faisait souffrir mais, bizarrement, la douleur de son flanc avait presque disparu. Il y porta la main, fut surpris de ne pas trouver de sang, juste le holster du Beretta. Une seconde décontenancé, il comprit que la première balle n'avait frappé que l'étui et que c'était l'automatique qui avait encaissé le choc. La baraka.

Pour l'épaule, ce n'était pas trop grave. Une blessure en séton au niveau du trapèze. Douloureux, mais bénin.

Mack Bolan était un soldat de courage et d'expérience. Mais, entre vie et trépas, la chance trouve quelquefois sa place.

Les roues plongeaient dans les trous, butaient contre les bosses et les essieux craquaient. Le bas de caisse accrochait les pierres, un virage trop serré faillit envoyer la Fiat dans le décor. Pourtant, plus robuste qu'elle ne le semblait, la voiture reprit sa trajectoire folle, recommençant à dévaler l'asphalte défoncé en sautant comme une balle de caoutchouc. Derrière, les miliciens s'étaient ressaisis. Une voiture avait repris la chasse et des rafales éclataient à moins de trente mètres. Des projectiles frappèrent encore la carrosserie et le pare-brise explosa soudain, inondant l'Exécuteur de milliers d'éclats scintillants. Aussitôt, un flot d'air froid s'engouffra dans l'habitacle. Il fallait en finir.

Un bidon d'huile se trouvait dans la malle arrière du véhicule. Inaccessible, à moins de s'arrêter pour le prendre. Mais pour ça, il lui fallait gagner une avance suffisante sur ses poursuivants. Le coup de poker. Juste une question de vitesse.

— Allez, bon Dieu !

Il avait lancé ce cri comme une incantation, martelant la pédale d'accélérateur d'un coup de pied vengeur. Et contre toute attente, le moteur poussif fit entendre une série de rugissements bizarres, tandis que la Fiat se cabrait littéralement pour plonger dans la pente comme un obus. Si vite que, la sentant partir en crabe dans un virage, l'Exécuteur dut batailler pour la remettre en trajectoire correcte. Au passage, son aile gauche accrochée par une branche basse s'arracha dans un bruit d'enfer, avant de s'abattre loin derrière, soulevant une gerbe d'étincelles en ricochant sur la route. Mini feu d'artifice qui aurait dû rendre le chauffeur de la première voiture suiveuse plus méfiant. Exactement six secondes plus tard, sa roue avant droite percutait l'aile folle. Dans son rétro, Bolan vit le véhicule effectuer un tête-à-queue et se faire presque aussitôt prendre en écharpe par celle qui arrivait derrière. Il n'eut pas le temps d'évaluer les dégâts, car déjà, une autre série de virages serrés l'accaparait. Des lacets qu'il dévala comme en rallye, mettant cette fois une confortable avance entre les miliciens et lui. L'Exécuteur stoppa en catastrophe à l'amorce du troisième virage. Jaillissant de la Fiat, il se rua sur le coffre arrière,

empoigna le bidon plastique de cinq litres de lubrifiant et en déversa le contenu sur la chaussée. Presque quatre litres. Il était temps. Derrière, et un virage plus haut, deux phares venaient de balayer les troncs des sapins.

La chasse reprenait.

L'Exécuteur redémarra en trombe, déboula dans les lacets inférieurs, ralentit enfin dans une courte ligne droite, scrutant ses arrières avec curiosité. Il ne fut pas déçu. Lancés à pleine vitesse, les deux véhicules des miliciens durent freiner pour aborder le virage huilé. L'erreur fatale. Le premier alla percuter le talus de gauche de plein fouet, grimpa celui-ci dans un sursaut violent, encastra littéralement le tronc d'un gros arbre dans son avant. Même à cette distance, et malgré les grondements des moteurs, cela fit un vacarme sourd qui résonna dans la montagne. Derrière la première voiture, l'autre avait suivi exactement la même trajectoire. Mais au dernier moment, son chauffeur dut vouloir éviter le choc en tournant son volant car, retrouvant subitement une partie de sol sec, la voiture vira sèchement sur la droite.

Trop sèchement et trop vite aussi. Bolan la vit traverser la route en trombe, balayer d'un coup les minces pousses d'arbustes qui jalonnaient le bord du précipice et, comme à regret, basculer lentement de côté, avant de plonger dans le vide. Il vit ses phares décrire une gracieuse parabole et, comme il l'avait redouté, il assista ensuite à l'écrasement de la voiture. Sur la route, cent mètres en contrebas de sa propre position. Il y eut un choc violent, un gigantesque coup de gong, immédiatement suivi par l'explosion du véhicule. Passant par son pare-brise défoncé, l'onde de choc traversa la Fiat, accompagnée de son souffle chaud. L'Exécuteur fit la grimace. Son piège avait presque trop bien fonctionné. La voie risquait maintenant d'être bouchée devant lui. Mais pour s'en assurer, il fallait aller voir. D'ailleurs, un peu plus haut, ça s'enervait vraiment. Des appels commençaient à résonner, l'incendie éclairait des silhouettes qui dévalaient la pente et des rafales éclataient de toutes parts. L'endroit était malsain. Sans hésiter, Bolan enclencha la première, enfonça l'accélérateur et la Fiat se rua en avant.

Un instant plus tard, déchirant encore un peu plus la malheureuse carrosserie, il se frayait un passage. Cela frotta et grinça affreusement et son pare-chocs arrière y resta, mais la Fiat, entre la falaise et la voiture en feu, trouva finalement son chemin. La voie était libre.

Restait à espérer que les miliciens n'avaient, ni téléphone, ni radio à bord. S'il se trompait, il n'arriverait jamais à l'aéroport.

Mack Bolan se figea. Après avoir contourné Zagreb par le nord et frêmi à la vue de plusieurs véhicules militaires ou de police, il était pourtant arrivé à l'aéroport sans encombre. Mais dans ce hall sinistre et quasi désert, la voix pourtant suave des haut-parleurs avait éclaté comme une bombe aux oreilles de l'Exécuteur. Il devait bien y avoir quelques types dans le monde qui s'appellent vraiment Dakota, mais certainement pas en ce moment, dans cette ex-Yougoslavie à feu et à sang.

Finalement, les voitures des miliciens avaient sûrement la radio.

Il venait de récupérer son sac de voyage qu'il avait laissé en consigne à son arrivée et sortait juste des toilettes où il avait pu constater les dégâts au niveau de son épaule. Exactement ce qu'il avait diagnostiqué. Une blessure en séton, nette, propre et peu profonde. Utilisant sa petite trousse d'urgence, il avait stoppé l'hémorragie et largement saupoudré la plaie de sulfamides, avant de brider cette dernière par trois points d'auto-suture adhésifs. Maintenant, chemise et blouson changés, il allait poursuivre son chemin vers l'embarquement TWA, quand la voix dans la sono avait insisté :

— On demande *mister* John Dakota au comptoir de l'accueil, pour un message personnel et urgent. Je répète, on demande...

Cette fois, le doute n'était plus permis. John Dakota était une des identités qui figuraient sur un des trois ou quatre faux passeports que l'Exécuteur emportait toujours sur le théâtre de ses blitz. Mais c'était aussi un nom que les cannibales aux dents longues avaient réussi à connaître. Et dans les circonstances actuelles, Bolan ne voyait guère qui pouvait, à part eux, la milice ou la police locale, l'avoir « logé » dans le secteur.

Décidément, depuis quelque temps, les choses devenaient extrêmement difficiles pour le guerrier solitaire. À croire que, dans certains pays, les autorités avaient pactisé avec le monde du crime.

— On demande *mister* John Dakota au comptoir de l'accueil.

The Snake était maintenant en pièces détachées, enfermé dans la petite Japy portable qu'il transportait dans son vieux sac de voyage. Bien sûr, il y avait encore la solution de l'arsenal abandonné dans la Fiat malmenée, mais il était là pour sauter dans son avion, pas pour déclencher une bataille rangée. Il allait donc devoir tenter son va-tout. Un beau coup de poker. À jouer très vite. Car son vol avait déjà été appelé et à ce jeu-là, il ne pourrait plus demander d'autres cartes. Il fallait plonger à l'instinct. S'il se trompait, il était bon, soit pour une paire de menottes, soit pour le contenu d'un chargeur dans la carcasse. Deux cas de figure tout aussi détestables l'un que l'autre. Restait le profil bas. La retraite en douceur, la sortie sans gloire et la planque en attendant le retour au calme. Avec l'espoir de passer entre les mailles

du filet, mais aussi le facteur temps qui travaillerait contre lui. Car d'une part, les *amici* du secteur allaient se ressaisir, d'autre part, les miliciens locaux auraient tôt fait de verrouiller les sorties du territoire.

Une fois de plus, il choisit de faire confiance à son instinct.

— Je suis John Dakota.

— Ce message est pour vous, *mister* Dakota.

L'hôtesse d'accueil avait à peine regardé le passeport que Bolan lui proposait. Visiblement impressionnée par la silhouette athlétique et par le regard minéral, elle fixait sur lui le vert pâle de ses prunelles, le visage rose de confusion. Son anglais était parfait, ses mensurations également et, en ce moment, elle ne devait pas voir beaucoup de touristes comme celui-là. Mais Bolan avait d'autres soucis. Ignorant les élancements de son épaule, il questionna :

— Qui vous a remis ce message ?

— Je l'ignore, avoua la jeune femme, encore plus rose. C'est ma collègue de jour qui l'a réceptionné.

Bolan s'empara de l'enveloppe qu'elle lui tendait, puis, surveillant toujours les environs, il s'isola pour décacheter le pli. Dedans, une feuille de papier, sur laquelle un texte sibyllin était inscrit. Un jeu de phrases où figuraient deux séries de nombres, et où on faisait allusion au montant d'une offrande concernant un énigmatique « Aigle Continental du Maître-Autel ».

Un texte codé.

Le regard de l'Exécuteur se perdit dans le vague, tandis que, tel un ordinateur, son cerveau fonctionnait de plus belle. L'instant d'après le décryptage était opéré, le confirmant dans ses projets immédiats : la Colombie serait sa prochaine escale.

CHAPITRE V

— *Muchas gracias, señor.*

La jeune fonctionnaire assise dans son box de bois vernis avait longuement scruté le passeport de Mack Bolan. Comme pour y chercher la preuve de ce que sa déformation professionnelle lui faisait instinctivement entrevoir : la fraude. Elle était jolie et, en rendant le document à Bolan, leurs regards se croisèrent.

— *Bienvenida, señor*, dit-elle encore d'une voix langoureuse.

À droite de la salle de débarquement, il y avait un comptoir derrière lequel deux autres fonctionnaires opéraient un ultime contrôle que Bolan passa sans problème. Il se retrouva dans une salle grillagée, où des tapis roulants vomissaient les bagages de son vol. Un vol Boeing 767-200 d'Avianca sur lequel il avait inauguré la fameuse classe *Ejecutiva* des tout premiers vols directs Paris-Bogota du dimanche midi : siège club, nappe blanche, caviar, langouste et selle d'agneau arrosée de crus très acceptables. Seule ombre au tableau : le champagne qui coulait à flots n'était pas du Moët. Nobody is perfect.

Son sac de voyage à l'épaule, il franchit la douane, et s'isola dans les toilettes le temps de remonter *The Snake*.

Un bel outil, destiné à déjouer les contrôles électroniques des aéroports. Car depuis des années, principalement à cause du terrorisme international, il était impossible de transporter le moindre flingue par la voie des airs. Un interdit que Schwarz avait déjà en partie contourné en inventant sa fameuse « pâte à tarte », cet explosif tenant à la fois du plastic et du semtex. Une véritable merveille de la chimie, qui pouvait adopter toutes les apparences, y compris celle des fameux Petits-Beurres, dont Bolan prenait soin de se munir.

Mais avec sa Japy, le génial Herman Schwarz avait fait fort. Car en quelques gestes simples et en une poignée de secondes, Bolan avait achevé son travail. Dans sa main, il y avait maintenant une arme de poing redoutable. Un vrai pistolet automatique d'un calibre original : 4,7 mm. Avec ses cinq éléments séparés, jusqu'alors dissimulés dans les entrailles de la machine à écrire, et maintenant parfaitement ajustés. Un petit automatique, compact et léger, composé d'une crosse moulée d'une seule pièce, d'un pontet, d'une queue de détente et d'une carcasse en deux éléments. Ensemble fabriqué dans une matière

composée de plastique et de carbone. Seuls, les ressorts de l'arme et ceux du mini-chargeur en plastique, ainsi que le surprenant bloc chambre-canon de deux pouces étaient en acier. Aux rayons X du contrôle, ces éléments séparés se fondaient parfaitement dans le puzzle mécanique de la machine. Y compris le long tube en acier d'un réducteur de son parfaitement caché dans le rouleau de frappe.

Superbe bluff.

Évidemment, malgré les dix coups de son minuscule chargeur, il ne s'agissait que d'une arme de secours. Efficace, certes, mais un peu légère pour un vrai blitz. Aussi l'Exécuteur comptait-il beaucoup sur les marchés parallèles des pays qu'il « visitait » pour s'approvisionner plus efficacement. Et, justement, dans le message codé, il y avait, entre autres, le nom et l'adresse de celui qui allait lui procurer l'arsenal de son blitz colombien. Armando Costa, Calle 8, à San Gabriel. Un petit trafiquant freelance qui, de son atelier de serrurerie, alimentait en armes les innombrables réseaux de la menue criminalité locale.

On ne choisit pas toujours ses alliés.

Après avoir vérifié que sa blessure cicatrisait bien, Bolan réémergea dans le hall d'*El Dorado*, se rendit à la caisse du change, transforma quelques dollars en un paquet de pesos et, fendant la foule, il franchit les portes en glace de l'*Aeropuerto Internacional d'El Dorado* de Santa Fe de Bogota.

Dans le soir tombant, une petite pluie fine et déprimante vernissait le trottoir. Mack Bolan dut se frayer un passage, mais en douceur, car la courtoisie et la bonne humeur semblaient de mise. Et puis, à 2600 mètres d'altitude il vaut mieux économiser sa respiration...

— Taxi, *señor* ?

Des taxis, il y en avait des dizaines. Des jaunes, ornés d'une silhouette d'avion sur leurs flancs, et des « verts », dits « turísticos ». Bolan accepta l'offre du premier *chofer* et se retrouva sur un siège arrière d'américaine complètement défoncé, avec deux enceintes nasillardes dans la nuque, qui hurlaient la retransmission d'un match de foot. Il dut hurler encore plus fort pour se faire entendre du chauffeur hilare :

— Calle 8, à San Gabriel, *por favor* !

Il était trop tôt pour son deuxième contact, autant en profiter pour traiter l'affaire des armes.

— *Con mucho gusto, señor* ! claironna le brave homme en faisant gronder le moteur de sa caisse.

Puis il questionna, quand même un peu inquiet :

— Vous aimez le foot, *señor* ?

— J'adore, assura mollement Bolan.

Au moins, ça limiterait la conversation. Le taxi quitta la zone aéroportuaire et prit de la vitesse en abordant l'*Autopista Eldorado*. Une sorte d'autoroute à quatre voies, avec pelouses rachitiques en guise de séparation et bordée de chaque côté par une autre artère moins rapide. Ici, la conduite était très personnalisée. Chacun roulait à sa mesure, empruntant tour à tour côté droit ou côté gauche de la chaussée, quelle que soit la vitesse de son véhicule. Résultat : dans la plupart des cas, les dépassements s'opéraient sur la droite, après la queue de poisson de rigueur en pareille circonstance. Tout ça dans la bonne humeur, et à des allures de sénateur. Il faut dire qu'à Bogota, le parc automobile n'est plus vraiment de la première jeunesse et, tout Colombien moyen se devant d'être un ingénieux bricoleur, la sécurité en matière de mécanique s'auréolait le plus souvent d'un flou des plus artistiques.

— Je peux baisser la glace, *señor* ? cria le chauffeur.

Bolan acquiesça et l'autre s'activa, faisant pénétrer le vent et le crachin dans l'habitacle. Un autre taxi venait de se porter à leur hauteur et les deux conducteurs engagèrent la conversation. À propos du foot, évidemment. Quand ils se séparèrent enfin, les paris étaient pris et l'intérieur de la voiture était aussi mouillé que l'asphalte de l'*Autopista*. Au passage, Bolan avait noté ça et là quelques silhouettes en uniforme et armées de fusils d'assaut. La psychose des attentats. Depuis la déclaration de guerre des narcos à l'État, les rues n'étaient plus très sûres. Et puis il y avait la délinquance galopante. Comme partout dans le monde. Enfin, plus ou moins.

C'était comme la pollution. Ici, c'était plutôt plus, mais ce n'était pas encore Mexico.

Bonne ambiance. Heureusement, le Colombien est d'un naturel optimiste... et il y a le foot !

— Vous êtes déjà venu à Bogota, *señor* ? questionna le chauffeur.

C'était la mi-temps.

— Non, mentit Bolan.

Et pourtant, il était déjà venu à Bogota, y avait même mené un sacré blitz du côté de la Guajira, longtemps auparavant. Depuis, le monde mafieux local avait bien évolué. Il s'était restructuré, modernisé. La culture de la coca se faisait toujours et encore plus à grande échelle, mais en utilisant le principe de la parcelle. Plus de grandes plantations trop repérables, mais des multitudes de mini exploitations noyées dans la végétation naturelle. Les méthodes d'acheminement de la drogue s'étaient diversifiées et, par le jeu de

multiples sociétés écrans disséminées à travers le monde, le blanchiment des narcodollars avait tout doucement viré à la routine. Bref, tout baignait.

Mais, Bolan y comptait bien, plus pour très longtemps.

— On arrive, *señor* ! hurla le chauffeur, tandis que le taxi passait sous un pont d'échangeur.

Les footballeurs en profitèrent pour marquer un but, ce qui provoqua un boucan infernal dans l'habitacle... et un concert d'avertisseurs au-dehors. Les Colombiens aimaient décidément beaucoup le foot.

Nettement moins fluide sur l'Avenida 68, la circulation s'était brusquement ralentie et finit par créer un bouchon. Perpendiculairement à l'*Autopista* et traversant une partie du nord de Bogota, la 68 s'enfonçait ensuite dans les quartiers plus peuplés du sud. Pour l'instant, on se trouvait dans un quartier de petite bourgeoisie. Profitant du ralentissement, le chauffeur monta insidieusement le son de la radio, mais il eut droit à un spot de publicité et il le rebassa aussitôt d'un air dégoûté. Enfin, après trois kilomètres, le taxi tourna à gauche pour enfiler la Calle 3, en direction de San Gabriel. Cinq minutes plus tard et sur la demande de Bolan, il stoppa à l'angle de la 3 dans un frottement alarmant de plaquettes de freins. La nuit était complètement tombée, mais contrairement à toute attente, l'obscurité régnait un peu partout, seulement trouée par de rares enseignes lumineuses et par les phares des voitures. Bolan s'en étonna et le chauffeur commenta, fataliste :

— Les économies, *señor* !

Bolan avait effectivement lu qu'on coupait le courant jusqu'aux alentours de 20 heures, mais il pensait que Bogota échappait à la règle. Autour des rares zones éclairées, le crachin gras formait des halos brumeux, il faisait maintenant presque froid et une lourde odeur de fuel et de fumée flottait dans l'air. Dans une heure, les trottoirs seraient déserts et des groupes de retardataires se précipitaient sur les innombrables autobus bariolés. Autour de ces derniers, la circulation encore dense ressemblait à un gigantesque ballet surréaliste. Les hommes casqués de la *Policia Municipal*, en uniformes vert mousse, circulaient en rasant les façades, balançant avec ennui les M.21 US ou les rares P.M. Uzi dont ils étaient dotés. Sur la droite, sans doute éclairée par un groupe électrogène, la vitrine d'une *drogueria* proposait tout ensemble magazines, produits de première nécessité et pharmacie. Avec ses 2600 mètres d'altitude et son climat contrasté, Bogota devait battre tous les records de rhumes et autres angines. Son sac à l'épaule et *The Snake* sous son blouson, Mack Bolan s'enfonça dans la Calle 8, longeant des façades grises, où des écheveaux de fils

électriques s'entrelaçaient. Près d'un vieux 4x4 de marque indéfinissable dont la radio hurlait le même match de foot, des groupes de gamins hirsutes hantaient les renforcements, se livrant à de mystérieux conciliabules, et un marchand ambulant de friandises poussait sans entrain une charrette éclairée à la lampe à pétrole. Ayant repéré le numéro indiqué sur le message codé, Bolan trouva une façade décrépie, surmontée d'un petit balcon et surchargée d'enseignes peintes. L'immeuble semblait principalement occupé par des artisans. Le nom d'Armando Costa figurait au fronton, précisant qu'on trouvait l'atelier au fond de la deuxième cour. Bolan enfila un étroit couloir obscur et malodorant, fut presque bousculé par un type rondouillard et parfumé qui le gratifia d'un vague « *scusi* » zozotant, se retrouva dans une cour au sol couvert de larges dalles disjointes et presque aussi noire que le couloir. À la suite du choc, son épaule s'était remise à lui faire mal. Sur sa droite, un escalier descendait dans une autre cour en contrebas, d'où filtrait une vague lueur jaunâtre, et d'où semblaient émaner des accords de tango. Il descendit trois marches, longea les vitres crasseuses d'un atelier fermé, vit enfin une série de petits carreaux éclairés de l'intérieur d'une porte vitrée, au-dessus de laquelle une main malhabile avait peint le nom de Costa. Bolan se pencha, risqua un regard, vit des carcasses métalliques diverses et un lit de braises, dans un bac situé sous une hotte. Il toqua du doigt au carreau, ne reçut pas de réponse, pesa sur la poignée et pénétra dans l'atelier en appelant fort pour couvrir la musique :

— *Señor Costa* ?

Tout au fond de l'atelier et dans un angle mort, un petit homme rachitique était penché sur un établi maculé de graisse noire.

— *Señor Costa* ? répéta Bolan en s'avançant vers l'établi. Je...

Il s'arrêta net. Quelque chose dans l'attitude du petit homme venait de l'alerter. Instantanément, la crosse de *The Snake* était venue se loger dans sa paume et son pouce avait fait basculer la sécurité de l'arme.

Il fit encore un pas, glissa de côté, se pencha et distingua enfin la tête du petit homme. Une tête vraiment hideuse, broyée dans un gros étau d'acier.

CHAPITRE VI

Ce que l'Exécuteur avait d'abord pris pour de la graisse maculant l'établi était en fait du sang. Il y en avait beaucoup, tout frais, avec aussi beaucoup d'autres choses innommables. Dans le faible éclairage de la lampe à pétrole suspendue au plafond de l'atelier, le spectacle était vraiment macabre. Mais Mack Bolan était trop habitué à l'atroce pour s'émouvoir. Brusquement, un souvenir fulgura dans sa mémoire. Il s'agissait d'un détail qui, un instant plus tôt, avait frappé son subconscient.

« *Scusi* », avait dit le type replet et parfumé, croisé dans le couloir de l'immeuble deux minutes auparavant. Il s'était excusé... en italien ! Ici, en Colombie !

Il y avait de ces coïncidences par trop étranges. Déjà, l'Exécuteur était dehors. Il n'y avait plus rien à faire pour le serrurier, et il devait retrouver ce type si poli. En quelques bonds, il se retrouva sur le trottoir, scrutant les silhouettes déjà plus rares qui se fondaient dans la nuit. Hélas, il n'avait fait qu'entr'apercevoir une silhouette imprécise et son odorat se souvenait d'une vague fragrance légèrement musquée. Il fallait retrouver sa piste.

Les *gaminès* n'avaient pas bougé, près du 4x4 à la sono hurlante et Bolan rassembla ses connaissances d'espagnol pour questionner celui qui semblait être leur chef :

— Je cherche un ami qui vient de passer par ici. Un petit gros.

Il n'eut droit qu'à des regards curieux et le plus grand lâcha du bout des lèvres, peu amène :

— T'es flic ?

— Non.

— Mais t'es pas d'ici.

— Non.

L'adolescent s'anima.

— T'es étranger, hein ! T'as de la chance, *gringo*. Je m'appelle Pablo et je parle américain. T'es tombé sur la perle des guides de la ville. T'as besoin d'une fille ?

— Non.

— D'un jeune *maricon*, alors ? ricana l'adolescent.

Les autres *gaminès* s'esclaffèrent mais, devant le refus de Bolan, l'autre insista :

— Tu peux avoir confiance, *gringo*. Ici, tout le monde me connaît. Avec moi, tu crains rien. Même dans les *barrios*. Je connais tous les chefs de *gayadas*^[1], je...

Déjà, Bolan avait tourné les talons. De loin, il entendit le gamin lancer, rageur :

— Va te faire foutre !

Bien élevée, la « perle des guides » !

Longeant une vaste zone de chantiers à l'abandon, il retrouva enfin l'Avenida 68 où il finit par arrêter un taxi jaune. En se laissant tomber sur la banquette arrière, il lança au chauffeur... qui écoutait le foot :

— *Tequendama, por favor.*

Il n'avait pas d'arsenal pour son blitz, mais il serait à l'heure à son deuxième contact.

— *Con mucho gusto, señor.*

Le taxi prit la 68 en sens inverse, retrouva l'*Auto-pista Eldorado*, et remonta vers l'est, vers le centre de Bogota. Un peu plus loin, l'*Autopista* se transformait en un simple boulevard appelé Calle 26. Une artère morne et grise, mais bordée d'immeubles assez cossus. Ici, il y avait davantage de lumière, et au moment où la voiture longeait sur sa droite le mur blanc du *cementerio central*, l'électricité revint partout.

Il était vingt heures.

Puis il y eut une descente, un tunnel, une bretelle et le taxi réémergea en surface pour s'enfoncer dans un encombrement de bus. On était au centre, à l'angle de la Carrera 10, une des plus fréquentées de Bogota, mais qui, comme la plupart des artères de la capitale, allait s'achever tout net en butant sur les montagnes alentour. Le taxi tourna à gauche, passa devant un cinéma. À l'affiche, *Cambio de habito*. Puis il longea la petite église toute blanche de San Diego, et, juste avant la *Corte Suprema de Justicia* gardée comme Fort Knox par tout un détachement de la *Policia Municipal*, le taxi traversa l'avenue à parterre central pour venir s'arrêter devant le monumental complexe en briques du *Tequendama Intercontinental*. Le meilleur palace de Bogota, protégé par des gardes de la PM en armes, et flanqué de son portier habillé en rouge postillon. L'instant d'après, sac à l'épaule, Bolan franchit le tambour vitré du palace. Laissant le bar sur sa droite, il grimpa une volée de marches, pénétra dans le hall dallé de marbre

et lambrissé de chêne. S'ouvrant sur les galeries de droite, des salons de réception déversaient des accords de musique discrète et des gens en tenue de cocktail déambulaient un peu partout. Ça et là, et situés aux points stratégiques, des types aux attitudes plus raides, aux mines compassées. Des gorilles, visiblement.

Cela sentait la réception officielle. Sans s'arrêter au desk noir de monde, Bolan poursuivit son chemin, tomba sur une batterie de téléphones intérieurs qui jouxtait le hall des ascenseurs. Un duo de putes gloussait dans l'un des combinés, un gros quinquagénaire jovial s'esclaffait dans un autre. Bolan aurait pu décrocher un des deux derniers pour appeler le numéro de chambre indiqué sur le message codé de Zagreb. Il s'en abstint, s'engouffra dans le premier des quatre ascenseurs et appuya sur le bouton marqué du chiffre 9. Arrivé à l'étage, il se repéra, emprunta le couloir de gauche, arriva devant la porte 906. Le lieu était désert et il glissa la main sous son blouson, la posant machinalement sur la crosse du *Snake*. Le message de Zagreb avait beau être codé selon sa grille, on ne savait jamais. De plus en plus, la pieuvre noire étendait ses tentacules et ses zones d'influence touchaient tous les secteurs.

Pourquoi pas le FBI ?

Frappant au battant selon un rythme précis, il attendit un instant, perçut un frôlement derrière la porte et une voix demanda en anglais :

— Qu'est-ce que c'est ?

Une voix de femme. Basse, presque inaudible.

Intrigué, Bolan répondit :

— Dakota.

Il y eut un cliquetis de verrou, puis la poignée tourna, avant que la femme n'invite :

— Vous pouvez entrer.

La main droite sur la crosse du petit automatique, l'Exécuteur pesa sur le battant, découvrit une petite entrée allumée et, dans l'enfilade, une chambre plongée dans la pénombre. Un parfum légèrement poivré lui monta aux narines et il allait pénétrer dans l'entrée, quand son instinct l'arrêta soudain. Un sens de la guerre ancré en lui de longue date, qui lui avait fait deviner le subterfuge.

On l'attendait dans la salle de bains. Il avait senti une présence à l'entrebâillement de la porte.

— Sortez de là, ordonna-t-il de sa voix glacée. Vite.

D'abord, il sembla que rien ne se produirait puis, comme au ralenti, le battant de la salle d'eau s'ouvrit, révélant peu à peu une silhouette. Une mince et longue silhouette noire qui s'avança

lentement dans la lumière. Dans un premier temps, Mack Bolan ne vit que le canon du petit « deux pouces » braqué sur lui, puis son regard fut attiré par un autre regard et quelque chose en lui frémit.

— Mack !

La voix était légèrement rauque. Douce et terriblement sensuelle. Une voix qui n'avait pas changé depuis...

— Bonsoir, Ethel, s'entendit répondre Bolan.

Ethel ! Ethel Morrisson et ses longs cheveux de nuit, ses immenses yeux gris qui semblaient toujours regarder au plus profond des autres. Ethel Morrisson, la belle Australienne qu'il avait rencontrée à Bangkok, Ethel qui avait vu la tendre Barbara tomber sous les balles de la mafia thaïlandaise, Ethel qu'il avait aimée plus tard, lors d'un blitz mémorable à Sri Lanka, Ethel qu'il avait plus tard tirée *in extremis* des griffes des Triades du Chinatown new-yorkais⁶.

Ethel, la contrebandière en pierres précieuses.

CHAPITRE VII

Comparé à l'ahurissement visible de la jeune femme, l'instant d'incrédulité de Bolan était passé inaperçu.

— Mack ! répéta Ethel en laissant retomber son bras le long de son corps. Ainsi... ainsi, c'était donc toi !

— C'est bien moi, répondit Bolan.

Ils s'observèrent un long moment sans parler, puis, comme subitement prise d'une grande lassitude, la jeune femme se laissa aller contre Bolan, l'entourant de ses bras et enfouissant son visage dans l'échancrure de sa chemise. Il sentit son haleine lui effleurer la peau et, sous le fourreau de dentelle noire, le corps admirable d'Ethel eut un frémissement.

— Mack ! Oh, Mack !

Puis son ventre vint à la rencontre de Bolan, sa bouche vint chercher la sienne et là, debout contre la cloison de cette chambre d'hôtel et à deux pas du lit, Mack Bolan oublia pour un temps le sang, la violence et la mort qui constituaient son univers.

C'était idiot. Vraiment idiot.

En attendant le coup de fil qui lui dirait si son deuxième contrat de la soirée tenait toujours, Rocco s'était laissé tomber sur le lit de la chambre minable qu'on lui avait assignée. Une piaule infâme, juste à l'entrée de la Carrera 17, dans le quartier d'Eduardo Santos. Il s'en voulait terriblement. Jamais dans sa carrière déjà longue, il n'avait commis une telle maladresse. S'excuser en italien à Bogota ! Heureusement, ce genre de chose ne risquait guère de prêter à conséquence. Dans ces quartiers populeux, personne ne faisait attention à personne, et ce type croisé dans le couloir de l'immeuble n'avait pas pu voir son visage. Il n'avait fait que passer.

Il avait exécuté ce contrat dont il ne savait pas grand-chose, sinon que le serrurier-trafiquant était aussi un indic des flics locaux et qu'il était le troisième d'une longue liste de gens à supprimer. Rocco avait suivi les instructions à la lettre. On lui avait dit de faire fort. De faire dans le « gore », histoire de frapper les imaginations. Il aimait ce genre de travail. Sauf qu'avec ce Costa, son plaisir n'avait pas été complet.

Bien sûr, il avait dû l'assommer, avant de lui coincer la tête dans l'étau. Mais quand le crâne avait commencé à craquer, le Colombien s'était réveillé et Rocco avait dû accélérer la manœuvre pour couper court à ses cris. Résultat : il s'était montré un peu brusque et il n'avait pas eu le temps de bien en profiter. Néanmoins, cela restait une exécution très originale. Ça marquerait effectivement les esprits. La trouille est un excellent gendarme. Évidemment, ces mises en scène impliquaient un surcroît de boulot. Il fallait toujours innover. La veille, pour ses deux premiers « punis » de Bogota, Rocco avait joué la carte « choc ». Deux barmen qu'il avait piégés dans leur appartement cosu du quartier Santa Paula. Exécutés à la grenade. Une belle paire de poires d'acier mortel, aux mécanismes bricolés pour fonctionner à l'ouverture de la porte d'entrée. Bien entendu, il n'avait pu assister au spectacle. Il avait juste entendu les explosions de la rue. Mais ce que les flics avaient retrouvé ressemblait furieusement à du steak tartare. Ils devaient les regretter, leurs barmen. Deux petits dealers freelance qui, eux aussi, s'étaient mis à baver dans leurs gilets. Seul vrai regret de Rocco, il aimait pas trop assassiner les homos, question de solidarité, de sentiment. Mais pédés ou pas, avec les nouveaux gros bonnets, les balances avaient du souci à se faire.

Même les femmes.

D'ailleurs, l'une d'elles allait bientôt payer pour le savoir. Celle-là, Rocco allait se la bichonner. Car il détestait, il exécrait les femmes. Il les haïssait si fort que, parfois, il avait envie d'en flinguer quelques-unes au hasard des rues. Comme ça, juste pour se soulager. Avec celle-là, il se paierait un méga-super pied. Mais pas exactement comme un homme est censé le faire avec une femme.

Et ça, c'était pour demain soir.

Après, c'en serait terminé des cas individuels. Avec l'équipe qu'on lui avait adjointe pour la circonstance, il passerait aux choses sérieuses. L'élimination de masse. L'exécution systématique de tous ceux qui traînaient les pieds pour rallier le camp des nouveaux hommes forts de Colombie. Il ignorait qui ils étaient, ne comprenait pas pourquoi on l'avait envoyé, lui, un Sicilien, mais, en bon soldat, il obéissait sans discuter.

Il était là pour tuer, Rocco, juste pour tuer.

— Tu as mal ?

À la lisière du pansement, Ethel caressait doucement l'épaule blessée de Bolan. Il fit non de la tête et elle laissa passer un instant avant de soupirer :

— Je pensais ne plus jamais te revoir.

Superbement impudique dans son fourreau de dentelle noire froissé, Ethel Morrisson serrait toujours Bolan contre elle. Comme si elle avait craint qu'on le lui arrache. Ils avaient fini par échouer en travers du lit.

— Je le pensais aussi, avoua-t-il en tendant le bras pour sortir de son seau le magnum de Moët et Chandon qu'il avait fait monter.

— Mack ! souffla Ethel dans un soupir. Mack !

Heureuse, elle dardait sur Bolan ses immenses prunelles grises. D'un gris étonnant, presque semblable à celui des yeux de Jil Becker, la maman des Petits Emmerdeurs. Des yeux gris, graves et beaux, que Bolan ne verrait plus jamais. Car un soir maudit de Noël, Jil et les enfants avaient été tués. Massacrés par la mafia.

La mafia.

Depuis, il ne cessait pas de tuer. Tuer pour tenter d'éradiquer le mal, pour lutter toujours, pour essayer de juguler ce flot fangeux qui, chaque jour davantage, menaçait un monde de plus en plus malade. Pour cela, il était seul, ou presque. Un guerrier solitaire, contre la multitude mafieuse. Seul aussi contre la mort. La sienne. Celle qui le faucherait fatalement un jour, peut-être au bout du monde, peut-être dans son pays. La mort faisait partie de sa vie.

Le bouchon du champagne sauta. Bolan emplît les coupes, en tendit une à Ethel en soufflant de cette voix grave et profonde qu'elle n'avait pas oubliée :

— À la vie, Ethel.

— À la vie !

Ils effleurèrent leurs coupes, burent et gardèrent le silence un instant, avant qu'Ethel ne murmure :

— Tu es venu donner la mort.

Ce n'était pas une question. Elle connaissait le destin de Bolan. Où il était, les *amici* mouraient. Sans répondre, Bolan dégusta une gorgée de Moët et demanda :

— Raconte.

Elle sut qu'il faisait allusion à sa présence sur son lieu de contact et elle battit des cils.

— Hal n'a pas pu venir, dit-elle.

Bolan éluda :

— Tu l'as connu comment, Hal ?

Elle lui donna un baiser au coin des lèvres.

— Dans cinq minutes.

— Quoi, dans cinq minutes ?

Consultant sa montre, elle précisa :

— Il doit appeler. À vingt et une heures précises.

— Ici ?

— Ici, sourit-elle, ironique. Il a tout prévu, y compris ta méfiance. Après tout, je ne suis qu'une trafiquante de pierres précieuses.

Il ne releva pas, se contenta de vider sa coupe, puis d'allumer une cigarette. Soudain, le timbre du téléphone retentit et, toujours ironique et délicieusement impudique avec son fourreau de dentelle à la fermeture Éclair largement ouverte, Ethel lui désigna l'appareil.

— Ça ne peut être que pour toi.

L'Exécuteur détestait ce type de manip. Il décrocha, jeta sèchement dans le combiné :

— Si.

— *Striker* !

Pas de doute, c'était bien la voix du fédéral. Aussi nette que s'il s'était trouvé à côté.

— Qu'est-ce que c'est que ce merdier, Hal ?

— Ça va, vieux ! temporisa le numéro Deux du *Justice Department*. Je vois que tu as eu mon message. Je me doutais que tu n'apprécierais pas, mais ton amie va t'expliquer.

— Elle doit m'expliquer quoi ?

— Tout. Elle est au courant de toute l'affaire.

Le fédéral enchaîna, pressé :

— Écoute, je suis coincé à Washington. Tu connais ma situation, ils sont toujours après moi.

Bolan connaissait effectivement la situation. Depuis le blitz de Philadelphie au cours duquel Hal avait dû se mettre en avant pour protéger Mack, il était surveillé de très près dans ses propres services.

— Tu peux lui faire confiance, *Striker*, ajouta le fédéral, sentant sa réticence. Elle est O.K.

À mots couverts, l'Exécuteur fit part de la défection de sa source en armement et le fédéral insista :

— Pour ça aussi, adresse-toi à notre amie. Je ne peux rien de plus pour toi.

— Ça va ! soupira Bolan. J'ai compris.

— Pour cette fois, mon rôle s'arrête ici, fit encore Brognola. Pour le reste, elle te briefera. Cette chambre du *Tequendama* est louée par nos soins, pour quinze jours. En cas de problème, tu n'as qu'à demander la clé à la réception, ils ont des instructions.

Ça pouvait toujours servir.

— Bien compris, fit l'Exécuteur. Et pour...

— Désolé, vieux, coupa Brognola. Je suis dans une cabine et...

La communication fut coupée avant qu'il n'achève. Dubitatif, Bolan raccrocha, écrasa son mégot et, s'adressant à Ethel, il grommela :

— O.K. J'écoute.

— Ce sera bref, commença la jeune Australienne. Depuis l'affaire de Chinatown, je suis embarquée, moi aussi. Hal ne t'a pas mis au courant. Tu n'aurais pas apprécié.

— Affirmatif. Continue.

— Quand ces gars du FBI sont venus m'interroger à l'hôpital où tu m'avais fait admettre, j'ai refusé de parler, demandé à voir un haut responsable. Ils ont renâclé, parce qu'ils me connaissaient. Depuis longtemps déjà, ils ont un dossier sur moi. Forcément, ajouta-t-elle, mi-figue, mi-raisin, une trafiquante... Quoi qu'il en soit, un grand type à l'air sévère est arrivé le soir même. Hal Brognola. Il m'a dit qu'il connaissait toute mon histoire et qu'il était ton ami. Je l'ai cru, j'avais entendu son nom au moins une fois dans ta bouche. Il m'a dit que sa visite était hyper-officieuse, qu'il avait une offre à me faire, mais que je ne devrais jamais en parler à quiconque.

— À quiconque, hein !

Ethel hocha la tête.

— Même pas à toi. Tu aurais tout fait pour me faire changer d'avis. Alors, j'ai juré.

Bolan pinça les lèvres. Dès qu'il le verrait, il dirait deux mots à Brognola.

— Ensuite ?

— Ensuite, je me suis mise au travail. Mon job, informatrice et agent de liaison. Avec mes relations et mes incessants voyages, je vois beaucoup de choses. C'est la raison de ma présence à Bogota.

— La Colombie est aussi le pays des émeraudes, fit valoir Bolan.

Ethel sourit, prit le temps de déguster une gorgée de Moët avant de préciser :

— Exact. Ma présence ici ne peut donc surprendre personne.

Elle marqua un temps, ajouta :

— Même pas les ténors du plan « Virus ».

Bolan tiqua :

— « Virus » ?

En quelques phrases, Ethel Morrisson résuma la situation. L'arrestation du « pape » de Pereira, le massacre du yacht au large de Carthagène perpétré par Fernando Chavez et l'avènement de ce dernier au sommet du cartel de Pereira. Bolan lisait les journaux. À propos du massacre, il questionna :

— On est sûr de la culpabilité de ce Chavez ?

Ethel acquiesça :

— Certain. Les infos émanent en droite ligne de la *Commissione* new-yorkaise. Aux States, les *amici* se frottent les mains et ça se sait.

La mystérieuse taupe de Brognola faisait vraiment un boulot fantastique. Bolan tiqua de nouveau :

— Pourquoi se frottent-ils les mains, les New-Yorkais ?

Une lueur pétilla dans le regard d'Ethel.

— Parce qu'avec le plan « Virus », la cocaïne de Colombie va désormais leur coûter beaucoup moins cher. D'où un bénéfice accru, car il est exclu de répercuter cette baisse à la revente.

Peu à peu, l'Exécuteur commençait à comprendre.

— Les enfoirés !

— Pardon ?

— Les Siciliens, hein ? Ce Chavez bosse pour les Siciliens !

Ethel lui lança un regard de côté.

— Comment as-tu...

— Continue, coupa Bolan. Ça commence à m'intéresser.

Intriguée, la jeune Australienne confirma :

— C'est ça, le plan « Virus ». Il s'agit effectivement d'une prise de contrôle du cartel de Pereira par les baleines siciliennes de *Cosa Nostra*.

Lançant une sonde, l'Exécuteur interrogea :

— Qu'est-ce qu'on en sait, de ce Chavez ?

Moue de la jeune femme.

— Rien de sensationnel. Vérifications faites et photos à l'appui, le FBI a pu l'identifier comme étant en réalité un certain Placido Friole. Un mafieu plutôt beau mec et cultivé, qui, avec son frère aîné Leonardo, a grenouillé un temps chez les *amici* de Miami. Après avoir provisoirement perdu sa trace, on l'a retrouvé à Pereira où, sous l'identité d'emprunt de Fernando Chavez, il s'est hissé au poste de *consejo*.

— Le boss de Pereira n'a pas fait faire d'enquête sur lui ?

— Sûrement que si, mais le coup était minutieusement préparé.

Fernando Chavez a réellement existé. Il était bel et bien colombien, mais réfugié en France avec ses parents, quand il était enfant. Un gosse qui avait mal tourné, puisqu'on l'a retrouvé plus tard dans la mafia niçoise, avant de disparaître définitivement. À notre avis, il a été victime d'un règlement de comptes ou quelque chose d'approchant. En tout cas, il n'a pas disparu pour tout le monde. La mafia l'a ressuscité et, grâce à ce noyautage superbe et à l'éviction de Cediel Ospina, il est maintenant le nouveau « pape » de Pereira.

Le cartel dont la cote grimpait.

— Joli coup, admit l'Exécuteur. Quoi encore ?

— Comme tu t'en doutes, poursuivit Ethel, Chavez est ici comme un poisson dans l'eau. Comme Medellin et Cali, Pereira est une citadelle trop grosse pour un seul homme. Fût-il l'Exécuteur.

Elle avait raison. Même puissamment armé... Même s'il avait encore le char de guerre, un blitz frontal de l'Exécuteur eût été aléatoire. Il fallait attaquer par la bande. Trouver la faille. Sans connaître le fond de sa pensée, l'Australienne apporta de l'eau à son moulin en ajoutant :

— Hal a eu une idée. Il a pensé à ce frère. À ce Leonardo Friole, dont on a également perdu la trace depuis Miami. Il s'est dit...

— Il s'est dit, puisque les deux frangins travaillaient ensemble en Floride, ils pouvaient aussi bien être sur « Virus » tous les deux.

Un plan pareil nécessitait une infrastructure importante. Des ramifications tous azimuts, des réseaux contrôlés par des Siciliens, dont le frangin faisait peut-être partie.

— Exact, admit Ethel. Seulement, on n'a rien sur lui en Colombie. S'il est ici et s'il travaille aussi sur « Virus », il doit également se cacher sous une identité d'emprunt.

Elle tendit deux photos à Bolan, commenta :

— Les deux frères Friole, pris à Miami par le FBI. Hélas, mes contacts locaux ne les ont jamais vus. Ils sont trop spécialisés dans l'émeraude pour m'aider efficacement dans ce cas précis. Mais Carlos pourra peut-être t'aiguiller.

Bolan consulta les clichés. Des agrandissements d'assez bonne qualité qui pouvaient effectivement servir. Il but un peu de Moët, fronça les sourcils :

— Carlos ?

— Carlos Miranda, un ami, précisa Ethel.

Puis l'air soudain gêné, elle avoua :

— Enfin, un peu plus qu'un ami.

— Tu as bien le droit d'avoir des amis, renvoya Bolan le plus

naturellement du monde.

Il avait sa vie, Ethel avait la sienne et c'était bien ainsi. Poursuivant son idée, il demanda :

— En quoi pourrait-il m'être utile, ce Miranda ?

— Carlos s'occupe des portefeuilles à la *Banco Central de Colombia*. Piégé par la mafia des cartels dans une histoire de « petit service », il œuvre depuis quelque temps au recyclage des narcodollars.

L'histoire classique. Toutes les mafias du monde pratiquaient ces fameux petits pièges. Au début, la victime ne se rendait compte de rien. Quand elle s'apercevait du truc, il était trop tard. En cas de rébellion, c'était la dénonciation aux flics ou la mort. En général, le piégé optait pour la solution apparemment la moins insupportable : l'obéissance. Et la peur.

— Il est prêt à cracher le morceau ? demanda Bolan.

Ethel haussa doucement les épaules.

— C'est ce que je l'ai toujours encouragé à faire, soupira-t-elle. Jusqu'à ces derniers temps, il s'y était toujours refusé. Mais maintenant, c'est la déprime totale. La tentation du suicide, de la dénonciation aux flics, etc. Il s'est mis à boire et semble près de craquer. Bref, il semble mûr. Avec un peu de diplomatie, tu pourrais peut-être lui tirer une ou deux infos utiles.

— Pourquoi pas à toi ?

Ethel secoua ses boucles brunes, eut un petit sourire de dérision.

— Il ne me dira plus rien. Il dit que ce serait dangereux pour moi.

— O.K., fit Bolan. Appelle-le.

— Maintenant ? s'étonna la jeune femme.

— Maintenant. Sers-lui n'importe quelle fable, mais décide-le.

L'Exécuteur se leva et, tandis qu'Ethel décrochait le téléphone, marcha jusqu'à la baie vitrée qu'il ouvrit pour humer l'air humide de Bogota. Le panorama était fabuleux. À perte de vue, les millions de lumières s'épalaient devant lui en un tapis scintillant et, dans le calme revenu de la nuit, les chuintements aigus des compresseurs d'autobus ressemblaient aux *lamenti* menaçants des grands rapaces de la Cordillère. C'était beau et sauvage, c'était la Colombie.

— Mack ?

Bolan referma la baie, revint s'asseoir sur le lit en achevant sa coupe.

— Alors ? demanda-t-il.

— Alors, il accepte de te voir. Ce soir, 22 heures, à *Tramonti*. Un restaurant, route de *la Calera*. Pas très loin.

— Je trouverai. Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Je t'ai fait passer pour un agent de la DEA, mais surtout, pour un ami très discret et très compréhensif, si tu vois ce que je veux dire.

— Je vois.

— Ne sois pas trop dur avec lui. Il est au bout du rouleau et j'ai dit que tu ne lui ferais pas d'ennuis. Que son nom ne serait cité nul part.

— Compris, fit seulement Bolan.

Changeant de sujet, Ethel enchaîna en lui tendant un jeu de clés :

— Celle de ta voiture. Une Nissan Patrol. Elle est au parking de l'hôtel et les papiers sont dans la boîte à gants. Elle a appartenu à un convoyeur de coke de Cali et m'est arrivée par des circuits assez compliqués. Tu verras, un vrai bijou. Le type avait fait pratiquer des tas de planques dans la carrosserie. Ça te servira sûrement.

Elle songeait à l'arsenal qu'il n'avait pas, et elle le prouva en annonçant :

— Pour tes armes, je connais peut-être quelqu'un. J'appelle ?

L'Exécuteur acquiesça et elle redécrocha le téléphone. Un instant plus tard, elle reposait le combiné en commentant :

— C'est O.K. Il s'appelle Paolo Ferrer, est ancien officier de la *Policia Municipal*, mis à la retraite après une blessure à l'œil au cours d'une arrestation de *gaminès*. Un œil crevé qui ne l'empêche pas de toucher maintenant à tous les trafics, y compris celui des armes de guerre. On le soupçonne même de diriger un petit groupe des Escadrons de la Mort.

Joyeux personnage. Depuis des années, dans toute l'Amérique latine et parfois sous d'autres appellations, les sinistres Escadrons de la Mort massacraient les jeunes marginaux des grandes zones urbaines. Certains matins, on relevait des cadavres d'enfants à peine pubères. Ce Paolo Ferrer ne plaisait pas du tout à Bolan, mais il n'avait guère le choix. En général, ses fournisseurs locaux en engins de mort n'appartenaient pas aux œuvres de bienfaisance.

— Merci, dit-il. On le trouve où, ton marchand ?

— Près de la zone industrielle de Los Alamos. A Maratu, au numéro 2 de la Carrera 94. Il tient un genre de snack, avec une façade rouge et verte. Ça s'appelle *Las Americas*.

— Noté, assura l'Exécuteur.

— Tu dis que tu viens de la part de Karl. Un Allemand rouquin et mauvais comme la galle, qui fait le trafic des antiquités précolombiennes. En ce moment, il est en prison à Quito. Ferrer ne pourra pas vérifier.

Vraiment du beau monde. Sentant leur séparation proche, Ethel se

serra soudain contre Bolan en soufflant :

— Mack, je voudrais tant rester encore avec toi.

Il lui sourit, hocha la tête.

— Moi aussi, dit-il. Mais nous deux, on a des tas de choses à faire, pas vrai ?

Elle acquiesça.

— Je dois redescendre, dit-elle encore. On m'attend au rez-de-chaussée.

— La petite sauterie des salons ?

— Exact. Un cocktail de l'ambassade d'Australie. Ils vont se demander où je suis passée.

Bolan allait se redresser, quand Ethel le retint.

— Mack, dit-elle tout bas. Je vais te laisser mon téléphone. Pour le cas où. Mais... mais je suppose qu'il vaut mieux ne plus nous revoir, n'est-ce pas ?

— Il vaut mieux. Pour ta sécurité.

Elle fit oui de la tête, eut un petit sourire mélancolique, puis, réagissant aussitôt, elle lança en désignant la bouteille de Moët dans son seau :

— Le coup de l'étrier !

On ne sait jamais de quoi l'avenir sera fait...

— Trinquons une fois encore à la vie, proposa-t-elle.

Bolan sourit, remplit les coupes et, élevant la sienne vers celle de la jeune femme, il confirma :

— À la vie, Ethel.

Un toast particulièrement optimiste, étant donné la saison.

CHAPITRE VIII

Bolan avait attendu qu'Ethel ait quitté la chambre pour redécrocher le téléphone.

Et pour composer le numéro de Brognola.

— Oui...

— C'est moi, fit Bolan, reconnaissant la voix de son ami.

— Tu ne devrais pas...

— Je sais mais c'est important.

Puis en termes voilés, il résuma les aveux de feu Milo Faro, concernant une éventuelle filiation entre Chavez et Pacella. À l'autre bout du fil, il y eut un silence puis, d'une voix changée, Hal Brognola s'enquit :

— Ça t'a paru crédible ?

— Mon... informateur semblait sincère.

Brognola soupira :

— Si c'est vrai...

— T'emballe pas, coupa Bolan. Ça demande vérification.

Il prit ensuite le temps de résumer le plan qu'il avait imaginé à la suite de ces révélations, et la réaction de Brognola ne se fit pas attendre :

— Tout, *Striker* ! Tout ce que tu veux !

— O.K., renvoya l'Exécuteur. Ça marche.

Il allait raccrocher, quand la voix du fédéral le rappela :

— Eh, *Striker* !

— J'écoute.

— J'ai dit « tout », vieux. Mais pas ta mort.

Bolan était parfaitement d'accord mais, comme il ne pouvait rien promettre, il raccrocha.

Il n'était pas 22 heures, et déjà, les rues de Bogota étaient presque désertes. Hormis quelques camions et des taxis allant à l'aéroport ou en revenant, il n'avait guère rencontré de monde sur l'*Autopista*

Eldorado. En passant devant la zone des ministères et en longeant la caserne de la *Policia Nacional*, il avait aperçu quelques transports de troupes à l'arrêt et des uniformes en faction sur les contre-allées de l'autoroute. Signes prouvant que le gouvernement prenait quand même les menaces terroristes relativement au sérieux. Le crachin frisquet s'était remis à tomber et le ciel était si bas qu'on avait l'impression d'effleurer les nuages. Le moteur de la Nissan Patrol tournait parfaitement. Au parking de l'hôtel, l'Exécuteur avait pu noter qu'Ethel n'avait pas exagéré : la carrosserie du véhicule était truffée de caches. Des caissons partout, la plupart si bien masqués que l'ex-propriétaire du véhicule n'avait pas dû avoir très peur des contrôles. Sans les indications de son amie, lui-même n'aurait pas découvert grand-chose. Le plancher surtout était une petite œuvre d'art. Pour déverrouiller son double fond, il suffisait de tourner de quelques tours à gauche les deux faux rivets de la plaque arrière d'immatriculation. Un jeu de ressorts judicieusement disposés faisait le reste, dégageant une alvéole d'environ un demi-mètre carré, sur douze centimètres de haut. Largement suffisant pour planquer tout un stock de coke. Pour les armes légères, c'était parfait. Pour les engins plus encombrants, mitrailleuses ou tubes lance-roquettes, les caissons dissimulés dans le double toit feraient l'affaire. De toute façon, l'Exécuteur ignorait quel matériel le dénommé Ferrer pourrait lui fournir.

Il ignorait même s'il allait pouvoir en tirer quelque chose.

Il avait quitté l'*Autopista* depuis longtemps et traversé toute la zone industrielle, et la Carrera 94 n'était pas en vue. Ni la façade rouge et verte du snack de Ferrer. Il refit un tour, réaborda Maratu par l'ouest, tomba dans une petite voie obscure, complètement déserte et bordée de façades déglinguées. Pour les renseignements, il pourrait repasser. Mais il en était là de ses pensées moroses, quand le pinceau de ses phares effleura une devanture rouge, soulignée de larges filets verts en forme d'éclairs, entre lesquels la raison sociale s'inscrivait en blanc : *Las Americas*.

La vitrine du snack était éteinte, comme tout le voisinage. Dans les quartiers populaires de Bogota, on se couche tôt. Sur la droite de l'établissement, une venelle s'enfonçait dans l'ombre, et au-dessus des toits, on devinait le halo roussâtre de la cité industrielle. L'Exécuteur roula jusqu'au prochain croisement, fit demi-tour et revint jusqu'à la ruelle, où il engagea la Nissan à reculons. Il stoppa dix mètres plus loin, quitta le véhicule sans le verrouiller. Il n'y avait pas plus de vols à Bogota qu'ailleurs, mais inutile de se faire fracturer une glace. Pour le moment, la Nissan était vide. Y compris la boîte à gants et le casier-radio. Au passage, Bolan avait repéré la continuation de la façade rouge dans la venelle. Jusqu'à un porche sans porte, aussi noir qu'un

four. À tâtons, il trouva un bouton de minuterie qui alluma une ampoule crasseuse suspendue à ses fils. À droite du porche, un escalier orné de balustres magnifiquement ouvragés. Dans toute la Colombie, on trouve de ces vestiges d'un passé colonial jamais vraiment oublié. Le porche ouvrait sur une cour pavée. L'Exécuteur la traversa, contourna une vieille camionnette tôleée, trouva une petite porte vitrée sur sa gauche, avec de la lumière derrière ses rideaux. Il s'en approcha, écouta, perçut un fond musical, se décida à frapper.

Dans sa poche de blouson, son index caressait la détente du *Snake*.

— Qui c'est ?

Une drôle de voix avait résonné à travers le battant. Une voix cassée comme celle d'un angineux. Simultanément, la lumière s'était éteinte derrière les rideaux.

Méfiant, Paolo Ferrer.

— Je suis envoyé par Karl, souffla Bolan à travers la porte.

— Quel Karl ?

— Le Rouquin.

Il y eut un grognement, puis la lumière se ralluma derrière les rideaux, une clé tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit sur une silhouette impressionnante.

— Ferrer ? s'enquit Bolan.

Le type hocha sa tête sans cou, grogna :

— Magne, entre.

Il recula et Bolan pénétra dans une assez grande entrée, peinte en vert pisseux, carrelée de vieilles briques et pleine de cartons de produits alimentaires. Cela sentait à la fois la friture et l'eau de vaisselle. Quelque part, une radio ou une télé débitait de la musique de variétés et de la fumée sourdait par la porte entrouverte de ce qui ressemblait à une cuisine.

— C'est toi, qui as téléphoné ? questionna Ferrer en s'arrêtant pile.

— On a téléphoné pour moi.

— Hum.

Le type mesurait une tête de plus que Bolan et des bras énormes et musculeux sortaient de ses manches de chemisette. Il avait le cheveu long et gras, portait une petite moustache ridicule sous son grand nez cassé et arborait une vilaine cicatrice, en forme de S et boursouflée, partant du maxillaire jusqu'à l'œil... enfin, l'orbite. Car l'œil n'existait plus. Une espèce d'étoile de chair mal rafistolée marquait son cou sur le côté droit. On aurait dit la trace bâclée d'une trachéotomie. Sans doute la raison de la voix brisée. Une gueule de brute, très

antipathique. D'emblée, l'Exécuteur détesta Ferrer.

— D'où tu débarques, toi ?

Ferrer avait refermé sa porte et toisait Bolan d'un regard peu amène.

— Pas ton problème. T'as juste besoin de savoir que j'ai croisé le Rouquin à Quito et qu'il va bien. Seul problème, il est en cabane.

Ferrer détaillait toujours Bolan des pieds à la tête, peu ému de savoir son copain en taule. Mais en y regardant de plus près, cet athlète à l'accent yankee et au regard de glace n'avait pas l'air commode non plus et il le rangea immédiatement dans la catégorie des « vrais hommes ». Sans insister, mais bombant quand même le torse, il questionna, toujours aussi aimable :

— Tu cherches quoi, exactement ?

— On te l'a dit. Des armes.

L'autre battit des paupières et un tic se mit à agiter celle de l'œil manquant.

— Quel genre ?

— Pas des trucs à amorces, grogna l'Exécuteur en adoptant le même ton. Des vraies. Pour les hommes. À moins que je me sois gouré d'adresse.

Sous ses allures de dur flegmatique, Ferrer était un nerveux. De plus en plus rogue, il grinça :

— Ça dépend de tes billes, mec.

L'Exécuteur, d'un geste preste, fit apparaître le coin d'une énorme liasse de billets hors de sa poche de blouson. Des dollars. Au moins deux cents coupures de 100. Comme Ferrer était un expert, il comprit lui aussi très vite : son client était plein aux as.

Pour bien mettre les choses au point, Bolan fit disparaître la liasse en prévenant de sa voix d'outre-tombe :

— Pour l'instant, le fric est encore à moi.

Ferrer maugréa quelque chose d'indistinct, visiblement ébranlé par la somme entrevue. Bolan ne lui laissa pas le temps de fantasmer.

— Je veux du matériel en bon état. Armes de poing, P.M, F.M, voire mitrailleuse. Quelques grenades aussi, plus, éventuellement, un lance-roquettes ou lance-grenades. Pour la suite, ça dépend.

Un voile d'incrédulité passa dans les petits yeux méchants de l'ex-flic.

— Faut voir.

L'Exécuteur sentit qu'il brûlait d'envie de lui demander quel usage il comptait en faire. Mais il n'osa quand même pas et ce fut d'une voix

légèrement plus rauque qu'il invita :

— Amène-toi.

Il était sûrement habitué à des clients plus modestes. Il poussa la porte de la cuisine, alla éteindre le gaz sous une poêle pleine de choses indéfinissables. La fumée piquait les yeux et le fumet qui emplissait la pièce avait des petits airs de latrines, mais Ferrer ne semblait pas incommodé. S'emparant d'un verre posé sur la table et plein de bière, il offrit :

— T'en veux ?

L'Exécuteur fit non de la tête et l'autre rota un bon coup, avant de répéter en revenant dans le couloir :

— On y va.

Il attrapa un trousseau de clés, émergea dans la cour et se dirigea vers la camionnette en précisant :

— Je suis quand même pas con au point d'avoir tout ça ici.

Logique.

Bolan allait grimper à la place du passager, quand Ferrer l'arrêta. Ouvrant la porte arrière du véhicule et montrant l'intérieur à son client, il invita :

— Je tiens pas à ce que tu voies où on va.

On pouvait le comprendre.

L'intérieur de la camionnette ne comportait aucune ouverture et, en l'absence de siège, Bolan s'assit sur une des caisses qui l'encombraient. En refermant, Ferrer commenta :

— C'est pas loin.

La camionnette roula environ dix minutes, se mit à cahoter, avant de stopper dans un effroyable grincement de freins.

— Terminus ! lança le balèze en libérant son passager.

Bolan émergea dans une autre cour, entra dans un entrepôt plein de sacs et de caisses, le doigt sur la détente du *Snake*. Avec un tel paquet de dollars, il valait mieux s'attendre à tout. Suivant le Colombien dans un escalier en bois, il se retrouva bientôt dans une cave, elle aussi encombrée de caisses.

— Aide-moi.

Déjà, Ferrer poussait de lourds cartons et l'Exécuteur vint à sa rescousse, dégageant une porte basse que l'ex-flic ouvrit sur une deuxième pièce beaucoup plus grande, avec un fluo suspendu à ses fils, un sol en terre battue, des voûtes en moellons qui dataient de l'époque coloniale. Sur trois de ses côtés, des empilements de grandes caisses, certaines en bois, d'autres en métal.

— Annonce, pressa le Colombien. J'ai pas mal de trucs et tout est en parfait état.

Disant cela, il avait fait sauter plusieurs couvercles et soulevait des papiers paraffinés. L'Exécuteur lui récita ce qu'il souhaitait acquérir et Ferrer s'activa. Tendant à Bolan le matériel au rythme de son choix, il énuméra à son tour :

— Un Beretta 92F et deux cents cartouches, plus un réducteur de son.

Il se tourna vers Bolan, l'air important.

— Pour le 93R, t'as du bol, je viens d'en recevoir un lot.

Le 93R ressemblait d'assez près au 92F, mis à part un chargeur de vingt cartouches au lieu de quinze, un canon plus long, muni d'un cache flamme et d'un frein de bouche, d'une poignée de préhension antérieure au pontet et d'une crosse métallique adaptable pour le tir... en rafales. De courtes rafales de trois coups seulement, mais très utiles pour le tir à moyenne distance.

— Tu m'en mets deux aussi, commanda Bolan.

Il avait l'impression de faire son marché.

— Je n'ai pas d'AutoMag, déplora Ferrer en soulevant le couvercle d'une caisse en bois toute neuve. Mais j'ai pu me procurer une paire de Ruger Redhawk en acier inox et en .44 Magnum. Avec canon de sept pouces et demi, et lunette de chasse, précisa fièrement le Colombien. De vrais bijoux. Mais chers !

Aux États-Unis et dans quelques rares autres pays, le Redhawk 44 était effectivement utilisé comme arme de chasse au gros gibier. Mais avec ce type de calibre, le tir à la lunette demeurerait d'une précision aléatoire.

— O.K., fit l'Exécuteur. Un seul. Avec deux cents cartouches. Pour les prix, on verra ça après. Continue.

Il connaissait les tarifs de tout le marché parallèle de l'armement. Il aurait aussi bien pu marchander un char d'assaut.

— Un M.16, poursuivit Paolo Ferrer.

— M.16... et cinq cents cartouches de 5,56, précisa Bolan en empoignant l'engin.

— Pour le lance-grenades, fit valoir le balafré, j'ai rien d'autre qu'un Colt de 40 mm, à coupler au M.16.

Il ajouta, puant de haine :

— Avec ça, on pourrait faire le ménage dans cette ville. Toute cette merde, ça finira par nous étouffer !

L'Escadron de la Mort pointait son nez. L'Exécuteur l'aimait de

moins en moins.

— O.K., dit-il pourtant. Après ?

Arrêté dans son élan exterminateur, le balafré poursuivit :

— Pour les P.M., j'ai le micro-Uzi et l'Ingram M.10 dans ses deux calibres. Avec des réducteurs de son pour chacun.

Bolan hocha la tête. Ferrer était antipathique, mais très efficace.

— Tu mets les deux modèles, commanda-t-il. Avec les réducteurs. Pour l'Ingram, en calibre 9.

Il n'aimait guère le tir de rafale en .45.

— Combien de chargeurs, combien de cartouches en 9 mm ?

— Quatre chargeurs de trente-six pour l'Ingram et quatre de quarante pour l'Uzi. Pour les cartouches de 9, mille... non, deux mille.

Avec de tels chargeurs, il valait mieux ne pas manquer.

— J'ai aussi un Colt Python 357 Magnum.

— Longueur du canon ?

— Quatre pouces.

— C'est bon. Avec cent cartouches. Rien en petit format ?

L'ex-flic chercha, finit par proposer un petit Régulation Police de Smith & Wesson, en calibre .32 long et un Chief Spécial, en calibre .38, à carcasse légère. Modèle qui eut la préférence de l'Exécuteur. Le calibre .32 suffisait pour la défense, mais c'était un peu léger pour ce qu'il avait à faire.

— Deux cents cartouches de .38, décréta Bolan. Si possible en demi blindée tronquée.

— J'ai. En 140 et 158 grains.

Un marchand parfaitement précis.

— 158, choisit Bolan.

Ferrer lui fournit ensuite six grenades quadrillées, six incendiaires et un poignard de commando US. Puis vint l'armement lourd. Une mitrailleuse US M.60 avec mille cartouches de 7,62 en bandes de cinquante et un lance-roquettes SMAW, le modèle US, en partie inspiré du B-300 israélien de 82 mm. Honnête matériel polyvalent, mais à la portée maxi de 250 mètres.

— Tu m'as parlé de vision de nuit, se souvint Ferrer. J'ai pas grand-chose. Juste une vieille lunette passive I.L. Modèle chinois.

L'Exécuteur connaissait. Pas vraiment révolutionnaire et un peu encombrant, mais à défaut de grive...

— Vendu, accepta l'Exécuteur.

Ferrer referma sa dernière caisse, en ouvrit une autre pour brandir

une arme à la forme compacte et menaçante. Un superbe M.P. 5 Heckler & Koch. Un pistolet mitrailleur allemand, de calibre 9 mm Parabellum, doté d'un système d'ouverture de glissière et d'éjection particulièrement performant.

— J'ai aussi la lunette I.R. et le réducteur de son, triompha Ferrer. Avec ça, grinça-t-il, cynique, tu vas pouvoir arroser ces putains de *gayadas*.

Sans relever, l'Exécuteur qui venait d'engager un chargeur dans le M.P. 5, pointa le court canon droit devant lui. Ferrer eut un mouvement de recul.

— Hé !

Mais Bolan avait déjà armé le P.M. et une courte et sèche rafale noya l'interjection du Colombien dans un staccato vibrant. À un mètre des pieds de Ferrer, les ogives meurtrières de 9 mm firent gicler la terre, creusant de petits cratères parfaitement espacés.

— Hé ! répéta l'ex-policier, mauvais. T'es dingue, ou quoi !

— Simple précaution, répliqua tranquillement l'Exécuteur.

Tandis que l'autre lui jetait des regards assassins, il testa également l'Ingram, le micro-Uzi, le Beretta 93R et son petit frère 92. Quand il hocha enfin la tête pour marquer son approbation, l'air de la cave étant devenu irrespirable, il chargea ses achats dans une cantine en fer, lâcha de sa voix sépulcrale :

— Ramène-moi à ma tire. On fera les comptes là-bas.

Il avait conservé le 92F dans sa ceinture, sous son blouson. Chargé à bloc, prêt à servir... Dans une espèce de feulement énervé, Paolo Ferrer grogna de nouveau quelque chose d'indistinct, avant de précéder Bolan vers la sortie.

Lui non plus n'aimait guère ce grand balèze yankee. Mais les affaires sont les affaires. Et il allait se faire payer un max.

CHAPITRE IX

Paolo Ferrer avait bien essayé de rouler Bolan dans la farine. Son premier prix était de vingt-cinq pour cent au moins au-dessus du cours du marché en Amérique latine. L'Exécuteur avait fixé son prix. Point. L'ordure fachiste avait fini par lâcher prise. Un ami de plus pour l'Exécuteur.

Miranda devait déjà l'attendre à *Tramonti*.

Heureusement, l'*Autopista Eldorado* était maintenant quasi déserte. La Nissan repassa devant le Cour Suprême de Justice, toujours gardée comme Fort Knox, puis emprunta la large Carrera 7, longea la tour du *Forte Travelodge* Hôtel dont les briques sur la façade s'en allaient par plaques, puis l'arrière de l'ambassade US sommée de grandes antennes paraboliques et, à l'angle de la Calle 36, le *Parque Nacional* avec sa colonne-horloge en béton, offerte par la communauté suisse de Bogota. Au-delà, et passé la *Circunvalacion* qui bordait la ville à l'est, la montagne s'élançait, avec ses écharpes de brumes accrochées aux grands sapins bleus. À 22 h 10, la Nissan attaqua la montée de *la Calera*. Route réputée dangereuse la nuit et où, disait-on, des bandes de rançonneurs attaquaient les automobilistes attardés.

À mesure qu'il montait, son regard découvrait sur la gauche le magnifique panorama de la Bogota nocturne. Un tapis de lumières qui s'étendait si loin qu'il donnait l'illusion de l'infini. Il faisait frais et le crachin rendait l'asphalte luisant. Enfin, l'enseigne de *Tramonti* troua la nuit cafardeuse, accrochée dans un mur de moellons au-dessus d'un porche gardé par deux cerbères. La Nissan grimpa un raidillon, stoppa sur un parking bondé, devant la façade d'un magasin de souvenirs et spiritueux. Face au parking, le vide et Bogota, au fond, les escaliers en bois qui grimpaient à l'assaut des audacieuses charpentes en formes de nefs vitrées de *Tramonti*. Le restaurant *in* de Bogota. Éclairé par des batteries de projecteurs, l'ossature hardie ressemblait à un décor d'opéra. De l'intérieur, discrètement éclairé aux chandelles, la vue plongeait à travers les grandes baies vers le tapis scintillant de l'immense métropole.

— *Señor* !

Un maître d'hôtel s'était précipité et entraînait déjà Bolan vers une des rares tables inoccupées. Ce dernier l'arrêta :

— J'ai rendez-vous avec le *señor* Carlos Miranda.

— *Con mucho gusto, señor.*

Virant de bord comme un toréro, le maître d'hôtel le guida aussitôt vers une table reculée, située dans une sorte d'alcôve face au panorama, où un homme élégant attendait devant une bouteille de Johnnie Walker Black Label à demi vide. Attitude raide, visage austère aux méplats accusés par la bougie, regard tendu.

— *Señor* Miranda ?

L'homme leva sur Bolan un regard sombre et incertain, où flottait de l'inquiétude. Il avait bu et il avait peur. L'Exécuteur se présenta :

— Je suis l'ami d'Ethel.

Instantanément, le visage de Carlos Miranda s'éclaira. Comme si ce simple prénom constituait la panacée contre tous ses tourments.

— Elle... elle n'est pas venue ?

Bolan sourit et s'assit.

— Non, répondit-il, évasif. Les affaires.

Il commanda un Hennessy-Glace, échangea quelques banalités sur le temps et le décor, attendant d'être servi pour commencer :

— Je vous demande d'avoir confiance en moi, *señor* Miranda. Je...

— Vous êtes un ami d'Ethel, coupa doucement le Colombien. J'ai donc forcément confiance.

Mais tout dans son attitude dénonçait son extrême tension. Dans sa situation, rien d'étonnant, d'ailleurs. L'Exécuteur aurait préféré un endroit plus discret. Il n'était pas à l'aise et son instinct de guerrier demeurait en éveil. Pour détendre l'atmosphère, il consulta la carte et ils décidèrent de commander. N'importe quoi. L'un et l'autre avait la tête ailleurs. Sitôt les crevettes piquantes sur la table et le Chablis servi, l'Exécuteur attaqua :

— *Señor* Miranda, que savez-vous du plan « Virus » ?

Juste une sonde. Il en fut pour ses frais. Le Colombien leva sur lui des yeux surpris.

— Le plan... quoi ?

Bolan répéta, mais Miranda secoua la tête.

— Désolé, je n'ai jamais entendu parler de cela.

C'eût été trop beau. Poussant les photos des frères Friole sur la nappe, l'Exécuteur questionna :

— Vous connaissez ?

Miranda battit des paupières, délaissa le Chablis pour achever son Johnnie Walker cul sec, avant de secouer la tête, le regard de plus en

plus brumeux.

— Jamais vu ces hommes.

— O.K., soupira Bolan. Racontez-moi comment tout ça est arrivé.

— Tout ça ?

À croire qu'il le faisait exprès. L'Exécuteur se figea, glacial.

— Écoutez, *señor* Miranda, prévint-il, je veux bien essayer de vous aider, mais il va falloir vous impliquer un peu plus. Alors, racontez-moi comment vous êtes tombé dans ce foutu piège mafieux !

Un éclair de panique passa dans les prunelles du Colombien qui se tassa sur sa chaise. Il hésita, donna l'impression de vouloir s'enfuir, se calma d'un coup et, sans doute pour se donner du courage, avala tout le contenu de son verre de Chablis d'une lampée. Enfin, les yeux brusquement plus brillants, il se mit à parler. Cinq minutes plus tard, l'Exécuteur savait tout. Exactement ce qu'il avait imaginé. L'histoire classique du service rendu à un « ami » qui s'avère soudain être le manipulant d'une escroquerie. Ensuite, chantage et proposition d'aide d'un nouvel « ami », un certain *señor* Manolo, expert en matière de banque, un type très laid, avec une voix de fausset qui fait peur. Coincé, Miranda accepte le coup de main... contre de nouveaux petits services à rendre en retour. Simple mais imparable. Piégée, la victime ne peut plus réagir et cède à tous les chantages.

Depuis, le *señor* Manolo et ses trois sicaires ne lâchaient plus Miranda et le fric sale arrivait à la banque par valises entières.

— Mais heureusement, s'exclama Miranda en guise d'épilogue, j'en ai piégé un moi-même !

Quasiment ivre, il avait parlé trop fort. D'une voix aiguë et traînante. Bolan le calma, se pencha pour demander :

— Comment ça ?

— C'est pour ça que j'ai accepté de vous rencontrer. Un coup de chance ! Un jour, par hasard, en pleine Avenida Caracas, j'en ai repéré un. Un de ces trois salauds qui accompagnent toujours le *señor* Manolo. Un certain Zaque. Un gros, avec le crâne rasé et des moustaches de mongol. Il sortait d'une des rues à prostituées toutes proches, pour entrer dans une maison de jeu de l'Avenida. Au Caracas 19 40. La boîte s'appelle ORAK 19. Une vitrine rouge, à côté d'un concessionnaire Nissan et Toyota. On y joue aux machines à sous. Depuis, j'ai appris qu'il était le souteneur d'une brochette de filles de là-bas et qu'il passe la plupart de son temps dans cette boîte de jeux. Souvent avec son associé, Mario. Un costaud qui ressemble à cet acteur français qui a récemment joué le rôle de Christophe Colomb.

— Bien ! complimenta Bolan. Très bien, *señor* Miranda. Vous avez

fait du bon travail.

L'ami d'Ethel se redressa sur sa chaise, soudain plus à l'aise. Puis, avec un soupir, il laissa tomber sa serviette sur la table en s'excusant d'une voix légèrement pâteuse :

— Un instant, je vous prie. Toilettes.

Quelque peu chaloupant, Carlos Miranda contourna le comptoir des hors-d'œuvre, gravit les marches conduisant à l'arrière-salle installée en podium et faillit bousculer le claustra qui masquait l'entrée des toilettes. En pénétrant dans le local, l'odeur de désinfectant qui y régnait augmenta sa nausée. Malgré les apparences, sa peur ne l'avait pas quitté sous l'empire de l'alcool. Simplement, grâce à l'alcool, il avait l'impression d'être plus brave.

— Salut, Carlos.

Sursautant comme sous la piqure d'une guêpe, le Colombien tourna la tête. Il eut le temps de voir arriver une immense main ouverte, eut l'impression que son crâne éclatait sous la terrible gifle, tandis que dans le même temps une lame à l'éclat mortel fulgurait à la rencontre de sa gorge.

Dans une seconde, il n'aurait plus peur.

CHAPITRE X

— T’as eu tort, Carlos. Vraiment.

La deuxième gifle avait éclaté le nez de Miranda et, à peine sorti de l’étourdissement provoqué par la première, il faillit s’évanouir pour de bon. Il avait les yeux pleins de larmes, il ne distinguait qu’à peine la silhouette monstrueuse. Un type plus large que haut, avec un regard de fou qui semblait le disséquer. Derrière lui, adossé à la porte des toilettes, il y en avait un autre. Un petit replet, avec un morceau de queue de cheval et un catogan noir. Celui-là l’observait presque gentiment. Avec une sorte de curiosité tranquille qui faisait encore plus peur. À cet instant, il vit une porte de cabine s’ouvrir et l’espoir fou de voir quelqu’un s’interposer le galvanisa.

— Vous... vous êtes fous ! cracha-t-il. Qu’est-ce que...

— J’ai bien bouché, coupa l’inconnu qui sortait de la cabine. Tout un rouleau de papier.

C’était un grand maigre au teint maladif. Avec un rictus douloureux, il se massa l’abdomen en soupirant :

— Merde ! Quelle chiasse !

Il avait laissé la porte des WC ouverte et une odeur nauséabonde commençait à envahir le local. Comprenant la méprise de Miranda, le replet au catogan sourit, dangereusement aimable.

— Inutile d’espérer, Carlos. Quelqu’un surveille l’entrée. De toute façon, y en a pour une minute.

Il avait un drôle d’accent et des intonations précieuses. Sûrement un homo.

— Pas de chance, Carlos, dit-il encore. Toi et ta poule, vous étiez surveillés, et ta ligne était sur écoute.

Cette fois, Miranda avait atteint le fond. Ethel était en danger !

— Que... qu’est-ce que vous voulez ? s’affola-t-il. Qu’est-ce que...

Une troisième gifle lui écrasa la fin de la question sur la bouche et ses dents entamèrent ses lèvres. Le goût du sang le rendit encore plus malade. Le petit replet s’était approché et l’odeur musquée de son parfum déclencha un deuxième haut-le-cœur chez Miranda. Il se dit qu’il allait se vomir dessus, puis se sentit littéralement arraché du sol.

Catapulté dans la cabine par le gros, il voulut crier, reçut un coup à l'estomac, tandis que son regard plein de larmes enregistrait les hideuses souillures de la cuvette.

D'abord, Miranda crut qu'ils le penchaient au-dessus de cette dernière pour le faire vomir, et il en fut presque soulagé, malgré l'odeur pestilentielle. Vomir lui fut presque un bonheur. Puis il entendit le petit replet dire qu'il allait attendre dehors et, comme dans le plus abominable des cauchemars, une poigne irrésistible lui enfonça la tête dans la cuvette.

C'était l'heure où les clients du premier service commençaient à s'en aller. Des tables se libéraient autour de Bolan et de nouveaux arrivants s'installaient. La vie était chère pour les habitants de Bogota, mais les Colombiens aimaient trop la joie de vivre pour ne pas profiter des bonnes choses. Et en plus, les femmes étaient belles. Le regard dans le vague, l'ex-sergent Miséricorde se prenait à songer à ce qu'aurait pu être sa vie si la mort des siens ne l'avait fait basculer dans cet univers de violence et de mort. Machinalement, il laissait ses yeux effleurer ces femmes qui l'entouraient et que la chaleur des vins et la lumière des chandelles rendaient encore plus jolies. D'autres visages venaient se superposer à ceux qu'il voyait, défilant dans sa tête à la manière d'un nostalgique manège. Eisa Bolan, sa mère, Cindy Bolan, sa petite sœur, puis tous les autres visages des femmes qui avaient jalonné sa vie tournaient devant lui, se mélangeant peu à peu dans l'image floue du kaléidoscope des souvenirs. Rose d'Avril la complice, Barbara la douce, Ethel la sauvage, puis la jeune Betty Monroe, Betty la gouailleuse, qui avait failli mal tourner et surtout, surtout Jil. Jil, l'amour assassiné. Tuée comme Aigrette Bavarde. Comme Iguane Solitaire, comme Ly Anh, comme Liang, comme Sam Bolan, son père... comme toutes ces pauvres victimes innocentes que les mafias qui gangrènent le monde avaient condamnées sans leur laisser la moindre chance.

De tous ces « gibiers », de tous ces « contrats », deux êtres seulement avaient survécu.

Betty Monroe, et Ethel Morrisson.

Ethel Morrisson qu'il avait retrouvée ici, le temps d'une étreinte, le temps d'un briefing, de quelques renseignements.

Miranda ! Plongé dans ses souvenirs, Mack Bolan en avait presque oublié l'ami d'Ethel. Il avait trop bu, il était sûrement malade. Instinctivement, comme porté par une sorte d'inquiétude qu'il connaissait bien, il tourna la tête en direction de l'arrière-salle où le Colombien avait disparu. Des dîneurs rassasiés s'en allaient et, dans le mouvement de foule, il faillit ne pas remarquer un détail. Le regard

d'un homme. Un petit replet, portant catogan et à la démarche légèrement dansante : un homo.

Un homo dont le regard avait croisé le sien. À peine une demi-seconde, comme s'il avait justement cherché à l'éviter. Bolan vit qu'il était accompagné par deux costauds et un grand maigre au teint maladif. Des flingueurs. Le guerrier solitaire avait vu trop de ces hommes-là, au cours de sa longue guerre, pour se tromper.

Bien sûr, tout ça pouvait n'être que coïncidence. Mais l'Exécuteur détestait les coïncidences dans ce domaine. Déjà, sous le blouson, sa main s'était posée sur la crosse du Beretta 92F. Les quatre hommes avaient à peine franchi la sortie du restaurant qu'il avait déjà sauté les marches conduisant à l'arrière-salle. Les toilettes étaient à droite. Bousculant presque un jeune homme qui en sortait, il poussa la porte et pénétra dans le local. Un mélange d'odeurs de désinfectant, de déjections et de parfum le saisit à la gorge. Les portes des cabines étaient toutes ouvertes sauf une.

— Miranda ?

Pas de réponse. L'Exécuteur tourna la poignée, poussa, rencontra une résistance, insista, parvint à ménager un passage suffisant pour risquer un œil, et un soupir las gonfla sa poitrine.

Miranda était bien là.

Inutile de voir sa tête pour l'identifier. Une tête plongée jusqu'aux épaules dans la cuvette. Ici, l'odeur était carrément pestilentielle, mais il poussa quand même le corps, histoire de lui tirer la tête de là. Pour rien. Carlos Miranda était mort, noyé dans la merde et les vomissures.

Ethel !

S'ils avaient coincé Miranda, Ethel était sûrement dans le collimateur. Bolan fouilla les poches du mort, trouva un portefeuille, un porte-cartes, une demi-douzaine de cartes de visite comportant les noms, adresse et numéro de téléphone privés de Miranda, en préleva une, accompagnée d'un trousseau de clés et d'un petit répertoire de poche.

L'Exécuteur ne pouvait plus rien pour l'ami d'Ethel. Inutile de traîner dans le secteur, inutile aussi de semer la panique trop tôt. Il redressa le corps, le plaça en équilibre instable derrière la porte, tira celle-ci, entendit le cadavre retomber le long du panneau, essaya vainement de rouvrir ce dernier. En retombant, le cadavre de Miranda avait coincé la porte. De quoi retarder sa découverte et donner à l'Exécuteur le temps de téléphoner. Il fallait prévenir Ethel. Mais à l'instant où il allait quitter les toilettes, la trace d'un parfum le retint. Du musc !

La même fragrance, sentie dans le couloir du serrurier, quand le

type l'avait bousculé en s'excusant en italien ! S'il ne l'avait pas reconnue plus tôt, c'était à cause de la mauvaise odeur ambiante.

— *Shit !*

Déjà, Bolan était retourné dans la salle. Par acquit de conscience, il jeta un regard sur la passerelle et l'escalier extérieurs, puis sur le parking. Mais hormis quelques dîneurs qui prenaient congé, il n'y avait personne.

Pas d'homme au catogan, pas de baby-sitters non plus.

Les salauds avaient filé. Peut-être qu'ils l'attendaient quelque part sur la route. Car Miranda n'avait pas été assassiné pour rien et l'Exécuteur n'était sans doute pas étranger à l'affaire.

— Le téléphone, *por favor !*

Un garçon lui indiqua un appareil près de la caisse et Bolan composa aussitôt le numéro privé de Miranda.

— *Ola ?*

Une voix féminine ! Une seconde, Bolan crut que c'était Ethel. Mais c'était une voix plus haut perchée. Plus ordinaire.

— Je voudrais parler au *señor*, *por favor*.

Histoire de noyer le poisson. Évidemment, le *señor* Miranda était « sorti ». Bolan tenta son va-tout en demandant ensuite la *señorita* Morrisson et il lui fut répondu qu'elle n'était pas là ce soir. Sans autres précisions. Bolan ne s'était pas fait d'illusions. Il raccrocha, laissa un paquet de pesos sur la table qu'il avait occupée avec Miranda et gagna la sortie.

La main sous le blouson, posée sur la crosse du 92F.

Il fallait absolument mettre Ethel à l'abri.

Du haut de l'escalier, il scruta le parking, passant en revue les véhicules garés. Mais ils semblaient tous vides, et la présence du voiturier ne permettait pas d'embuscade vraiment discrète. De toute façon, il n'allait pas s'éterniser. Surveillant quand même le secteur, il regagna la Nissan, lâcha quelques pesos au gardien, dégagea l'Ingram de sous son siège, se retrouva sur la route de *la Calera*, direction Bogota. Le crachin tombait toujours et l'asphalte était glissant. Cinquante mètres plus bas, sur le bas-côté, tout au bord du vide, des *ambulantes* vendaient boissons et articles de bazar. À part une ruine de camionnette et son propriétaire encore plus décoté, personne en vue. Finalement, le type au catogan et ses sbires avaient peut-être préféré déguerpir. L'Exécuteur accéléra, commença à dévaler les virages. Tout en bas sur la droite, le tapis des lumières de Bogota frémissait et, au loin, le phare d'approche d'un jet jouait les ovnis. Rien d'inquiétant dans tout ça. Hormis ce camion qui dévalait la route, juste derrière la

Nissan. Bolan connaissait à la fois la joie de vivre et l'insouciance des conducteurs sud-américains. Il connaissait aussi la funeste légende de la *linea*, cette route meurtrière qui reliait la capitale à la côte, et où officiaient ces fous de « chariots de la mort », chargés de secourir les camions en difficultés. Mais la *Calera* n'était pas la *linea*.

N'empêche que ce camion allait finir par...

— *Shit* !

L'exclamation avait jailli de la bouche de l'Exécuteur, exactement à l'instant du choc. Un contact peu violent, mais que son épaule blessée avait douloureusement ressenti. La Nissan avait à peine frémi. Mais, au lieu de freiner, le camion accélérait encore et son monstrueux pare-chocs continuait à la pousser. Au même moment, un 4x4 gris surgit sur la gauche, dépassant le camion fou et se rabattant d'un coup vers la Nissan. L'Exécuteur tourna la tête, aperçut des silhouettes, des regards qui le fixaient et une bouche ouverte qui semblait crier.

Ce n'était pas la *linea*, c'était pire.

Des canons luisants venaient d'apparaître aux glaces soudain abaissées et pointaient dans sa direction.

Un beau piège !

Instinctivement, Bolan avait délaissé le 92F et, oubliant complètement les tiraillements de son épaule, il empoigna l'Ingram. La sécurité sauta et le court canon du P.M. se releva. Mais derrière, dans les rugissements de son diesel, le camion poussait toujours et un virage serré arrivait comme la foudre à la rencontre de la Nissan. L'Exécuteur lâcha une rafale sur le 4x4 gris qui se mit à zigzaguer. Plusieurs coups de feu en partirent mais, sans doute gêné par les mouvements du véhicule, le tireur manquait de précision. Les tirs ennemis passèrent au-dessus de la Nissan. Accroché à son volant, Bolan analysait. Froidement. À la vitesse de l'éclair, son cerveau, comme un ordinateur, passait tous les paramètres en vue, cherchant la faille dans le traquenard. Mais tout allait trop vite, le camion accélérait encore et, cinquante mètres devant, le virage arrivait, avec le précipice sur son côté droit. La solution semblait introuvable. Alors, il écrasa la pédale des freins. Les pneus hurlèrent, l'arrière de la carrosserie grinça, la Nissan frémit de partout, glissa sur le bas-côté, tressauta violemment, dérapa encore et fonça vers le vide.

Vers un lac d'obscurité, avec, au-delà, tout en bas et s'étendant à l'infini, l'océan des lumières scintillantes de la ville.

CHAPITRE XI

Dans un ultime réflexe, l'Exécuteur tourna brutalement le volant sur la gauche et enclencha le crabot du tout-terrain. Devenues toutes les quatre motrices, les roues s'accrochèrent au mauvais revêtement du sol comme des griffes. La Nissan tressauta, parut sur le point de basculer dans le vide, tangua dangereusement au bord du talus glissant et, d'un coup, se cabra. Son moteur lança un rugissement, le véhicule pivota sur lui-même et bondit en avant vers le 4x4. Déjà, la main gauche de l'Exécuteur avait abaissé sa glace de portière, avant de revenir sur le volant, tandis que sa dextre avait lâché le crabot pour attraper l'Ingram et engager celui-ci dans l'ouverture, en direction du deuxième camion qui, lui, se présentait par le flanc. Une opération combinée qui n'avait pas duré trois secondes. Simultanément, l'Exécuteur accéléra et enfonça la détente de l'arme. Le staccato de la courte rafale fut avalé par le grondement des moteurs, mais Mack Bolan avait eu le temps de s'apercevoir que ce qu'il avait cru être un camion était en réalité un tracteur de semi-remorque. Il vit aussi très nettement le pare-brise de ce dernier éclater sous les terribles impacts. Au même instant, alors qu'il pensait ne pas pouvoir éviter la collision avec le 4x4, celui-ci passa devant son capot comme une bombe.

Surpris par la soudaine manœuvre de la Nissan, le conducteur adverse avait mal anticipé. En pleine accélération, il n'avait pas réagi assez tôt et, emportée par son élan, sa voiture avait été trop loin. Profitant de l'aubaine, l'Exécuteur braqua tout à droite, rétablissant la Nissan dans l'axe de la route. Au même moment, derrière lui, le tracteur du semi venait de tressauter sur les moellons qui formaient le parapet à cet endroit. Une barrière symbolique qui céda sous le choc. La cabine se cabra, parut hésiter, puis, comme subitement prise de frénésie, se jeta littéralement dans le vide.

Au court de ce ballet démentiel, si Bolan avait sauvé sa mise et se trouvait débarrassé du semi, la situation s'était curieusement inversée et le 4x4 suiveur se retrouvait paradoxalement devant la Nissan.

Un court instant, il sembla que l'ennemi prenait la fuite. Mais, brutalement, un feu d'enfer reprit en direction de Bolan et celui-ci répondit par un tir de précision. Le 4x4, les pneus arrière cisailés, dérapa en crabe et traversa la route.

Ce fut sa dernière manœuvre.

Arrivant dans la montée comme un bulldozer, un énorme poids lourd chargé d'I.P.N en acier et de plaques de béton, venait de déboucher dans le virage. Comme attiré par un gigantesque aimant, le 4x4 gris alla encastrer son capot sous le massif pare-chocs du mastodonte et, semblable à une maquette en carton bouilli, il s'écrasa dessus comme un accordéon. Du verre éclata partout, un des tireurs eut le bras proprement sectionné à la hauteur du coude. Dans le choc, une amarre du camion s'était rompue et l'Exécuteur crut la catastrophe inévitable. Mais seul un I.P.N, posé en porte à faux glissa du plateau avant de choir sur la route en glissade. Une extrémité piquée en biais dans l'asphalte, l'autre demeurant en équilibre sur la plate-forme, cela formait une sorte de portique sous lequel la Nissan passa comme un boulet.

L'Exécuteur se croyait tiré d'affaire, quand son regard accrocha deux phares blancs dans son dos. À l'intérieur du véhicule, il distingua quatre silhouettes et, par une glace baissée, il vit apparaître un canon d'arme. Cela ne finirait jamais !

La voiture semblait puissante. L'Exécuteur vit pointer une calandre sur sa gauche, puis un capot bleu. Une Ford. Avec effectivement quatre types à bord, dont un visage que l'Exécuteur n'était pas près d'oublier : l'homme au catogan !

Deux balles virent frapper la Nissan au bas de sa caisse et, en retour, il expédia une courte rafale au jugé. Il ne sut s'il avait touché, mais la voiture bleue s'était prudemment retranchée derrière lui. Comme un piston, son pied enfonça alors la pédale de freins. La Nissan sembla plonger en avant, ses pneus hurlèrent sur l'asphalte mais son arrière n'encaissa qu'un choc très léger. Le pourri qui conduisait la Ford connaissait son affaire. Bolan n'avait plus le choix. Il vida son chargeur au jugé et il s'apprêtait à l'inverser, quand un camion surgit dans la côte, suivi par deux voitures qui attendaient pour le dépasser. Sans doute trop pressé, le conducteur de la deuxième voulut tenter sa chance et arriva plein pot sur la Ford bleue qui, elle aussi, essayait de nouveau de passer la Nissan. Un tireur avait lâché une rafale et, la route formant une boucle à gauche, son tir alla fracasser le pare-brise et la portière droite du véhicule imprudent. Résultat : probablement guidé par un réflexe maladroit de son conducteur, celui-ci partit en crabe vers sa droite, bouchant le passage à la Ford qui déboulait comme une folle. Décidément expert, son chauffeur parvint à éviter le choc frontal, mais l'Exécuteur entendit nettement le raclement des tôles, au moment où il finissait de croiser le camion et négociait la sortie du virage. Il ne sut pas ce qui s'était réellement passé mais, un instant plus tard, il esquissait un sourire.

La chasse était stoppée.

Maintenant, il dévalait la pente à tombeau ouvert, à la fois peu désireux de traîner dans le coin et pressé d'alerter Ethel. Ensuite, ce serait la vraie guerre. À la façon de l'Exécuteur, c'est-à-dire en prenant lui-même l'initiative.

Dire qu'il n'était en Colombie que depuis quelques heures !

Rentré en ville, Bolan, utilisant une des nombreuses bornes carénées de jaune qui foisonnent à Bogota, essayait d'alerter son amie. Hélas, personne ne répondit. Restaient deux solutions. Tenter le *Tequendama* où la jeune femme pouvait encore être, ou foncer chez elle. Bolan choisit le *Tequendama*. En cas d'échec, il filerait à Contador.

L'Exécuteur gara la Nissan en épi devant le palace dix minutes plus tard, franchit le tambour cuivre et verre de l'entrée, et gravit les marches qui accédaient au lounge.

Il était près de minuit et son épaule l'élançait de nouveau.

Tout de suite, Bolan sut qu'il était trop tard. Les gorilles de la sécurité avaient disparu et seuls, quelques attardés discutaient encore devant les portes grandes ouvertes des salons de réception. L'ambassadeur d'Australie était parti et, avec lui, la plupart des invités. Par acquit de conscience, il fit un tour dans les salons presque déserts, alla questionner un groupe de personnes dont certaines portaient des badges officiels. Mais personne ne semblait vraiment connaître miss Morrisson et, de toute façon, elle était « sûrement déjà partie ».

Décrochant le premier combiné venu, il rappela le numéro d'Ethel, toujours sans succès. Songeant qu'elle avait pu monter à la chambre 906 pour une raison ou une autre, il alla appeler cette dernière sur une ligne intérieure et fit également chou blanc. Ne restait plus qu'à trouver en vitesse l'adresse d'Ehel relevée dans le répertoire de Miranda. N° 3, Calle 136, à Contador. En espérant qu'elle n'en ait pas changé, ni décidé de rejoindre Carlos Miranda chez lui. Car c'était à peu près sûr, les salauds y avaient sûrement établi une planque. Il quitta le *Tequendama*, retrouva l'air humide de la rue, tomba aussitôt en arrêt. Une fourgonnette était arrêtée derrière la Nissan, lui interdisant de repartir.

Une fourgonnette de la *Policia Municipal*.

— Êtes-vous à Bogota pour le business ?

Henry Dobson avait tourné son profil de médaille vers Ethel et, dans la lumière orangée du tableau de bord, la jeune Australienne le trouva beau. En d'autres circonstances, le jeune attaché d'ambassade

lui aurait sûrement plu...

Une voiture les suivait !

Dans le rétro de portière, son attention avait été attirée par l'éclat des deux phares. Les feux d'une voiture bleue qu'elle avait déjà remarquée un peu plus tôt, lorsqu'ils avaient quitté l'Avenida 13 et l'*Autopista del Norte*, pour tourner dans la Calle 134, en direction du Country Club.

— C'est là ?

Henry Dobson venait de voir la plaque indiquant la Calle 136 et il ralentissait pour chercher le numéro 3. Intriguée, Ethel laissait faire, observant toujours la voiture bleue derrière eux. Cette dernière avait également ralenti. Normal, leur véhicule bouchait le passage.

— Garez-vous, Henry, demanda la jeune femme.

Elle indiquait un vide à l'angle de la rue. L'attaché d'ambassade s'exécuta aussitôt, affichant un sourire ému. Ethel allait lui proposer ce dernier verre qu'il espérait. Mais alors qu'il allait quitter le véhicule pour ouvrir la portière de la jeune femme, elle souffla :

— Attendez.

Dans la lunette arrière, elle avait vu la voiture bleue accélérer et...

— Couchez-vous !

Instinctivement, elle s'était elle-même jetée sur le côté et la dernière vision qu'elle eut de l'extérieur fut celle des éclairs des premiers coups de feu. Des éclairs qui semblaient jaillir de toutes parts. Elle entendit Henry Dobson pousser un cri étranglé. La seconde d'après, l'attaché d'ambassade s'affalait sur elle. Ensuite, ce fut l'enfer.

CHAPITRE XII

Cette fichue fourgonnette de la *Policia Municipal* n'était là que pour la relève des hommes en vert qui gardaient le Centre, mais ils avaient retardé Bolan. Le temps de ronger son frein, en attendant le chauffeur du bahut qui était parti pisser au *Tequendama* ! Trois ou quatre petites minutes seulement, mais qui pouvaient peser lourd. Dents serrées, l'Exécuteur avait roulé aussi vite que possible dans la Carrera 13, mais il lui fallait suivre d'un œil son plan de Bogota étalé sur le siège voisin. Arrivé derrière le Country Club, il s'était fait avoir deux fois par des sens interdits, avant de tomber enfin dans le secteur souhaité. Heureusement, il trouva tout de suite l'intersection Carrera 28 et Calle 136. À l'instant où le capot de la Nissan s'engageait dans la petite rue, Bolan sentit son estomac se crisper : des coups de feu !

Ses phares éclairèrent la scène, il reconnut la Ford bleue. De l'intérieur, on tirait sur une Mercedes sombre, stationnée à l'angle de la rue. À l'intérieur de la Mercedes, il eut juste le temps d'apercevoir une silhouette qui basculait sur le côté.

Il arrivait peut-être une minute trop tard...

D'instinct, sa main libre avait empoigné l'Ingram. Sa blessure à l'épaule le lança durement mais, déjà, il avait bondi à l'extérieur, envoyant deux courtes rafales en direction de la Ford. Trop loin. Trop imprécis. Aussitôt, les pourris ripostèrent et l'Exécuteur sentit le vent brûlant des ogives meurtrières le frôler. Sans s'arrêter dans sa course zigzagante, il vida son chargeur, eut la satisfaction de voir le pare-brise de la Ford exploser sous les impacts. Mais il était encore trop loin et, le temps qu'il permute les chargeurs scotchés tête-bêche, la Ford décrochait. Faisant hurler ses pneus sur l'asphalte, elle manœuvra à reculons, raclant au passage toute une file de voitures en stationnement. Dans la foulée, l'Exécuteur eut encore droit à une rafale trop haute à laquelle, l'Ingram rechargé, il répliqua aussitôt d'un tir beaucoup plus précis.

Un des phares de la Ford éclata et le type qui brandissait son P.M. par la glace de portière eut la tête violemment rejetée en arrière.

Maigre satisfaction. L'instant d'après, la Ford avait disparu.

En quelques bonds, l'Exécuteur fut sur la Mercedes. Déjà, des

fenêtres s'éclairaient un peu partout, mais les habitants du secteur n'osaient pas encore pointer leur nez.

— Ethel !

Bolan voyait à présent l'enchevêtrement des deux corps tassés à l'avant du véhicule, ainsi que les projections de sang qui souillaient l'habitacle.

— Ethel !

Il avait littéralement arraché la portière du côté passager, fouillant la pénombre d'un regard dilaté. Sous le corps de l'inconnu blond au crâne fracassé, il y eut une plainte étouffée, avant qu'une masse de cheveux noirs n'émerge enfin.

Levant sur Bolan un regard égaré, la jeune femme souffla d'une voix blanche :

— Les salauds !

À cet instant, l'Exécuteur remarqua l'objet qui dépassait de son poing crispé. Un Bodyguard Smith & Wesson de calibre .38 SP, à carcasse nickelée et au canon de deux pouces. Avec le barillet basculé. Sur le tapis de sol, il y avait cinq douilles vides et, dans son autre main, Ethel serrait encore les cartouches qu'elle destinait à leur remplacement.

— Viens, la pressa Bolan en la tirant vers lui. Ils sont partis. Ne traînons pas ici.

Les yeux de l'Australienne lancèrent des éclairs.

— Je crois que j'en ai eu un, siffla-t-elle entre ses dents serrées. D'ailleurs...

Brusquement, elle venait de réaliser. Tout ce sang, ce corps affalé sur elle.

— Oh ! Merde ! gémit-elle en se redressant péniblement. Non !

— Vite ! la brusqua Bolan. On ne peut plus rien pour lui.

Il la tira dehors, dut presque la traîner de force jusqu'à la Nissan.

— Fichons le camp, décréta Bolan.

Il n'aurait plus manqué que les flics leur tombent dessus.

Un moment plus tard, tandis que la Nissan remontait la Carrera 13 en direction du centre, Bolan s'arrêta le long d'un trottoir pour se tourner vers Ethel. La voix grave, il avoua alors :

— Ton ami Carlos a été tué.

Tout d'abord, il sembla que la jeune femme n'avait pas entendu, puis, tout doucement, des larmes se mirent à couler sur son visage. Sans le moindre sanglot, presque par mégarde. Cela dura quelques instants, puis, comme semblant émerger d'un mauvais rêve, Ethel

Morrisson laissa échapper un léger soupir, avant d'essuyer ses larmes. Enfin, tournant vers Bolan un visage grave, elle lui dit simplement :

— Je l'aimais bien.

Bolan hocha la tête et il allait redémarrer, quand Ethel l'arrêta.

— Raconte, Mack.

Bolan comprenait. Une façon comme une autre d'accompagner l'ami dans son dernier voyage. Alors, il raconta tout et, quand il eut terminé, l'Australienne le remercia d'un sourire avant de déclarer :

— Je connais une planque. Pour nous deux.

Pour ce qui concernait son propre point de chute, l'Exécuteur n'était sûr de rien. Il questionna néanmoins :

— Genre ?

— Genre, pas le luxe, renseigna Ethel en rangeant enfin le Bodyguard dans son réticule de soirée. Chez Miguel Olinda. Un vieux mineur qui fournissait autrefois Parrain en émeraudes de contrebande. Maintenant, c'est avec son fils que je travaille. Il nous logera sans problème.

D'après ce que Bolan avait compris lors de leur rencontre à Sri-Lanka, « Parrain » avait été un homme important dans la vie d'Ethel Morrisson. À la fois son amant, son pygmalion et son maître en matière de contrebande. Longtemps après sa mort, la jeune femme semblait toujours lui vouer une sorte de culte.

— Va pour le mineur, accepta Bolan en redémarrant.

— *Ola.*

La voix qui leur parvenait à travers la porte était celle d'un enfant.

— C'est moi, Esmeralda, lança Ethel.

Elle avait expliqué à Bolan que, selon le pays, elle s'attribuait un prénom en rapport avec la pierre d'élection du lieu. Évidemment, en Colombie, le pays des émeraudes, Esmeralda était tout désigné.

— *Momento*, fit l'enfant invisible. Je vais demander.

Miguel Olinda habitait juste en face de l'université *Externado de Colombia*, dans la Calle 12, à la limite est de La Concordia, au pied de la montagne. C'était une petite voie en pente, bordée de façades grises et pour la plupart décrépites. Mais Miguel ne semblait pas dans la dèche, car, d'après Ethel, tout l'immeuble lui appartenait. Deux étages, avec un bout de jardin derrière. Ils étaient entrés dans un petit hall bien entretenu, au sol carrelé et aux murs ripolinés en bleu et Ethel avait frappé à l'unique double porte située au fond.

— *Esta bien.*

De nouveau la voix enfantine, suivie d'un couinement aigu. Puis la porte s'ouvrit et dans la lumière chiche d'une suspension à abat-jour verdâtre, l'Exécuteur abaissa son regard sur l'étrange apparition.

Une petite fille de cinq ou six ans en robe noire à volants chargée de strass, avec un gros nœud rose dans ses courts cheveux de jais, de larges et insolites lunettes de soleil sur les yeux et un minuscule singe sur l'épaule. Comique, le petit animal croquait allègrement dans le sucre d'orge qu'il tenait à deux mains, défiant visiblement les nouveaux arrivants d'essayer de le lui voler. Malgré sa fatigue et les événements sanglants de cette première soirée, Bolan ne put s'empêcher de sourire. Avec des mouvements précautionneux, la petite fille referma la porte dans leur dos, caressant distraitement son singe et lui murmurant des mots doux. Au sol, un gros chat blanc la suivait comme son ombre, guettant les visiteurs de ses grands yeux jaunes pleins de méfiance. À cet instant, un rideau de perles s'écarta au fond de l'entrée et un petit vieux tout ridé fit son apparition, brandissant un énorme salami au-dessus de sa tête déplumée.

— Esmeralda ! s'exclama-t-il aussitôt en fonçant sur Ethel pour lui donner l'abrazzo. Ma petite Esmeralda ! Tu es donc à Bogota !

Il semblait réellement très heureux et l'Australienne souriait, visiblement touchée de l'accueil. Comme il le lui avait demandé, elle présenta Bolan sous le nom de Mike Calderon, identité figurant sur un des passeports contenus dans ses bagages.

— Pardon, s'excusa-t-il en mordant le salami. Avec cet ulcère, faut toujours que je mange. Sinon, j'ai trop mal.

Entrouvrant le rideau, Miguel Olinda les fit entrer dans une grande pièce. Basse de plafond, encombrée de tout un bric-à-brac et occupée par toute une ribambelle de gamins des deux sexes, fascinés par l'écran démesuré d'un énorme téléviseur flambant neuf. Un engin qui devait valoir deux mois du salaire moyen local.

— Tous les gosses de la rue viennent regarder la télé ici, ricana le vieux Miguel.

Il y avait de quoi. Les appareils de ce type devaient être rares dans le secteur. En revanche, la fillette aux lunettes noires n'accordait aucune attention à l'écran. Sans plus s'occuper des arrivants, elle alla à tâtons s'asseoir à l'écart, près du perroquet qui poussa un grincement guttural en sautant sur son autre épaule. La gamine sourit, ôta ses lunettes pour se frotter les yeux et l'Australienne retint une exclamation horrifiée.

La fillette n'avait pas d'yeux. Juste deux orbites vides et noires, avec des paupières qui se rétractaient un peu à l'intérieur. Avisant la mine d'Ethel, l'ex-mineur eut une mimique désolée.

— C'est Maria-Dolores, souffla-t-il, confidentiel. Je la rééduque un peu en lui faisant faire des tas de choses normales. Comme vous l'avez vu, c'est elle qui ouvre la porte aux visiteurs. Ça lui apprend à se diriger.

— Que lui est-il arrivé ? questionna Ethel, mal à l'aise.

Le vieux eut un petit sourire contrit, mordit de nouveau dans son salami, avant de renseigner :

— Avant, elle avait de beaux yeux. De très beaux yeux verts. Mais les marchands d'organes les lui ont volés.

— Volés !

Ethel semblait tétanisée et le vieux reprit, fataliste :

— Une filière brésilienne, dirigée par on ne sait qui. Un soir, elle a été enlevée dans la rue par des inconnus et sa mère l'a retrouvée trois jours plus tard, jetée d'une voiture devant sa maison. Ses yeux lui avaient été proprement ôtés et, dans sa poche, sa mère a trouvé deux billets de cinq cents pesos[2]. La semaine d'après, la mère passait sous un autobus de l'Avenida Caracas. On n'a jamais su si c'était accidentel ou si elle s'était suicidée. Alors, ma belle-fille et moi, on a comme qui dirait adopté la gamine. Avec ses animaux, sourit-il tristement. Elle adore les animaux. Ici, entre tous ces gosses de la rue et ses bêtes, elle n'est pas malheureuse.

— C'est affreux ! souffla Ethel d'une voix blanche. On n'a jamais trouvé les responsables de cette ignominie ?

Le vieux mineur émit un rire de crécelle, sortit trois verres d'un placard et une bouteille d'aguardiente et offrit à boire à ses invités en commentant :

— Autant chercher un milliard de dollars dans ma poche. Un jour, au début, la petite a eu l'air de dire qu'elle avait « toujours l'image des méchants derrière ses yeux ». Qu'elle avait des souvenirs de ceux qui lui avaient piqué ses yeux, quoi. J'ai bien essayé d'en savoir plus, mais elle s'est fermée comme une huître et n'en a plus jamais parlé.

Il avala l'aguardiente et soupira :

— Bon, c'est pas le tout, ma belle Esméralda. Si tu es venue à cette heure, c'est sûrement pas pour voir la télé.

Sans la moindre explication, Ethel lâcha :

— Mon ami et moi, nous avons besoin d'une planque. Et aussi un endroit sûr pour garer notre voiture.

Le vieux hocha la tête et, sans chercher à en savoir plus, il proposa :

— Pour la bagnole, il y a la remise au fond du jardin. Et là-haut, poursuivit-il en désignant le mur de gauche d'un geste éloquent, il

reste une chambre. Y a un grand placard et ça donne sur le jardin. C'est un peu le débarras, mais...

— Ça ira très bien pour cette nuit, intervint Bolan.

Il avait besoin de reposer son épaule.

— Pour demain, précisa-t-il, j'aimerais trouver autre chose. Pour moi tout seul.

Il n'était pas question de mouiller des innocents.

Miguel Olinda fit signe qu'il avait compris.

— Je trouverai ça, dit-il. En attendant, avalez-moi cette merveille avant qu'elle s'évapore.

Il désignait l'aguardiente et Bolan vida son verre cul sec. Ethel but également, puis, prenant tendrement le bras de Bolan, elle souffla :

— Il est tard.

Elle avait raison. Demain serait un autre jour.

Demain, l'Exécuteur se mettrait en chasse.

Sous son air doux et précieux, Rocco était ivre de rage. Un de ses hommes avait été descendu par l'inconnu à la Nissan et un autre avait écopé une .38 dans la hanche. Il avait dû traverser toute la ville pour aller larguer le mort dans le rio Bogota et faire évacuer le blessé dans une clinique vétérinaire de Carimagua où la mafia locale faisait recoudre ses porte-flingues. Maintenant, il était presque 2 heures du matin et il fumait comme un pompier en tournant en rond dans cette chambre minable. Il ne croyait pas à la fable de Miranda. Le grand type à la Nissan n'était pas de la DEA. Ce genre de flic ne travaillait jamais seul et les méthodes de ce mec n'avaient rien à voir avec celles de la police. Il y avait donc autre chose. Quelque chose que même Miranda ne savait probablement pas. Il y a des moments où ce genre de péteux ne peut pas mentir et, Rocco en était sûr, sa salope de poule lui avait raconté des craques au téléphone en parlant de la DEA. Il y avait autre chose qui lui échappait, et il n'aimait pas ça.

Mais ce qui l'inquiétait aussi, c'était la réaction du *señor* Juan, le boss local qui traitait ses contrats, son relais local de *Cosa Nostra*. Il fallait pourtant se résoudre à l'informer. Comme il n'y avait pas le téléphone dans la chambre, Rocco dut redescendre dans la rue et trouver une console téléphonique. Heureusement, le crachin avait cessé et il faisait presque bon. Dehors, il fut alpagué par un mendiant couché sur le trottoir qui commença à lui raconter sa vie et il dut s'en débarrasser d'un coup de pied avant de trouver un téléphone au carrefour voisin.

— Si ?

La voix était mauvaise. Pas celle d'un domestique classique. Celui-là devait être bardé de flingues. Puis il y eut la voix du *señor* Juan, ensommeillée, pâteuse. Rocco dut attendre la fin du passage d'un camion trop sonore pour se lancer à l'eau. Brièvement et tout en se donnant quand même le beau rôle, il résuma la situation. Au bout du fil, il y eut un silence, puis de nouveau la voix du *señor* Juan. Plus réveillée :

— Rappelle dans un quart d'heure.

Et il raccrocha.

Quand Rocco rappela, le *señor* Juan ne prit même pas la peine de répondre en personne. Toujours aussi mauvaise, la voix du gorille passa la consigne :

— Le boss dit de ne plus rien faire du tout. Jusqu'à nouvel ordre. Il te fera signe.

Blême de rage, Rocco raccrocha, remonta la rue en essayant d'ordonner ses pensées. Au sommet, la confiance en lui se relâchait. Et pour retrouver *leur* confiance, il devait laver l'affront de ce soir. Et vite ! Puisque l'Australienne était dans les pierres précieuses, c'était dans ce domaine qu'il fallait chercher. Et puisque la Colombie était le pays des émeraudes, il allait chercher de ce côté-là.

Et quand il la trouverait, cette salope...

CHAPITRE XIII

— Putain de bordel de merde !

Zaque venait d'assener une gigantesque claque au « bandit-manchot » qui couina sous le choc. Sans pour autant corriger son score en alignant, par exemple, la série des 7 de son jackpot. Derrière son comptoir, le balèze en T-shirt leva un regard charbonneux sur le colosse au crâne rasé et à la moustache de mongol, et le rabassa aussitôt. D'une part, Zaque était intouchable, d'autre part, c'était un vrai malade des machines à sous. Il laissait une vraie fortune chaque semaine dans le ventre des manchots d'ORAK 19. Ça lui permettait de surveiller son cheptel. Une brochette de filles qui bossaient pour lui à une rue de là, juste à l'angle de l'Avenida Caracas.

— Saloperie !

Zaque avait des envies de meurtres. Dans les circuits de jeux honnêtes, les machines à sous étaient prévues pour redistribuer les mises à concurrence d'environ 90 %. Mais dans les boîtes gérées par cet enfoiré de « Toro » Arano, on pouvait tout juste espérer friser les 30 %. Du vol caractérisé. Ça faisait au moins une plombe que Zaque paumait sa liquette dans ces saloperies d'engins et la malchance s'acharnait. Si ça continuait, il allait foutre en l'air tout ce que les filles avaient ramassé dans la journée. Autant dire pas grand-chose. Depuis quelque temps, ces salopes ne foutaient plus rien et, justement ce soir, son associé Mario et lui avaient décidé de leur causer du pays. Le type de petite mise au point qu'ils étaient parfois obligés de faire pour relancer l'industrie. Deux filles seulement. Une dans le cheptel de Mario, la deuxième dans le sien. Le principe de l'exemple. Une bonne volée à chacune dans un coin tranquille, tout en laissant planer la menace d'une élimination pure et simple si les choses ne s'arrangeaient pas. Jusqu'à présent, ça avait toujours marché. Il faut dire qu'au début, Zaque n'avait pas hésité à joindre l'acte à la menace. Deux putes d'un coup. Les plus vieilles et les plus moches. Celles qui, de toute façon, ne pouvaient plus rien rapporter.

— Alors, ça ramasse un peu ?

Pas le mauvais bougre, Mario, mais plus con que nature. Fallait toujours qu'il débarque quand Zaque paumait ses ronds.

— Fais pas chier, putain de merde !

Mario connaissait bien Zaque. Quand il débitait ainsi ces injures à la file, faisait pas bon l'emmerder. Alors, pour essayer de le dérider, il souffla, confidentiel :

— J'ai embarqué deux filles à moi. Une nouvelle pour moi, et Linda pour toi.

Linda, c'était la plus belle pute du cheptel de Mario. Une superbe Brésilienne arrivée l'année précédente. Mais fière, la pute, et frondeuse, aussi. Mario connaissait l'envie de Zaque de lui coller une correction, à cause de ces regards de mépris à peine voilé dont elle le gratifiait quand il passait dans le secteur. Un truc qui méritait vraiment des raclées. Seulement, Linda lui appartenait à lui, Mario.

— Putain de bordel de...

— Rapplique, pressa Mario en sentant Zaque sur le point de fracasser le « manchot ». Elles sont déjà dans ma baignole.

Le colosse au crâne rasé grogna quelque chose, consentit enfin à lâcher l'appareil, se promettant de dire deux mots à ce fumier de « Toro », quand il le verrait.

Ce qui était une utopie. « Toro » Arano était le big-boss des jeux de Bogota, il était toujours entouré d'une armée de pistoleros, et Zaque n'était seulement qu'un petit mac à la con.

— Magne, pressa encore le grand Mario en le poussant dehors. On va s'en faire tailler une.

Une petite gâterie gratuite. La taxe sur la bête. Un plaisir auquel les deux macs s'adonnaient parfois. Rien qu'à l'idée de s'envoyer cette grande salope de Linda, Zaque en avait des fourmis dans le caleçon. Et si en plus, il y avait ensuite le festival de la raclée, un vrai régal.

La Chevrolet de Mario lui ressemblait. Nickel. Et en plus, avec les poules dedans, elle sentait carrément la cocotte. Assises à l'arrière, les deux filles étaient inquiètes. Elles le savaient, une fois sur trois, c'était la ratatouille après les gâteries. Et justement, ça faisait un moment qu'il n'y avait pas eu de coups dans le cheptel. Anita, la nouvelle, ne se faisait pas trop de mouron. À dix-sept ans, elle se savait mignonne et connaissait déjà toutes les ficelles du métier. Son chiffre était plutôt bon. Mais en voyant embarquer Zaque, Linda s'était tout de suite fait des cheveux. À elle aussi, le chiffre était bon. Mais aux regards que lui avait lancés le colosse ces derniers temps, elle commençait à se dire qu'elle avait eu tort de le snober. Mais c'était plus fort qu'elle, ce gros porc lui donnait envie de vomir.

— Conduis, offrit Mario en donnant les clés à son associé.

Zaque ne se fit pas prier. Il adorait conduire les tires toujours impec de Mario. Lui, il n'arrivait jamais qu'à avoir des épaves. Simplet, il eut une petite grimace en se laissant tomber sur le

siège du conducteur.

Ce con de Mario, avec ses manies de parano ! placer un pétard dans le siège !

— Mario *amor*, minauda Anita, sitôt les deux hommes installés à l'avant. Où tu nous emmènes ?

— Ta gueule.

Mario aimait que ses putes respectent les usages. Celle-là, il allait la dresser tout de suite.

— Décarre d'ici, demanda-t-il à Zaque. Prends la Circunvalacion.

Le colosse lança la Chevrolet dans une meute de bus multicolores, évita de justesse une cariole à cheval qui traversait la Caracas en biais et remonta l'Avenida en direction du centre, puis de la Carrera 7. Dix minutes plus tard, la limousine se lançait à l'assaut de la Circunvalacion. Derrière, les deux filles ne pipaient mot. Maintenant, Linda en était sûre, elle allait avoir droit à la raclée. Il aurait fallu un vrai miracle pour empêcher ça et, depuis le temps qu'elle faisait la pute, la Brésilienne avait cessé de croire aux miracles. Alors, comme ça, rien que par esprit de fronde, elle décida qu'elle en ferait le moins possible à ce gros porc de Zaque.

— Tourne ici, lança soudain Mario.

Ils étaient maintenant loin au-dessus de la ville et, sur la droite, le ruban étroit d'une petite route s'élançait à l'assaut de la montagne. Mario connaissait l'endroit. Deux ans auparavant, lui et son ancien associé y étaient venus bastonner une fille à mort. Une donneuse qui avait trop parlé aux flics à propos d'un trafic de petites filles.

— Où est-ce qu'on va ? s'étonna Anita.

— Ta gueule, répéta Mario.

Puis à Zaque.

— À un kilomètre, une ancienne scierie. Ça ira au poil.

— Hum, acquiesça le colosse.

Il commençait à se sentir tout chose à l'idée de se payer bientôt la belle Linda. L'asphalte avait maintenant disparu et la Chevrolet cahotait sur un terrain défoncé, aux nids-de-poule remplis d'eau. Une brume blafarde s'enroulait autour des grands sapins et, malgré les phares, on n'y voyait pas à vingt mètres. La voiture passa une barrière défoncée, se retrouva sur une large zone déboisée, au sol de terre glissant et où s'entassaient encore quelques billes de bois non débité. Au fond de l'espace dégagé, adossées à la montagne, quelques ruines de bâtiments en planches achevaient de pourrir.

— Avance encore, invita Mario en indiquant un vaste hangar aux larges portes ouvertes à tous vents.

La Chevrolet s'enfonça sous la construction, stoppa, et Zaque s'apprêtait à couper le moteur quand son copain l'arrêta :

— Laisse. Et mets le chauffage. On se les gèle.

La nuit, à Bogota, la température descendait souvent aux alentours de dix degrés seulement, et le crachin n'était pas fait pour arranger les choses.

Puis, s'adressant aux filles, il ordonna en ouvrant sa portière :

— Eh, vous deux, c'est l'heure de la prière.

Zaque ouvrit également sa portière, éclatant d'un gros rire gras. Déjà, son pantalon était dégrafé et il se sentait tout à fait prêt. Pivotant sur son siège, il balançait ses grosses jambes à l'extérieur en lançant à l'adresse de Linda qui ne bougeait toujours pas :

— Magne ton cul, toi, putain de bordel de merde ! À genoux !

Voulant montrer sa bonne volonté, la jeune Anita s'était déjà éjectée de la voiture et, s'agenouillant aux pieds de son mac, elle leva sur lui un regard à la fois soumis et terriblement salace. Mais alors qu'elle plongeait sur Mario, il y eut comme un léger courant d'air au-dessus d'elle, suivi d'un étrange son bref et creux.

Comme un bouchon de champagne qui saute.

Mario émit une espèce de « couac », son crâne partit sur le côté, percutant le montant de la portière avec une violence inouïe, tandis que des éclaboussures rouges souillaient tout son environnement. Anita poussa un petit cri d'oiseau, tomba sur les fesses, essuyant frénétiquement les projections de sang qui lui maculaient la face, crachant avec dégoût des choses qui étaient venues se coller à ses lèvres. Ne comprenant pas ce qui se passait dans son dos, Zaque voulut tourner la tête. À cet instant, quelque chose de dur et de glacé s'enfonça dans sa nuque.

— Pas bouger, Zaque.

C'était une voix polaire. Si lourde, si désincarnée, que le colosse eut l'impression d'entendre la mort parler. Une mort qui connaissait son nom... et qui venait de s'installer sur la banquette arrière. Devant le mac, la belle Linda qui ne s'était pas encore agenouillée aperçut une athlétique silhouette habillée de noir et une face granitique au regard d'acier. Dans la lueur des feux de la voiture, l'inconnu ressemblait à un héros mythique. Elle le trouva très beau, et son cœur un instant affolé par la scène d'horreur toute proche se remit à battre.

Plus fort. L'inconnu vêtu de noir ressemblait au destin.

Il était le miracle espéré un instant plus tôt.

— D'où tu sors, qui... qui t'es, toi ?

Zaque avait enfin pu se décroincer le gosier et la question avait

fusé, accompagnée d'une sorte de rot caverneux. Sans répondre, l'homme en noir s'adressa aux filles :

— Vous deux, devant la bagnole, contre le fond du hangar. Je ne veux pas vous perdre de vue.

Pas question non plus qu'elles entendent quoi que ce soit.

Restée dans sa position ridicule, la jeune Anita claquait maintenant des dents, fixant le cadavre de son mac avec une indicible horreur. Ce fut Linda qui la fit lever en cinglant d'une voix qui se voulait ferme :

— Tu vas quand même pas tomber dans les vapes.

Déjà, l'inconnu ne s'occupait plus d'elles. Les surveillant seulement du coin de l'œil, il enfonça un peu plus le long tube noir dans la nuque du gros mac pour déclarer de sa voix d'outre-tombe :

— Je viens de la part de Miranda.

— Hein !

De saisissement, le gorille avait sursauté, écarquillant ses petits yeux noirs dans le rétro.

— Et je m'appelle Mack Bolan, assena encore l'intrus.

— Tu...

— Je vous suis depuis ORAK 19. Deux jours que j'attendais ce moment.

Hésitant, Zaque lâcha dans un souffle :

— Putain de bordel de merde !

Sans lui laisser le temps de développer sa pensée profonde, l'Exécuteur alla tout de suite à l'essentiel :

— Ton job, c'était d'accompagner un certain *señor* Manolo à ses rencarts avec Carlos Miranda. Où on le trouve, ce Manolo ?

Dans le rétro, les yeux de Zaque avaient repris leur taille normale. Sous son front étroit, on avait l'impression de voir ses rares neurones s'escrimer à essayer de comprendre. Dans sa nuque, le réducteur de son du Beretta 92F força davantage.

— Alors ?

— Euh, moi, je suis que...

— Qu'un gros con de mac, je sais. Alors, le *señor* Manolo ?

Là-bas, debout contre le fond du hangar, Linda laissa échapper un bref ricanement. Vexé et fou de rage, Zaque prouva dans la seconde suivante qu'il était décidément un être primaire. D'une détente qui fit trembler le véhicule, il voulut s'arracher à son siège pour s'élancer à l'extérieur. Mais l'Exécuteur veillait. Son bras libre se détendit, sa main attrapa le col du monstre et ramena le tout en arrière. Mais en

bon mac qu'il était, Zaque ne pouvait permettre ça devant des filles. Poussant un véritable barrissement et se jetant de côté d'une incroyable traction de tout le buste, il tourna la tête, vers Bolan et lui cracha au visage en hurlant :

— Va te faire mettre, enculé !

Un animal.

C'était juste un peu trop pour l'Exécuteur. Ayant esquivé le crachat, il envoya son poing armé en mouvement de fléau, percutant les dents du colosse à pleine puissance. Cela fit un bruit sinistre, mélange de craquements et de sons mouillés. Le souteneur émit un couinement sourd, voulut encore échapper à Bolan, reçut aussitôt un coup sur le nez. Cette fois, il avait son compte. Pissant le sang de partout et crachant ses dents, il ouvrit de grands yeux pleins de larmes en hoquetant des choses indistinctes. Réagrippant son col, l'Exécuteur parvint enfin à le plaquer au dossier de son siège et, d'une voix très calme, il enchaîna :

— Le *señor* Manolo ?

— Enculé, ne sut que répéter le colosse. Sale enculé de merde !

L'Exécuteur le gratifia d'un méchant petit coup de crosse sur le sommet de son crâne lisse, faisant éclater la peau sur deux centimètres. Zaque se mit alors à parler. Très vite. Presque trop. Comme pour se débarrasser. Ou pour balancer des craques.

— Manolo, dit-il, c'est Manolo Galan. Le collecteur du racket du secteur « centre » de Bogota, chuinta-t-il entre ses dents brisées. Spécialiste des chiffres et des trucs de banque. Un dingue de grande musique. Wagner.

— À quoi il ressemble, physiquement ?

— Une grande asperge. Maigre et blême. Très moche, une voix de castré, et qui pue de la gueule. On l'appelle Frankenstein.

Il haletait, zozotait, crachait sur lui. Brusquement, sa rage semblait l'avoir abandonné pour faire place à une résignation butée. L'Exécuteur insista :

— Marié ? En ménage ?

— Pas une gonzesse voudrait de lui. Même les putes font la gueule. Il vit avec son chat. Même qu'on croit qu'il se le fait, son putain de greff...

— Ça va, coupa durement Bolan. On le trouve où, ton Adonis ?

Malgré la situation et sa douleur évidente, le maquereau grinça un rire insultant pour renvoyer, mauvais :

— Chez lui, pardi ! Une vieille baraque, derrière la Piazza Bolivar. Un truc ancien, historique, même. Avec cour intérieure et tout. La

classe, comme ils disent. Évidemment, avec son fric...

Un peu jaloux, le mac ?

Zaque en ce moment songeait surtout à la meurtrissure de son fondement sur le siège du conducteur. Finalement, ce con de Mario n'avait peut-être pas été aussi parano que ça. Seulement, il fallait jouer serré.

— Des domestiques ? Une protection ?

— Une cuisinière et un valet. Jamais là la nuit. Il a deux baby-sitters. Des petits tueurs ramassés dans les bas-fonds. Eux et moi, on accompagne Galan pour ses affaires.

De ce côté, au moins, la boucle se bouclait.

— L'adresse, lança Bolan dans son dos. L'adresse de Galan ?

Zaque la lui donna et l'Exécuteur la nota mentalement avant d'extraire les photos des frères Friole de sa poche pectorale de combinaison noire. Il les brandit sous le nez du monstre, questionna :

— Et eux, tu les connais ?

— Non.

C'était net. Et apparemment sincère. Dépité, Bolan insista encore en lançant sa question la plus chère :

— Le plan « Virus », ça te dit quelque chose ?

— Virus ? Ça me dit mon cul.

Il semblait abattu. Tassé sur son siège il avait l'air résigné à son sort. Comme si tout cela ne le concernait plus. Inutile d'insister davantage. De toute façon, sur ce chapitre, l'Exécuteur ne s'était pas fait d'illusions. Les minables comme Zaque étaient rarement dans les secrets des huiles et il n'allait pas perdre son...

— Enculé !

Le hurlement de Zaque coïncida exactement avec la brusque torsion de son buste épais. Si vite que l'Exécuteur n'eut que le temps de voir la fin du mouvement et d'apercevoir la chose noire dans le poing du mac. Puis il y eut la langue de feu jaillissant du gros canon, et une première détonation assourdissante. Sinistre comme la mort.

CHAPITRE XIV

Cela s'était passé si vite que, même sur ses gardes, un autre que l'Exécuteur se serait laissé surprendre. Mais à l'ultime centième de seconde, ses réflexes foudroyants l'avaient jeté de côté sur la banquette. Dans son dos, la lunette arrière éclata dans un bruit sourd. Glissant de côté juste ce qu'il fallait, il avait enfoncé la détente du 92F, et l'explosion de la deuxième 11,43 du Colt .45 de Zaque se confondit avec celle de la 9 mm Para. Mack Bolan sentit passer le souffle brûlant de la grosse ogive tout près de sa joue et vit le front du mac exploser sous l'impact. Zaque tressauta, ouvrit une grande bouche sanguinolente sur un cri avorté, parut vouloir résister à la terrible attraction qui l'attirait en arrière et son gros index crispé sur la détente du Colt donna l'impression qu'il allait tirer une troisième balle. Mais il était déjà mort et, dans ses petits yeux méchants et larmoyants, le néant s'inscrivit sous la forme d'un voile terne.

À travers le pare-brise feuilleté, miraculeusement épargné mais plein de sang, Bolan voyait les deux filles. Toujours piquées contre la cloison du fond, elles dardaient dans sa direction des regards fascinés. Quittant le véhicule transformé en morgue, il leur lança :

— La prochaine fois, choisissez mieux vos protecteurs.

Puis il disparut dans la nuit.

C'était beau et envoûtant comme une tempête de jugement dernier.

Enfoncé dans son grand fauteuil espagnol de l'époque coloniale, son chat noir sur les genoux, bercé par les tonitruances wagnériennes vomies par les quatre enceintes disposées autour de l'immense salon, Manolo Galan hochait sa tête en pain de sucre au rythme du *Vaisseau Fantôme*. Il adorait Wagner. Cela correspondait exactement à la colère qui grondait en lui depuis son adolescence. Depuis qu'il s'était rendu compte des ravages de sa laideur. Une rage dévastatrice qui le dévorait tout entier, qui le consumait un peu plus chaque jour. Résultat : il avait toujours envie de tuer. Parfois, il se surprenait même à songer à sa propre mort. Le suicide.

Juste l'effleurement d'une évocation. Car en même temps, la mort lui faisait peur. Peur de souffrir avant de sauter le grand pas.

Et puis, il y avait Parsifal. Le chat. Un bon vieux gros chat noir aux yeux gris qui, comme lui, adorait Wagner. Alors, pour Parsifal, Manolo Galan se refusait à penser à sa mort de cette manière-là. Car Parsifal se retrouverait seul, et ça, c'était unimaginable. Résultat : Manolo Galan continuait à vivre et à s'insupporter, reportant cette violence qui l'habitait sur les autres. Tous les autres. Y compris ceux qui bossaient pour lui. Ceux-là, il les haïssait encore plus que ses victimes. Des primates sadiques. Des ordures. Surtout cet abruti de Zaque, avec sa cacahuète à la place de la cervelle. Un imbécile intégral, qui pouvait se farcir toutes les gonzesses qu'il voulait, alors que lui, Galan, n'avait jamais eu de vrai...

Comme tombé du plafond, un corps venait d'atterrir aux pieds de Galan. Un corps sanglant qui fit sursauter Parsifal sur les genoux de son maître.

Un de ses gardes !

Par ses carotides tranchées, le sang coulait à gros bouillons et des spasmes agitaient encore ses membres. Statufié dans son grand fauteuil espagnol, Manolo Galan avait ouvert la bouche sur un cri muet, considérant le corps de son garde sans croire vraiment ce qu'il voyait. Sur ses genoux, Parsifal grondait, ramassé dans les plis de la robe de chambre, prêt à bondir. Mais dans son hébétude, son maître avait crispé ses doigts dans la fourrure noire et l'animal ne pouvait plus fuir.

— *Buenas noches*, Galan.

La musique avait cessé d'un coup et, dans le silence qui suivit, la voix sépulcrale avait pénétré le cerveau du Colombien à la manière d'un poinçon à glace. Levant des yeux dilatés d'horreur sur la grande ombre noire qui venait d'entrer dans son champ de vision, il voulut parler, mais aucun son ne sortit de sa bouche demeurée ouverte.

— Tes égorgeurs professionnels ne sont pas très doués.

Galan secoua sa tête déplumée.

— Que... qu'est-ce que vous... voulez !

Manolo Galan avait vraiment une voix ridicule.

Juste un filet à la Donald Duke qui lui donnait l'air de sortir d'un dessin animé. Manolo Galan était réellement très laid. Une tête en pain de sucre, rongée par un psoriasis purulent et surmontée d'un toupet de cheveux gras, une face blême et boutonneuse aux traits grossiers, des yeux rouges de conjonctivite, et surtout, un menton en galoche qui projetait en avant une bouche chevaline aux dents jaunes et mal plantées. »

Un acharnement de la nature.

— Je m'appelle Mack Bolan, déclara l'intrus en combinaison noire.

Un silence de mort suivit. Les fils que l'Exécuteur venait d'arracher à la colonne hi-fi gisaient à ses pieds, des traînées de sang maculaient sa combinaison et un gros automatique noir pointait son canon mortel sur Galan. Sous le crâne de ce dernier, les pensées se bousculaient, sans consistance. Plongé dans son cauchemar, il essayait de tout comprendre à la fois. Enfin, d'un coup, le nom qu'il venait d'entendre s'inscrivit dans sa mémoire en lettres de feu.

Mack Bolan, le grand Fumier !

— Je viens de la part de Carlos Miranda, reprit la voix sinistre. Tu lui as décidément fait beaucoup de misères. À cause de ça, j'ai été obligé de tuer Zaque. Un lâche. Avant de mourir, il t'a vendu. Alors, je suis venu ici et j'ai dû tuer tes deux *sicarios*. Le corps de l'autre est dans le jardin.

Tout ça, c'était trop. Quelque chose était en train de craquer dans la grande carcasse maigre de Galan. Malgré les explications de ce Bolan, il ne comprenait pas complètement ce qui arrivait. Il avait entendu parler du grand Fumier comme d'une légende et n'avait jamais vraiment cru à son existence. Et voilà qu'un balèze habillé de noir, bardé de flingues et dégoulinant de sang, venait de surgir chez lui et de tuer ses deux *sicarios* !

— Que... qu'est-ce que vous voulez ? s'entendit-il questionner de sa voix de fausset.

L'éternelle question.

Exhibant les photos des frères Friole, l'Exécuteur demanda :

— Tu les connais ?

L'épouvantail vivant battit des paupières comme un hibou ébloui, et secoua sa tête de cauchemar.

— Non.

Sur ses genoux, le chat noir fixait Bolan.

— Et le plan « Virus », ça t'inspire ?

— Le... le plan quoi ?

— Tu as très bien entendu. Réponds.

De nouveau, Manolo Galan fit non de la tête.

— Je vous jure que non. Jamais entendu parler.

Se souvenant de la remarque faite par feu Zaque, à propos des sentiments de Galan pour son chat, l'Exécuteur attrapa l'animal par la peau du cou et l'éleva vers le réducteur de son du Beretta en prévenant doucement :

— Tu devrais retrouver la mémoire, Manolo.

— Non ! jeta le Colombien en faisant mine de quitter son fauteuil.
Non ! Pas Parsifal !

— Alors, parle.

— Mais je ne sais rien de ces deux types ! pleurnicha Manolo. Rien non plus de ce truc... ce plan « Virus » !

— C'est dommage, susurra Bolan, vraiment dommage.

— Non, pas ça !

Cette fois, Galan avait jailli de son siège pour essayer d'attraper son chat. Dans le mouvement, il buta sur les pieds de son tueur mort et s'affala sur le cadavre avec un petit cri ridicule. Dans sa panique, il perçut un cliquetis métallique au-dessus de lui, leva des yeux paniqués pour voir le chien de percuteur du Beretta relevé. Sur la détente, l'index de l'Exécuteur avait légèrement blêmi.

— Zaque m'a dit que tu aimais beaucoup ton matou, fit la voix d'outre-tombe. Je vois qu'il m'a menti.

— Non, attendez ! Je... je sais rien de tout ça, mais... mais si vous épargnez Parsifal, je vous dirai qui peut vous renseigner.

— Dis toujours.

Bolan ne lâchait pas l'animal et ce dernier commençait à trouver le temps long. D'un miaulement plaintif, il marqua sa désapprobation, agitant les pattes de manière désordonnée. Mack Bolan n'avait jamais fait de mal au moindre animal, mais Galan ne pouvait pas le savoir.

— Dépêche-toi !

— Arano ! cria presque le pourri. Andrès « Toro » Arano ! C'est... c'est lui qui me donne les ordres !

— Qui est cet Arano ?

— Le... le boss du racket et des jeux du grand Bogota, gémit Galan. Il possède plusieurs académies de billard et de bowling. Mais c'est aussi un gros salaud d'usurier. Le plus fumier de tous. Il fait mutiler les *gaminès* qui ne peuvent rembourser les dettes qu'ils ont contractées dans ses salles de jeux. Ensuite, il les fait mendier pour son compte. C'est une ordure, grinça Galan. Et un vrai malade du fric. Ses poches sont toujours pleines de liasses et, comme il est trouillard, il vit entouré d'une armée de *sicarios*.

Galan ne semblait guère porter Arano dans son cœur de pourri. Qu'ils appartiennent à Cosa Nostra, à la Ndrangheta, la Camorra ou autres Triades ou Cartels, chez les *amici*, c'était souvent comme ça. Les hyènes se bouffaient entre elles. Bolan insista :

— C'est lui qui t'a chargé de traiter Carlos Miranda ?

— Si. Et c'est à lui que je rends les comptes.

Bolan tiqua. Un racketter s'occupant d'affaires de « col blanc », ça n'était pas banal.

— Tu mens, dit-il sèchement.

— Non ! Je te jure ! Il fait blanchir tout le fric des jeux clandestins et du racket par Miranda.

— Seulement le fric des jeux et du racket ?

Manolo Galan marqua une hésitation, finit par admettre :

— Ben... ça fait déjà un beau paquet de pognon. En fait, je me suis posé la question aussi, mais avec « Toro », vaut mieux être discret.

— Comment il l'a connu, Miranda, d'après toi ?

— J'en sais rien ! Arano ne me dit jamais rien. Je fais mon boulot et il me paye. C'est tout.

C'était possible. Dans la mafia, on aime le cloisonnement. En tout cas, Bolan avait l'impression de tirer un fil bien fragile. Tout ça pouvait ne rien donner mais si, par hasard, ce « Toro » Arano jouait l'intermédiaire pour faire blanchir aussi quelques narcodollars des cartels, l'Exécuteur tenait peut-être le bon bout.

— On le trouve comment, ce « Toro » Arano ?

— Son QG s'appelle *Superbowl*. Une académie de bowling de la Carrera 10. Pas loin d'ici.

Bolan posa encore quelques questions destinées à recouper les aveux de Galan, mais celui-ci ne mentait pas. Visiblement, il n'en savait pas davantage non plus.

— O.K., fit l'Exécuteur, tu viens de sauver la vie de ton chat.

Commentaire seulement destiné à soulager Galan, avant son grand voyage pour l'éternité. L'ex-sergent Miséricorde n'aurait jamais mis sa menace à exécution. Cessant de viser l'animal, il abaissa le réducteur de son du Beretta vers la tête scrofuleuse du pourri et son index allait enfoncer la détente, quand Galan supplia :

— Non, Bolan ! Me flinguez pas ! Sans moi, Parsifal serait perdu !

— Non, répliqua doucement l'Exécuteur en esquissant une ombre de sourire. Non, Manolo. Parsifal sera très heureux.

Puis il enfonça la détente de l'arme et la vilaine tête de Manolo Galan explosa sous le terrible impact, répandant sang et cervelle un peu partout. Le grand corps s'écroula sur le cadavre du sicaire, eut deux ou trois frémissements post mortem, puis s'immobilisa.

— Viens, Parsifal, déclara alors doucement Mack Bolan en serrant le gros chat noir contre lui. Ta nouvelle maîtresse te rendra très heureux.

Seul ennui, la petite Maria-Dolores ne connaissait sûrement pas Wagner.

CHAPITRE XV

— Je le sais, que c'est la merde, patron ! Mais j'y comprends rien non plus, à ce bordel !

Andrès « Toro » Arano portait bien son surnom. Bâti comme un roc, avec des bras comme des jambons sous sa veste fripée, un poitrail velu apparaissant dans l'ouverture d'un col douteux, un cou de taureau surmonté d'une tête massive aux courts cheveux noirs, c'était une force de la nature, avec une face de brute et de tout petits yeux vicieux. Le spécimen parfait du mauvais garçon. Un mauvais garçon qui avait bien tourné, selon les critères mafieux, bien entendu. Maintenant, après avoir été tueur à gages pour les narcos de Cali et outre ses réseaux de mendiants et ses filières de blanchiment, il était à la tête de dix salles de jeux, de cinq académies de billard et de deux de bowling, dont le *Superbowl*, le fief d'où il régentait tout. Une superbe combine qui rapportait gros. Comme tous les Sud-Américains, les Colombiens étaient joueurs dans l'âme et ils pariaient sur tout.

Malheureusement, il y avait cette putain d'affaire Miranda. Le « banquier » avait bavardé, c'était sûr. Et cette histoire d'agent de la DEA ne tenait pas debout. Un mec qui avait échappé au guet-apens tendu par le tueur sicilien et occis des gars de chez eux. Entre le camionneur, un des gars du 4x4 de *la Calera* et un autre dans la Ford, devant chez la trafiquante d'émeraudes, ça faisait trois macchabées. Plus un blessé grave. Jusqu'à présent, les mecs de la DEA n'avaient jamais bossé comme ça. En tout cas, jamais en solo.

Il y avait autre chose. Autre chose de pas net. Même que ça avait l'air vachement sérieux, à en juger par le coup de fil qu'il venait de recevoir du tenancier d'ORAK 19. Deux putes de Mario qui avaient débarqué dans tous leurs états, racontant que leur mac et le gros Zaque s'étaient fait dessouder par un flingueur solo. Un gringo à l'accent yankee qui les avait piégés en pleine montagne, alors qu'elles s'apprêtaient à leur refiler une pipette. Ça sentait très mauvais. D'où ce coup de fil en urgence au big-boss. Un boss qui n'aimait pas qu'on l'appelle. Surtout pas pour des trucs aussi foireux.

— Eh, cria une voix au bout du fil, tu te branles, ou quoi !

Tripotant nerveusement les liasses de billets qui gonflaient sa poche gauche de veste, « Toro » sursauta.

— Je réfléchissais, boss, renvoya-t-il de sa voix râpeuse. Mais j'ai beau réfléchir, j'y comprends rien. Et puis, j'arrête pas d'appeler cet empaillé de Manolo, mais chez lui, personne répond.

Même pas ses *sicarios*. Or, tout le monde le savait, à part pour les affaires, Manolo Galan ne sortait jamais de chez lui. Et ses affaires, c'était jamais la nuit.

Tout ça était anormal.

Jetant un regard distrait entre les lamelles du store occultant en partie la baie vitrée qui plongeait sur l'immense salle des jeux, « Toro » continuait à malaxer les liasses dans sa poche.

— J'ai mis toutes les équipes sur l'Australienne, reprit la voix au bout du fil. Dès qu'elle sera « logée », je réactiverai notre envoyé spécial.

L'envoyé spécial ! « Toro » étouffa un ricanement. Ce tueur sicilien soi-disant envoyé par la *Cupola*, ce supposé ténor de l'exécution raffinée ! Jusqu'à présent, il l'avait plutôt poussée avec des couacs, sa chansonnette mortelle, le ténor en question.

— Qu'est-ce que je fais, en attendant ? questionna Andrès Arano.

— Tu ne bouges pas un cil. Tu dis seulement à tes hommes d'observer, d'écouter et de te tenir au courant de tout. Et toi, tu me répercutes. T'as compris ?

« Toro » hocha sa tête massive. Mais à l'instant où il allait répondre, la porte de son bureau s'ouvrit à la volée, encadrant la silhouette simiesque de Raul, son gorille personnel. Un mastodonte tout en muscles, avec une longue crinière noire et huileuse qui le faisait ressembler à un guerrier antique et dont les exploits dans le domaine des basses œuvres étaient innombrables. Une brute.

Une brute qui avait un drôle d'air.

Un regard bizarre, comme celui d'un ivrogne. Le colosse tituba, eut l'air de vouloir tendre les mains en avant et fit encore un pas, le regard vitreux. Comme mort.

« Toro » ouvrit des yeux incrédules commença :

— Qu'est-ce que...

Le reste demeura bloqué dans sa gorge et, tandis que le monstrueux corps de son *sicario* s'affalait au pied du bureau, une silhouette athlétique s'encadrait à son tour dans l'ouverture de la porte. Une silhouette vêtue de noir et pointant sur lui le lourd et tout aussi noir tube d'un réducteur de son. De sous l'imper qui couvrait en partie son étrange combinaison noire, un petit P.M. venait d'apparaître, lui aussi prolongé d'un gros cylindre noir. Un tout petit P.M. que « Toro » connaissait bien. Ingram M.10. Avec chargeur de 36

cartouches. Ou plutôt, deux chargeurs. Scotchés tête-bêche. Comme dans les films de guerre.

En Colombie, ce type d'arme était maintenant plus que courant. À la fois chez les flics et chez les narcos. Un engin de mort qui rafalait à la vitesse de 1000 coups/minute. Une terreur.

Glacé comme le néant, le type au visage granitique fit signe à « Toro » de ne pas crier, de ne pas bouger. Puis refermant la porte derrière lui, il avança jusqu'au bureau d'Arano et, sans cesser de le menacer de son arme, il enfonça la touche « ampli » de l'appareil. Incrédules les petits yeux de « Toro » allaient du corps de Raul au type en noir qui le dominait de toute sa taille. Déjà, il sentait confusément que cette intrusion et l'état de son gorille étaient liés à l'affaire qui le préoccupait.

— Tu m'écoutes, « Toro » ?

À l'autre bout de la ligne, la voix s'impatiait. Cette fois, Andrès Arano sursauta vraiment. Le gros bulbe d'acier noir qui venait de se poser sur son front y était sûrement pour quelque chose. Dans les prunelles bleues à l'éclat implacable, l'avertissement était clair.

— *Si... si*, patron, coassa le boss des jeux. *Si*, j'écoute. Je...

— Tu sais que je n'aime pas qu'on m'appelle chez moi, pas vrai ?

— *Si. Si*, patron. Je le sais, mais...

— T'as pas intérêt à recommencer pour me raconter ce genre d'histoires à la con.

— *Si*, patron.

« Toro » ne savait plus où il en était. En bas, la salle regorgeait de *sicarios* à lui et dans la cour de derrière, il y en avait encore un bataillon. Tous enfouraillés jusqu'aux yeux. Il aurait suffi qu'il hurle pour que la horde déferle ici et bute ce grand con habillé de noir. Seulement voilà, il était incapable de hurler. Car tout en lui savait que ce serait son dernier cri. Il savait que le grand type était venu pour tuer.

Pour le tuer lui.

Il commençait même à comprendre qui il était, ce type en noir. Il « savait » que c'était lui, le dingue qui avait descendu les pistoleros du Sicilien. Lui aussi qui avait buté Mario et Zaque.

— Ça va, grinça de nouveau la voix dans l'ampli du téléphone. La prochaine fois que tu m'appelleras, faudra que ce soit pour m'annoncer la fin de toutes ces conneries. Vu ?

— *Si... Si*, patron.

Toro avait l'impression de cauchemarder. Il y eut un déclic sur la ligne, puis la tonalité. Le combiné lui fut arraché de la main et reposé

sur sa fourche, puis le cylindre glacé du réducteur de son recula enfin et Arano ne put s'empêcher de lancer un regard d'espoir vers le corps de Raul. L'homme en noir gronda :

— Pas mort. Pas encore. Juste dans les vapes. Un truc japonais très utile.

Puis désignant le combiné du menton, l'intrus questionna :

— Son nom ?

Maintenant que le boss n'était plus en ligne, Andrès Arano se sentait un peu mieux. Il fallait gagner du temps. Reprendre son calme et accomplir pour de vrai les gestes qu'il avait si souvent répétés à l'entraînement. D'abord, noyer le poisson. Risquant un rictus mauvais, il gaillonna d'une voix pas encore très assurée :

— Va te faire...

— Non.

Avant que « Toro » ait réalisé comment cela avait pu se faire, le type en noir avait bondi de côté et planté le gros canon du Beretta dans son bas-ventre.

— Non, répéta la voix sépulcrale. Pas question de me faire faire ce que tu penses. Je vais juste te loger une praline dans les tripes. Après, tu n'auras plus qu'une envie : parler. Répondre très vite à toutes mes questions.

— Hé ! bêla le costaud. T'es dingue, mec !

— Sûrement assez pour faire ce que j'ai dit.

— Mais... mais t'es vraiment dingue, ma parole ! J'ai une bonne douzaine de flingueurs dans le secteur, mec. Des méchants ! T'as pas une chance de...

— Tu parles trop, « Toro ». Beaucoup trop, et pas dans le sens que je souhaite.

— Mais..., bredouilla encore Arano sans oser bouger. Mais... qu'est-ce que tu veux ?

— Je te l'ai dit, je veux le nom du type du téléphone.

Pour « Toro », il fallait toujours gagner du temps. Brusquement inspiré, il tenta :

— C'est toi, hein ? C'est toi qui les as butés, les deux macs.

— Affirmatif.

C'était tombé comme le Jugement dernier. Refusant de se laisser gagner par la trouille, le tenancier insista :

— D'où tu sors et... qui tu es !

— Mack Bolan.

— Hein !

Sous la barbe naissante du Colombien, le hâle naturel en avait pris un coup. Sa grosse face maintenant grisâtre, il dardait sur Bolan des yeux qui semblaient vouloir lui sortir de la tête. Profitant de son état, l'Exécuteur poussa plus fort le canon du Beretta dans son abdomen pour gronder :

— T'as trois secondes pour me le dire, le nom de ce mec.

« Toro » parut sur le point de se mettre à crier, son regard chercha une aide qui ne venait pas et, se tassant subitement sur lui-même, il commença :

— C'est le boss. Il...

Mais à cet instant, une masse sembla jaillir du plancher pour se ruer sous le bureau de « Toro ». Raul s'était réveillé.

Raul et sa masse de muscles qui venait de percuter le meuble de tout son poids et qui disparaissait dessous. Comme un lapin dans son terrier. Sauf qu'une demi-seconde plus tard, il se redressait en éjectant autour de lui le bureau et tout ce qu'il y avait dessus. Une véritable tornade. En plus dangereux. Car au bout de son bras musculeux, il y avait un gros revolver, un superbe 357 Magnum Smith & Wesson, modèle .27, au canon de trois pouces et demi et aux appareils de visée réglables. Une arme de compétition un peu lourde, mais terriblement efficace.

Mais le canon du 92F avait trouvé sa ligne et l'index de l'Exécuteur avait enfoncé la détente juste avant celui du gorrille.

Celui-ci n'eut même pas le loisir d'entendre le sinistre petit « flop » de l'automatique. La 9 mm Para lui fit éclater l'œil gauche, bien avant que son ouïe n'enregistre aucun son. Au passage, elle ravagea une partie du cerveau, buta contre l'arrière de la boîte crânienne qu'elle fracassa dans un geyser de sang, d'esquilles d'os et de choses grisâtres.

Raul mourut donc sur le coup. Et debout.

Mais ayant amorcé son tir juste avant d'écoper, son index avait eu le temps d'enfoncer la détente du Smith & Wesson et l'explosion de la 357 fit trembler tout l'espace. L'Exécuteur entendit « Toro » pousser un cri et, dans le même temps, propulsé en arrière par l'impact de la 9 mm, et emporté par sa propre masse, Raul avait reculé de deux pas. Dans un mouvement irrésistible, sa massive carcasse bascula et, d'un coup, s'écroula à la renverse, percutant de tout son poids le store à lamelles, puis la grande baie vitrée qui explosa littéralement.

Dans la salle en contrebas, son cadavre s'écrasa sur une piste de bowling, arrêtant net une boule qui fonçait vers les quilles. Toutes les têtes se levèrent et, aussitôt, jaillissant de la foule des joueurs comme des diables sortant de leurs boîtes, une demi-douzaine de costauds se

précipitèrent, convergeant vers l'escalier du bureau.

— *Shit* ! gronda Bolan.

Puis son regard accrocha la masse de « Toro » qui se tordait sur le tapis.

— Merde ! gémit le boss des jeux. Merde, Bolan ! J'en ai pris une !

Il avait encaissé la 357 de Raul. En plein dans les tripes là où, précisément, l'Exécuteur l'avait menacé plus tôt de lui loger une 9 mm. Déjà, des bruits de cavalcade résonnaient derrière la porte. Coincé, l'Exécuteur n'avait pas le choix. Arrachant un hurlement de douleur au tenancier-usurier, il l'avait empoigné sous les aisselles, le redressant contre lui, ne laissant dépasser sous son bras que le réducteur de son de l'Ingram. À la même seconde, la double porte du bureau s'ouvrit, livrant passage à une meute de *sicarios* en armes.

Des sicaires très imprudents.

Sous le bras de « Toro », le gros bulbe noir de l'Ingram tressauta et, dans un chapelet d'éternuements feutrés, une dizaine de 9 mm Parabellum brûlantes fouettèrent l'air pour aller cueillir le premier rang de flingueurs. Il y eut du sang partout, des éclats de bois et de plâtre, des hurlements. Sans hausser le ton, l'Exécuteur ordonna à « Toro » :

— Dis-leur de se casser.

— Va... va te faire foutre ! gémit le tenancier.

Il avait compris qu'il pouvait encore s'en tirer. À condition, précisément, que ses pistoleros tiennent bon. Il connaissait son système de protection. Déjà, le téléphone arabe fonctionnait et, dans cinq minutes, ce serait toute une armée de flingueurs qui déferlerait. Le grand fumier était coincé. D'autant plus baisé qu'il lui fallait à tout prix le conserver en vie. Mort, un boucher humain ne protégeait plus rien.

— D'accord, gronda-t-il de sa voix sépulcrale.

Il envoya une autre rafale. Très courte. Juste de quoi faire éclater les thorax de deux autres chacals. Histoire de bien montrer sa détermination.

— Baisez-le, se mit soudain à hurler « Toro ». Butez-le ! C'est Bolan ! Bolan le Fumier !

Puis reprenant son souffle, il cria encore, la face pleine de sueur :

— Un million à celui qui le bute !

Dans sa fièvre, il avait misé sur l'effet galvanisant d'une telle proposition. Mais, contre toute attente, il y eut soudain un flottement dans les rangs ennemis et la petite troupe encore debout reflua prudemment au fond du couloir.

La légende de l'Exécuteur faisait peur. Même aux meilleurs *soldati*, quelle que soit leur obédience mafieuse. Du moins, au premier choc.

Un traumatisme à exploiter tout de suite.

— Avance, ordonna l'Exécuteur à l'adresse du gros pourri.

En disant cela, il avait enfoncé le réducteur de son du 92F dans la nuque de « Toro », poussant celui-ci en avant, tout en restant collé à son dos.

— Tu nous auras pas, Bolan. On te baisera. Ici... ici, t'es pas chez toi !

C'était vrai. Comme il était aussi vrai que « Toro » pissait le sang, qu'il souffrait atrocement et que son temps était compté. Faute d'intervention immédiate, une blessure par balle aux tripes ne laissait aucune chance.

— Avance !

Cette fois, l'Exécuteur avait propulsé le pourri en avant, le poussant vers la porte et le couloir où les *sicarios* se tenaient prudemment à l'écart. Eux aussi calculaient leurs chances et celle du boss. Désormais, de part et d'autre, tout se jouerait aux nerfs.

Alors, l'Exécuteur plongeait.

Poussant un « Toro » décomposé devant lui, il parcourut cinq mètres, dut encore faire sauter le crâne d'un flingueur imprudent, avant de voir le reste de la troupe reculer devant eux et emprunter l'escalier à reculons. En bas, il y avait un autre couloir et une cour. Celle par laquelle Bolan était arrivé, et où il avait dû endormir un premier gorille. Visiblement, celui-là en avait mieux écrasé que Raul et, réveillé par le bruit, il émergea des poubelles où l'Exécuteur l'avait laissé. Brandissant son arme, il battait des paupières sans très bien comprendre le pourquoi de tout ce remue-ménage. Car la petite cour était bourrée de pistoleros rameutés par la fusillade et qui refluaient avec les autres sans très bien saisir non plus la situation.

Bien sûr, l'Exécuteur aurait pu rafaler encore et allonger une bonne partie de ces pantins. Mais il serait vite arrivé au bout de son chargeur et, le temps de permuter le suivant, les autres l'allumeraient.

Contre Bolan, « Toro » soufflait dur. Sa face grossière n'était plus qu'un lac transpirant et cireux et ses narines commençaient à se pincer. Dans un moment, il ne pourrait même plus mettre un pied devant l'autre et il tomberait dans les vapes. Il fallait faire vite.

— Ta bagnole ? interrogea l'Exécuteur.

La Nissan était trop loin.

D'abord, le tenancier ne répondit pas, mais Bolan le secoua et la douleur fut trop forte.

— Là-bas, gémit-il en désignant le portail ouvert au fond de la cour. Une Mercedes noire.

Surveillant la marée de *sicarios* qui cherchaient toujours la faille dans son jeu, il parvint enfin à la grille, repéra une 190 noire, questionna :

— Celle-là ?

— *Si !* haleta « Toro ».

— Les clés, ordonna encore Bolan.

— Dans ma poche. Elle... elle est ouverte, souffla péniblement le Colombien.

Évidemment. Personne ne se serait hasardé à rouloter la tire du boss du secteur. Un boss qui n'allait pas bien du tout. S'il lâchait la rampe maintenant, Bolan était cuit. Les flingueurs le hacheraient sur place et prendraient certaines parties de sa peau pour s'en faire des blagues à tabac. De nouveau, un petit crachin tombait sur la ville. À l'angle de la petite rue, la circulation des bus multicolores formait un fond sonore chuintant sur la Carrera 10, et les néons des enseignes clignotaient.

Hormis les flingueurs, la petite rue était déserte.

— Grimpe !

Andrès Arano s'était mis à trembler en grommelant des choses incompréhensibles. La fièvre grimpait. Bolan dut le coincer contre la carrosserie pour ouvrir la portière côté passager. Il s'y laissa tomber, tira le moribond, le coinça contre le dossier, trouva les clés dans sa poche et mit aussitôt le contact, conservant le canon de l'Ingram ostensiblement enfoncé dans sa tempe. Le moteur fit aussitôt entendre son ronronnement discret et, d'une main, l'Exécuteur arrachant la Mercedes du trottoir accéléra à mort.

Cinq secondes plus tard, la Mercedes virait sur la 10 en faisant hurler ses pneus. Bolan consulta le rétro, se dit qu'il avait gagné. Mais alors qu'il dépassait un bus *Ejecutivo* à l'arrêt, son regard accrocha un chapelet de phares qui sortaient de partout.

Des phares aveuglants, venant de droite, de gauche, de devant et de derrière. Des voitures bourrées d'hommes aux faces haineuses, qui l'enserraient peu à peu, se refermant autour de la Mercedes comme un piège bien huilé. Alors, il sut que rien n'était joué et que la nuit serait longue.

Une nuit de chasse, dont il était le gibier.

CHAPITRE XVI

— Bolan ! J'suis en train de crever !

La voix de « Toro » était si altérée que l'Exécuteur avait maintenant du mal à saisir ses propos. La septicémie devait maintenant galoper dans ses boyaux et le coma le guettait. Dans une demi-heure tout au plus. Et ces saloperies de bagnoles qui faisaient la noria autour d'eux ! Les salauds ne lâcheraient plus. Il fallait trouver quelque chose. Autre chose en tout cas qu'une simple bataille rangée dans Bogota. Malgré l'heure tardive, il y avait encore trop de monde dans les rues, et puis, comme « Toro » l'avait fait remarquer plus tôt, Bolan n'était pas chez lui. Les autres avaient dû battre le rappel et, dans peu de temps, tout ce que la ville comptait de mafieux et de marginaux serait accroché à ses basques. Et ce serait l'hallali.

— Bolan ! gémit le pourri. Emmène-moi à l'hôpital. Je dirai à mes hommes de te lâcher !

— Ne rêve pas, « Toro », renvoya la voix profonde et grave de l'Exécuteur. Avec tes flingueurs au cul ou pas, je te ferai cracher le morceau.

— L'hôpital, merde ! Y en a trois, par ici !

Ils avaient le choix entre *La Samaritana*, le *San Juan de Dios* et le centre de cancérologie. Trois établissements hospitaliers regroupés dans le secteur Carrera 10 – Avenida 1. À quelques centaines de mètres seulement. Mais Arano était une ordure et Bolan n'avait pas le choix. Il sentait que « Toro » était un maillon important de la chaîne. Une serrure qu'il devait débloquer à tout prix s'il voulait remonter jusqu'au sommet. Son plan nécessitait une parfaite connaissance de tous les éléments de l'affaire. Si « Virus » lui échappait maintenant, *Cosa Nostra* aurait tout le temps de protéger l'organisation. En moins de temps qu'il n'en faut à un parti politique au pouvoir pour se remplir les poches, la pauvre Colombie, déjà bien gangrenée par son problème narco, serait la proie des cannibales siciliens. Le monde était bien trop malade et les galaxies mafieuses déjà bien trop puissantes pour se permettre ce genre d'échec.

— Je vais crever, Bolan !

Bolan cherchait la solution. Désespérément. La petite phrase de

« Toro » lui courait dans la tête. Il n'était pas chez lui. Si l'idée venait aux *sicarios*, ils pouvaient aussi bien alerter les flics. Après tout, quelles que soient ses activités, Andrès Arano était citoyen colombien. Un citoyen blessé et kidnappé par un étranger. Si les « petits hommes verts » entraient dans la danse, c'était cuit pour l'Exécuteur. Il...

L'idée avait jailli dans le cerveau de Bolan comme une illumination. Les flics en uniforme qui gardaient la *Corte Suprema de Justicial*. Tout un détachement armé qui pouvait servir sa cause si les apparences étaient en sa faveur. Un jeu dangereux, mais qui méritait d'être tenté.

Virant littéralement sur place au croisement de l'Avenida 1, juste devant l'hôpital *San Juan de Dios*, il entendit « Toro » grincer » :

— T'as réfléchi, hein !

Il croyait que Bolan l'emmenait se faire soigner. Mais la Mercedes tourna, reprit la Carrera 10 en sens contraire. Au passage, son aile arrière avait accroché le mufler d'une des voitures suiveuses. Cela occasionna un léger choc, qui fit hurler Arano. Insensible, Bolan avait de nouveau appuyé sur le champignon. Dans la manœuvre, il avait au moins réussi la première partie de son plan. Répartie jusqu'alors autour de la Mercedes, la meute de *sicarios* était maintenant entièrement regroupée derrière elle.

Premier bon point.

Restait à ne pas se laisser dépasser. Dans trois minutes, tout le cortège passerait devant le centre *Tequendama* et la Cour Suprême de Justice. Le secteur le mieux protégé de Bogota.

Ce serait alors à l'Exécuteur de jouer.

— Qu'est-ce que tu fous, Bolan ?

Tassé sur son siège, les mains nouées sur le bide et la face ruisselante de transpiration, Andrès Arano n'y comprenait rien. Mais quand il vit l'Exécuteur empoigner l'Ingram et abaisser sa glace, il le crut devenu fou. Ils venaient de passer la petite église toute blanche de San Diego et le *Tequendama* était là. Avec ses flics de la P.M. en patrouille. Et la Cour de Justice arrivait. À moins de trente mètres. Avec tout un bataillon de « petits hommes verts » en armes.

— Hé ! Bolan !

Le reste de l'appel de « Toro » se perdit dans le staccato feutré de l'Ingram. Le réducteur de son à peine hors de la voiture, l'Exécuteur venait de lâcher deux rafales derrière eux. Courtes, mais extrêmement précises. Il valait mieux. Si l'Exécuteur flinguait un flic... Sur la façade en briques du bâtiment officiel, il y eut de petits geysers rageurs. Les factionnaires casqués aux brassards P.M. sursautèrent et l'un d'eux cria quelque chose en tirant sur la bretelle de son M.21 US.

Simultanément, la deuxième rafale de l'Exécuteur avait fait éclater le pare-brise de la première voiture suiveuse, blessant ou tuant son conducteur. Comme il l'avait escompté, le résultat ne se fit pas attendre. Privé de chauffeur, le véhicule se mit en travers de la voie, aussitôt percuté par celui qui le suivait. Dans le même temps, le garde qui avait brandi son F.M. se crut de nouveau attaqué et il lâcha une rafale à son tour, tandis que ses copains entraient dans la danse et que ceux du camion bâché jaillissaient sur la chaussée, armes aux poings. Et le cirque commença. Un tir de barrage digne de fort Alamo. Mais juste derrière la Mercedes qui venait de passer !

En d'autres circonstances, l'Exécuteur aurait souri. Un très beau coup. Mais cette nuit, il n'avait guère l'humeur folâtre et c'est l'œil rivé au rétro qu'il poursuivit son chemin.

Une minute plus tard, il sut qu'il avait gagné.

Plus personne ne les suivait.

Un répit qui serait sans doute de courte durée. La Mercedes de « Toro » était très repérable. Pourtant, dix minutes plus tard, il virait sans casse sur l'Avenida 68 et fonçait vers le secteur de San Gabriel, le quartier de feu le serrurier Costa.

Il devait retrouver les chantiers en friche qu'il avait traversés à la suite de l'assassinat de Costa, quand il avait voulu rallier le *Tequendama*. Ce serait un coin tranquille pour travailler « Toro ». Il fallait faire vite, car le tenancier avait fermé les yeux et sa respiration s'était faite anarchique. Il devait absolument cracher le morceau avant de passer de l'autre côté.

La Mercedes venait de contourner le rond-point de la Carrera 60 et Bolan chercha un instant son chemin. Avec les rues à sens unique, il ne savait plus très bien s'y retrouver, et ce fut presque au hasard qu'il se retrouva soudain dans la Calle 8. Il roula encore un peu, tourna à droite, se perdit de nouveau et il allait retourner vers la Calle 8, quand les palissades effondrées du chantier s'inscrivirent dans le pinceau des phares. Cahotant dans les ornières, la Mercedes franchit une espèce de talus, écrasa un lit de gravats et se mit à tanguer dans les nids-de-poule glaiseux et gorgés d'eau. Bolan repéra un bâtiment inachevé situé à l'écart, enfonça la voiture entre deux murs de béton, coupa son moteur et se tourna vers « Toro » qui n'en pouvait plus. L'usurier baignait dans son sang et son teint était déjà celui d'un mort.

C'était le moment ou jamais. L'Exécuteur éteignit les phares puis, s'adressant au moribond qui gémissait dans le noir, il appela :

— Arano ?

Il y eut un soupir près de lui et, d'une voix faible, « Toro » répondit :

— Si.

— Tu m'écoutes bien ?

— Si.

Bolan hocha la tête dans l'obscurité, prévint :

— Quand j'allumerai le plafonnier, ce sera pour te montrer deux photos. Si tu me dis où je peux trouver ces types, je téléphone aux flics pour qu'ils te conduisent à l'hosto. Sinon, je te laisse crever ici. Comme un rat.

Un rat comme ceux qui devaient grouiller dans ce chantier. L'Exécuteur le sentait à certains frôlements suspects tout autour d'eux.

— Fumier ! gémit « Toro ». Sale enfoiré de fumier !

— Ne perds pas ta salive pour rien.

— Qu... quelles photos ?

Au moins, le tenancier avait encore toute sa conscience.

— Celles-ci, fit Bolan en sortant les clichés des frères Friole de sa poche d'imper. Ouvre grand tes chasses et allonge les infos. Sinon...

Laissant sa menace en suspens, il tâtonna pour trouver le plafonnier. Se penchant vers « Toro », il brandit les photos sous son nez en prévenant encore :

— Tu as exactement dix se...

Le reste de sa phrase resta dans sa bouche.

Car de l'autre côté du pare-brise, et derrière chaque glace de portière, il y avait des visages. Des faces tendues, des regards durs, hostiles.

CHAPITRE XVII

Toute une bande de *gaminès*. Une de ces *gayadas* de gamins errants qui hantent les rues de Bogota. Des adolescents plutôt. Le plus jeune de ceux-là avait dépassé les seize ans. Crasseux, farouches, avec des regards allumés, comme phosphorescents.

Des lames brillaient dans leurs poings et certains brandissaient des barres de fer. Du côté passager, un petit brun au faciès d'indien s'amusait déjà à rayer la carrosserie et, derrière lui, un autre lançait des crachats contre la glace de la portière arrière.

La situation pouvait facilement dégénérer.

L'Exécuteur choisit de ne pas chercher le contact. Il se voyait mal faire un carton sur des gamins. Mais à l'instant où il s'apprêtait à remettre le moteur en marche, une barre de fer s'abattit sur le capot du véhicule. Cela fit un bruit d'enfer et, tandis que Bolan actionnait le démarreur, une autre vint percuter le pare-brise avec une violence inouïe. Le verre feuilleté éclata, ressemblant à une grande toile d'araignée. Aussitôt, d'autres barres de fer s'abattirent et les vitres des portières, qui elles étaient en *securit*, volèrent en éclats. Tassé sur son siège, « Toro » émit une sorte de jappement.

— Ils vont nous tuer !

Il avait peur et Bolan le comprenait. Maintenant déchaînée, la horde mettait littéralement la voiture en pièces. Ils étaient au moins une vingtaine, dont deux ou trois filles, et ils tapaient comme des sourds. Sans doute allumés au *pegante*, cette colle à caoutchouc qu'ils reniflaient à longueur de nuit, ou shootés au *bazuko*, un mélange de déchets de coke, de tabac et de brique pilée. À moins qu'ils ne se soient simplement défoncés à la *pas ta*, cette pâte de coca en fin d'extraction, et qui contenait encore des restes du kérosène ou de l'éther nécessaire à son raffinage.

De la mort plus ou moins lente.

Soudain, un des *gaminès* arracha littéralement le capot de la Mercedes et, plongeant dessous à la manière d'un mécanicien fou, il en ressortit comme un diable, brandissant la tête de delco arrachée. Une fille aux cheveux crasseux et aux mèches pleines de nœuds éclata d'un petit rire excité, bientôt imitée par toute la bande. Maintenant, la

voiture était bloquée. De toute façon, l'Exécuteur n'aurait pas pu démarrer sans écraser une brochette de *gaminès* au passage. Il ne restait plus qu'une possibilité. Allumant l'unique phare intact, il s'éjecta du véhicule, dressant sa silhouette athlétique dans la lumière blême, brandissant tranquillement l'Ingram M.10 et le Beretta 92F.

— À votre place, recommanda-t-il de sa voix d'outre-tombe, j'arrêteraïs ça.

Dans la petite foule déchaînée, il y eut un flottement. Les regards trop vifs semblèrent un instant fascinés par les armes de Bolan. Des armes qui, d'ailleurs, ne les menaçaient pas vraiment. Puis la fascination parut soudain se transformer en rage et des pierres fusèrent en direction de Bolan. Celui-ci esquiva les premières, encaissa un coup à une jambe, un autre à l'épaule gauche. Celle qui avait été blessée à Zagreb.

Contenant un grognement de douleur, Bolan sentit la moutarde lui monter au nez. Relevant légèrement le canon de l'Ingram, il effleura la détente. Juste le temps d'une mini-rafale.

Six ogives mortelles, qui allèrent fracasser les cailloux, au ras des pieds des *gaminès*. Cette fois, la horde recula précipitamment et, alors que Bolan allait confirmer ce petit succès facile par un deuxième tir d'intimidation, une haute et maigre silhouette émergea du groupe, brandissant un objet trapu dans sa direction. Un fusil à canons sciés.

Deux canons superposés, de calibre douze.

Ça devenait problématique. En un éclair, l'Exécuteur avait analysé tous les paramètres, dont deux, plus importants. Il avait déjà vu l'adolescent à la silhouette haute et maigre... et cet adolescent allait enfoncer la détente de l'arme. Une mono détente sélective qui commandait successivement les deux départs de coups.

Tout se déroula alors si vite qu'aucun des *gaminès* ne comprit ce qui s'était passé.

Surtout celui qui tenait le fusil.

À peine s'il eut le temps d'apercevoir le bulbe du Beretta qui tressautait dans le poing de l'Exécuteur. Un centième de seconde plus tard, une force irrésistible lui arrachait le tromblon des mains. L'arme décrivit un moulinet dans la nuit, retomba dans les gravats à quelques mètres de là. Saisi, l'adolescent regardait alternativement sa main vide et l'Exécuteur.

Une douleur sourde irradiait dans tout son bras. Il n'avait jamais vu ça. Autour de lui, les *gaminès* s'étaient statufiés, ouvrant des yeux effarés sur ce grand diable noir aux allures de Batman.

— Je te reconnais, toi.

La voix glaciale de l'Exécuteur avait fait sursauter quelques gamins. Mais l'intéressé, lui, fronçait ses épais sourcils noirs, à la fois vexé et fasciné. Et puis, la douleur vint soudain se focaliser dans sa main et, baissant les yeux, il se rendit compte que son index avait pris un angle bizarre. Complètement retourné sur le dos de sa main. Mais déjà, la voix sinistre lançait de nouveau :

— Je te reconnais. Tu t'appelles Pablo. L'autre soir, tu n'as pas été très poli avec moi.

L'ado releva des yeux farouches, détaillant la silhouette d'athlète, puis scrutant la face granitique du grand type en noir. Et subitement, émergeant d'un coup des vapeurs qui encombraient son esprit, la mémoire lui revint.

Le gringo ! L'étranger qui, l'autre soir, avait décliné son offre à propos des petites putes et des pédés tout frais.

L'homme qu'il avait envoyé se « faire foutre ».

— Ouais ! gouailla le nommé Pablo en se donnant un air mauvais. Ouais ! Je me souviens de toi. Et alors ?

Il était le chef de bande et il jouait les terreurs, mais Bolan savait qu'il avait mal à la main et qu'il n'en menait pas large. Poussant son avantage, et braquant toujours ses armes sur le groupe, l'Exécuteur gronda :

— Tu sais que ça coûte cher, une tire comme celle-là ?

— Je t'emmerde.

C'était net.

Une ombre de sourire erra fugitivement sur les lèvres de Bolan qui fit deux pas en avant. Puis, avant que l'autre ait pu tenter la moindre esquivé, il lui envoya une gifle retentissante qui le coucha dans la boue.

— Sois poli, petit.

La voix de Bolan avait légèrement vibré entre les carcasses de béton. Mais dans la tête de Pablo, cela fit comme un tremblement de terre. Sonné, il secoua la tête, tenta de se redresser, n'y parvint qu'au prix d'un effort gigantesque. Ce type avait des mains comme la foudre.

— C'est lui !

L'exclamation émanait de la fille aux mèches nouées. Ses grands yeux noirs allumés de haine fixaient la massive carcasse tassée sur le siège passager de la Mercedes. Dans la faible lumière, « Toro » tourna vers elle un regard abattu et elle s'exclama en sautant en arrière comme si elle en avait peur :

— C'est lui ! C'est ce salaud de « Toro » !

Déchaînée, la fille revint vers la voiture, cracha au visage d'Arano

en s'écriant, prenant les autres à témoins :

— Mon frère est mort à cause de cette ordure ! Il avait trop perdu de fric dans ses boîtes de jeux. Il a dû lui demander un crédit, mais il a jamais pu rembourser. Les intérêts grimpaient trop vite. À la fin, il aurait fallu que mon frère soit millionnaire pour rendre les cent mille pesos qu'il devait. Impossible. Alors, grinça la fille en feulant de rage, alors, il s'est suicidé, mon frangin !

Elle marqua un temps, cria plus fort encore en direction du ciel noir :

— Il avait seize ans !

La voix de la fille résonna longuement dans les profondeurs du chantier et, tandis que les *gaminès* indécis semblaient collés au sol boueux, les éclats de ce cri désespéré avaient réveillé un écho dans la mémoire de Mack Bolan.

L'écho d'un drame similaire. L'emprunteur s'appelait alors Sam Bolan, et il était le père du jeune sergent Miséricorde. Une tragédie qui s'était terminée par une tuerie. Rendu fou de désespoir, Sam Bolan avait basculé dans la démence criminelle. En abattant sa femme et sa fille, et en se tuant ensuite.

Et comme pour le frère de la fille aux mèches nouées, les usuriers de Sam Bolan appartenaient à la mafia.

La mafia, ce cancer qui bouffait le monde !

— Foutez le camp, gronda Bolan en s'arrachant à ses souvenirs. Disparaissez de ma vue.

Il avait compris qu'un autre drame était proche. Celui du lynchage de « Toro ». Joignant le geste à la parole, il avait redressé Pablo et, l'expédiant plus loin d'une ruade, il précisa :

— Si tu te repointes, je te fais sauter le caisson.

Ce qu'il était bien incapable de mettre en pratique. Autour d'eux, la bande hésitait. Quant à la fille aux mèches nouées, elle s'était ruée sur la portière sans vitre et martelait la grosse face du racketter en chef de ses deux poings.

— Et embarque cette furie, acheva Bolan à l'adresse du garçon. De toute façon, il est foutu, « Toro ».

— C'est toi qui lui as fait ça ?

Le gosse parlait de l'état lamentable de l'usurier qui pissait son sang comme un bœuf à l'abattoir.

— C'est moi, mentit Bolan en ramassant le fusil aux canons sciés. Maintenant, file.

Il devait avoir suffisamment impressionné tout le monde, car, bien que traînant les pieds, le chef alla attraper la fille par le bras pour

l'obliger à le suivre. Un instant plus tard, le secteur était de nouveau désert.

Apparemment.

Car l'Exécuteur le ressentait dans chaque fibre de sa chair, les *gaminès* étaient toujours là. Planqués, attendant leur heure. Aussitôt, il rejoignit Arano, le secoua sans ménagement, lui faisant rouvrir des yeux déjà ternes pour qu'il regarde les photos.

— Ces mecs, gronda-t-il, tu les connais ?

D'abord, il sembla que « Toro » n'avait pas compris le sens de la question, puis, comme à regret, un semblant d'éclat passa dans ses petits yeux vicieux et sa bouche s'entrouvrit pour laisser tomber tout bas :

— Un. J'en connais... un.

C'était si inattendu, si inespéré, que Bolan en resta presque pantois. Puis, réalisant qu'il tenait peut-être enfin un vrai fil d'Ariane, il insista en approchant les photos de la lumière :

— Lequel ?

— Le... celui-là.

D'un battement de paupières, il avait désigné la photo montrant le plus vieux des frères Friole. Leonardo. Sentant une froide excitation le gagner, l'Exécuteur pressa :

— Raconte.

— Hein ?

— Comment tu le connais... tout, quoi. Et vite !

— Je... je l'ai vu trois... ou quatre fois. Quand j'étais le *sicario* de... de Loreda.

Bolan tiqua.

— Ça remonte à quand ?

— Des années. Cinq ou six. Je... je sais pas.

Cela signifiait qu'au moins un des deux Friole grenouillait en Colombie depuis des années. Détail qui étayait la thèse de la taupe de *Cosa Nostra*. Mais bien des éléments demeuraient encore dans l'ombre. Bolan continua :

— Qui c'est, Loreda ?

— Alvaro Loreda. Le... big-boss de Bogota.

Bolan avait joué le bon cheval. Mais un cheval qui était en train de passer l'arme à gauche. Il fallait faire très vite.

— Il se faisait appeler comment, le mec de la photo ?

— Je... Salto... enfin, un nom comme ça. Diego. Diego quelque

chose... quelque chose comme Salto.

— Qu'est-ce qu'ils avaient à voir ensemble, ton ex-boss et le mec de la photo ?

— Ils... à l'époque, ils faisaient des affaires ensemble. Ils... des trucs d'acheminement.

— D'acheminement ?

— De fret. Ils... ils traitaient avec les cartels. Le transport de la coke vers les States.

Mine de rien, Bolan surveillait le secteur. Il n'avait pas envie de se faire allumer par un sniper en herbe. Aussi avait-il éteint le plafonnier, sitôt Friole identifié. Maintenant, dans le noir complet, il se sentait pousser des ailes. Si les propos de « Toro » s'avéraient, il avait enfin trouvé la piste. Dès lors, le plan qu'il avait exposé à Brognola deux jours plus tôt pourrait peut-être se réaliser. Il voulait en savoir plus.

— Ça continue, leur négoce ? demanda-t-il.

— Je... je sais pas ! Merde... j'ai mal !

Dans son état, il fallait la force d'un vrai taureau pour résister. D'où son surnom, sans doute.

— Tu ne les vois plus, Loreda et le mec de la photo ?

— Si... je vois toujours le boss. Pour les c... comptes.

On sentait « Toro » au bout du rouleau. C'était même étonnant qu'il tienne encore.

— Ton boss, cet Alvaro Loreda, où est-ce qu'on le trouve ?

— A... à Bogota, tu te le feras pas, fumier ! Trop bien gardé. Bagnole blindée et toute une armée de tueurs. Pour avoir... une chance... faut aller... Carthagène. Chez Inès... sa poule. Il...

« Toro » était épuisé. Il avait de plus en plus de mal à s'exprimer et il était obligé d'aspirer littéralement son souffle avant de parler. Quasiment mort, le super-racketter. Bolan le secoua sans pitié.

— Quelle poule ? Où est-ce qu'elle vit, cette Inès ?

— Ju... juste en face... enfin, pas loin des docks. Il... il lui a payé un immeuble.

— Un immeuble !

— Si. Un vieil immeuble. Il... il a racheté les appartements et viré les locataires et tout fait repeindre en... rose. Sa gonze, elle crèche aux deux derniers étages. Refaits à neuf. Le reste est vide.

Il se tut encore et l'Exécuteur crut que, cette fois, ça y était. Mais « Toro » aspira une grande goulée d'air, repartit au ralenti :

— Je...

Il se tut encore et Bolan cria :

— Où il est, cet appart ?

— À Manga. Je... je sais pas la rue, mais... pas loin des docks. Pour sur... surveiller. Tous... les ven... dredis... soir... Ça se passe toujours la nuit, reprit-il dans un effort. Vers deux ou trois heures du matin. Il... il supervise les opérations de... de la terrasse de l'immeuble, et communique... par radio.

Un silence, puis :

— Je... merde, fumier ! J'ai mal ! Me laisse pas ici ! Il faut... l'hôpi...

Ce furent les derniers mots d'Andrès « Toro » Arano.

Il eut un gargouillis dérisoire, sursauta sur son siège, puis plus rien. Alors, l'esprit encore occupé à classer les révélations du pourri, l'Exécuteur ralluma le plafonnier et, sans un regard alentour, il quitta la Mercedes et se fondit dans l'ombre.

Avec le paquet de fric qu'ils allaient trouver dans les poches de l'usurier, les *gaminès* pourraient désormais se shooter comme des bêtes. À la vraie coke.

CHAPITRE XVIII

Carthagène est une ville qui respire la joie de vivre. Pleine d'hôtels de luxe, de bars, de discothèques et de bonne humeur. Déjà hospitaliers et gais de nature, y compris à Bogota, à Carthagène, les Colombiens atteignent des sommets de bonne humeur. De la musique jaillit partout, et même les flics semblent débonnaires. Sur l'immense plage de l'Avenida Santander qui relit El Laguito à la vieille ville fortifiée, des groupes s'adonnent aux joies du concert improvisé et les marchands ambulants de cocktails de fruits ne chôment pas.

Ce soir-là, il faisait chaud. Des calèches transportaient les touristes sur les avenues bondées aux trottoirs encombrés d'étals divers et les terrasses des cafés étaient noires de monde. La nuit tombée, en attendant, de six à huit, que l'électricité coupée pour raison d'économie ne revienne enfin, des armées de 4x4 et les coupés de luxe, garés sur les trottoirs et les portières ouvertes, déversaient dans l'air chaud les torrents de décibels de leurs sonos de bord. Et comme personne n'écoutait la même chose, c'était une cacophonie surprenante. En résumé, c'étaient les Caraïbes !

Mais Mack Bolan n'était pas venu pour faire du tourisme. Et ce soir-là, après un long coup de fil à Hal Brognola destiné à mettre certains détails au point, il était, jumelles aux yeux et transpirant dans l'air moite de sa planque, à observer son objectif avec attention.

L'immeuble était comme l'avait décrit « Toro », rose bonbon, avec des bougainvillées sur le devant, une végétation luxuriante tout autour et des encorbellements de fenêtres blancs. Une vraie aquarelle début de siècle. Un immeuble de quatre étages, datant de l'époque coloniale et qui avait dû être habité par des gens touchant aux affaires maritimes, car une ancre sculptée ornait le dessus de sa porte cochère. Situé dans la partie sud du quartier de Manga, il n'était entouré que de maisons modestes et de dépôts. À l'angle de la rue, débordait la terrasse d'un petit bar à la toiture de guingois, accoté à un immeuble blanc, coiffé d'une forêt d'antennes, et au fronton duquel figurait la raison sociale : *Solotransportes Ltda*. De l'autre côté de la route menant au terminal portuaire, une villa coloniale passablement décrépite gardait le charme de ses petites fenêtres cintrées et était flanquée d'un pavillon délabré, dont la moitié du toit et les huisseries de fenêtres

manquaient. Parfait poste d'observation pour l'Exécuteur.

Dans l'impossibilité de prendre l'avion avec son arsenal et donc arrivé l'avant-veille après un voyage en 4x4 exténuant à travers les Cordillères Orientale, Centrale et Occidentale, Mack Bolan avait immédiatement repéré les lieux et établi son camp de base. Renseignements pris, le pavillon délabré était inhabité depuis des années et la villa décrépite appartenait à un industriel de Bogota qui ne venait que pendant les vacances de ses enfants. En principe, il serait donc tranquille jusqu'à l'arrivée d'Alvaro Loreda. Quant au petit immeuble rose réfugié dans les bougainvillées, il n'avait pas livré son secret. Black-out complet dans le voisinage, y compris chez les dockers qui fréquentaient le bar. Mais le matin même, de son poste d'observation, Bolan avait vu une fille en sortir, escortée par un malabar en costar et lunettes noires. La fille portait une mini, un T-shirt marqué *Cartagena de Indias* et des escarpins à demi-talons. Une superbe petite plante brune et dorée à point qui, malgré les larges Ray-Ban masquant ses yeux, ne devait pas avoir dépassé les... quinze ans. Le couple avait disparu dans une BMW grise aux vitres teintées qui venait d'arriver. La fille à l'arrière, le balèze à la place du passager avant.

La fille avait donc un baby-sitter.

Ils étaient revenus deux heures plus tard, la malle arrière pleine de paquets et de cabas remplis de marchandises.

On était vendredi et, visiblement, on se préparait à accueillir du monde. D'ailleurs, la terrasse piquetée de palmiers qui entourait tout le dernier étage du petit immeuble rose était illuminée. Là-haut, il devait faire plus frais. Les plumets des palmiers oscillaient doucement dans la brise marine et la fumée d'un barbecue invisible s'envolait en tourbillons nerveux. Des odeurs mêlées de fleurs et de viande grillée flottaient dans l'air, provenant à la fois de l'immeuble rose et de la terrasse du bar du coin de la rue. Une atmosphère de vacances.

Mais cette nuit, si tout allait selon les souhaits de l'Exécuteur, l'atmosphère du secteur serait nettement moins idyllique. Cette nuit, la mort frapperait.

Restait à savoir de quel côté.

*

* *

— Al ! Vous me faites mal !

Alvaro Loreda l'exigeait, elle devait le vouvoyer. Ça l'excitait encore plus. Dans les grosses mains velues du boss de Bogota, le corps juvénile ressemblait à celui d'une poupée. Mais Inès n'était pas une

poupée et les énormes émeraudes taillées en pointes des bagues du vieux Loreda creusaient de véritables sillons dans la jeune peau de ses seins. C'était un des jeux préférés de Loreda.

Tous les vendredis, c'était le même tabac. Il débarquait aux alentours de 20 heures et, tandis que sa petite armée de *sicarios* prenait position aux issues de l'immeuble, il sautait dans l'immense jacuzzi de la terrasse où il se faisait faire des tas de gâteries par sa maîtresse. Ensuite, elle devait se livrer au rite du massage et, après seulement, ils dînaient. En tête à tête et devant une télé à l'écran géant diffusant un film porno. Dès lors, Loreda se mettait à boire et à bâfrer comme un porc. Au début de leur liaison, il se faisait livrer du champagne. Du vrai, français. Le meilleur, comme il disait. Du Moët. Mais le temps passant, il était devenu radin et ne buvait plus que de l'aguardiente. Jusqu'à se saouler. Dommage. Inès avait adoré le Moët. Malgré le traitement qu'elle devait systématiquement subir après tout ça.

Loreda était un sadique. Il aimait faire mal et ses pratiques sexuelles étaient dégradantes. Et voilà que depuis quelque temps, parce que les *boosters* dont il usait pour parvenir à ses fins lui faisaient moins d'effet, il en était venu carrément aux sévices. Pour ça, il avait même fait tailler ses deux émeraudes en pointes. Deux cailloux d'au moins dix carats chacun, montés sur deux énormes bagues en platine qu'il portait aux deux annulaires. Avec des angles de taille si tranchants qu'il suffisait d'une caresse un peu forte pour entamer la peau. Et depuis, Inès avait peur. Bien sûr, il y avait le fric, c'était même pour ça qu'elle avait marché dans la combine. Mais dans ce domaine aussi, Loreda se montrait plus pingre. Inès n'était plus payée qu'au lance-pierre et de plus, son garde du corps la suivait partout. Impossible d'avoir des copains. Et ça, c'était vraiment le truc qui manquait le plus à Inès. Normal, à quatorze ans.

— C'est bon, hein, salope !

À califourchon sur le jeune corps doré d'Inès, le tas de graisse blême de Loreda ressemblait à un monceau de gélatine. Une gélatine poilue. Sous l'épaisse toison poivre et sel, la chair flasque tremblait de partout et l'abus d'excitants sexuels avait tellement fait monter sa tension que sa large face bleuie de barbe virait à l'aubergine. Avec un peu de chance, songea Inès, il allait crever ce soir. Elle avait vraiment marre de ce type.

Bien sûr, elle aurait pu essayer de le plaquer, mais il l'avait prévenue, si elle s'avisait de faire ça, il la retrouverait et la ferait dépecer par ses *sicarios*. En réalité, Inès avait peur, vraiment peur. Au point que, parfois, elle regrettait presque de s'être tirée de chez ses vieux deux ans plus tôt.

— T’aimes ça, hein !

Alvaro Loreda savait parfaitement qu’Inès détestait ses petits jeux pervers. Mais lui les adorait et comme c’était lui qui payait... Il avait retourné la bague à l’émeraude vers l’intérieur de sa main et la pierre entamait la peau fragile du sein à chacune de ses caresses. Et Inès gémissait en se tordant sur le grand lit aux draps de satin rouge sang. C’était excitant, mais surtout ça faisait oublier l’angoisse qu’il éprouvait chaque vendredi, depuis des années : à chaque embarquement de marchandise. Mais il avait tort de se faire du mouron. Diego Saltero connaissait son boulot et il n’y avait jamais eu d’anicroche. Depuis des années, la coke partait régulièrement et arrivait tout aussi régulièrement aux States. Une sacrée bonne idée, ces caches dans les quilles des cargos. Un seul homme à bord dans le secret. Le chef mécano. Et lui ne connaissait personne. Jamais de noms, des chargements de nuit, opérés par lui seul et avec un unique correspondant à l’arrivée. Pas d’intermédiaires à raquer, pas de fuites possibles. Une affaire dont la solidité reposait sur sa simplicité. Une combine en béton. Vraiment pas de quoi se masturber la tête.

N’empêche que toutes ces pensées parasites le déconcentraient de son plaisir. Heureusement, il y avait les *boosters*. Ces petites gélules blanches, dont le flacon posé sur la moquette, près du radiotéléphone, contenait encore une trentaine d’exemplaires. De quoi prendre un sacré nombre de super pieds, mais aussi de quoi se tuer une bonne dizaine de fois si on exagérait la dose. Et justement, depuis quelque temps, Loreda exagérait un peu. L’accoutumance ? La tentation de flirter avec le danger ? Il l’ignorait. Il savait seulement qu’avec son cœur essoufflé, ça pouvait être dangereux.

Mais c’était si bon...

— Al !

Cette petite salope n’arrêtait pas de se tordre dans ses mains. Loreda était sûr qu’elle simulait, mais il s’en foutait. Ce qui comptait, c’était sa jouissance à lui.

— Al ! Il y a...

— Ta gueule, gronda le poussah en serrant un peu plus les jeunes seins dans ses grosses pognes ravageuses. Ferme ta sale petite gueule de pute !

— Elle essaye de te dire que je suis là.

Le sursaut d’Alvaro Loreda fut si violent que son crâne alla heurter violemment le mur situé à la tête du lit. Cela fit un bruit sourd qui se répercuta au tréfonds de son cerveau, alors que les échos de la sinistre voix y résonnaient encore.

Une voix qui semblait sortir d’un caveau funéraire.

Dans la seconde suivante, une poigne d'acier se refermait sur sa tignasse poivre et sel et lui tirait la tête en arrière. Si fort que Loreda entendit ses vertèbres craquer.

— Qu'est-ce que...

Le reste fut stoppé par l'énorme coup qu'il reçut à la tempe, et il sombra dans un gouffre sans fond.

Alvaro Loreda recracha un peu d'eau, repoussa la main qui lui tendait le verre, mais ce dernier était déjà vide. Un goût écœurant dans la bouche, il voulut se redresser, eut un étourdissement et retomba sur le lit, tandis que la grande ombre noire s'éloignait enfin.

— Eh ! Qui tu es, qu'est-ce que tu fous là ?

— L'ombre noire ne répondit pas, alla s'asseoir sur le bras en cuir de l'unique canapé de la pièce. Loreda voulut se relever, n'y parvint pas. Il avait l'impression que sa tête allait exploser, tant la douleur était intense. Dans son état normal, il n'y voyait déjà pas très clair, mais avec ce coup reçu et l'éclairage plus que tamisé de cet immense baisodrome, il distinguait à peine la grande silhouette noire assise là-bas. Une silhouette aux larges épaules et au cou puissant, dont il devinait tout juste la forme de la tête. En revanche, cet éclat métallique du regard accroché par un rayon de lumière avait quelque chose de saisissant. Dur et glacé comme la mort.

Seule certitude : ce type n'appartenait pas à son groupe de *sicarios*.

Loreda avait du mal à reconnecter. Il se rendait bien compte qu'il avait reçu un coup, qu'il était tombé dans les vapes et qu'il était maintenant réveillé, toujours à poil sur le grand lit aux draps rouges. Mais Inès avait disparu et ce grand type n'avait vraiment pas l'air de lui vouloir du bien.

Un flic ?

Non. Il connaissait tous les poulets qui comptaient, tant à Carthagène qu'à Bogota. De plus, celui-là avait un accent yankee. Alors, un D.E.A. ? Pas davantage. Les stups américains ne bossaient jamais solo en opération.

— Où est la gonzesse ?

La question avait jailli de sa gorge contractée sans qu'il l'ait vraiment voulu. Mais c'était sa façon à lui de renouer avec la dure réalité sans risquer de tout savoir d'un coup. Il avait peur pour son cœur. Un cœur qui battait vraiment un peu trop fort et qui avait l'air de vouloir lui escalader le gosier.

— Dans la salle de bains.

— Ah !

Alvaro Loreda se trouvait stupide, mais il n'y pouvait rien. Que

faisaient ses *sicarios* ? Que foutait cet inconnu ici et pourquoi l'avait-il frappé ? Autant de questions qui augmentaient sa migraine.

— Elle est dans la salle de bains, reprit le type, parce que je l'y ai enfermée.

— Hein ?

Loreda essaya encore de réagir mais, cette fois, il éprouva une sorte de choc électrique dans la poitrine et un flot de chaleur envahit sa nuque et son crâne. Dans le même temps, un phénomène impensable se produisit chez lui : une érection démente.

Du jamais vu ! Au point que c'en était presque douloureux. Au point que son putain de cœur se mettait maintenant à cogner comme un dingue et que la trouille du boss de Bogota monta de plusieurs crans.

— Hé ! cria-t-il d'une voix étranglée, tu vas me dire ce que tu fous là et qui tu es, à la fin, merde !

— Bolan. Mack Bolan, le grand Fumier.

D'abord, il ne se passa rien de particulier, puis, comme si brusquement une foule de ressorts s'étaient déclenchés en même temps dans le gros corps flasque, celui-ci se précipita hors du lit pour essayer d'atteindre ses vêtements posés sur une chaise. Mais simultanément, il y eut un chapelet de « flops » assourdis du côté du canapé et, juste devant le nez de Loreda, la moquette parut se soulever, tandis qu'elle se creusait d'une série de mini-cratères.

— Rallonge-toi, Loreda.

La voix était toujours aussi tranquille. Aussi glacée aussi. Dans la cervelle douloureuse du boss de Bogota, des tas de pensées contradictoires défilaient à la vitesse de la lumière, mais pas une seule ne donnait la moindre réponse aux questions qu'il se posait. Tout ça était dingue. Complètement débile !

— Rallonge-toi. Je suis venu pour que tu me donnes le moyen de coincer ton pote Saltero. Diego Saltero.

— Hein ! Mais...

— Je sais tout, coupa Bolan. Ton *ex-sicario*, « Toro » Arano m'a cassé le morceau. Je sais qui tu es, ce que tu fais et comment ta combine avec Saltero fonctionne depuis des années. Tu n'as plus qu'à remplir les dernières cases blanches de la grille. En me disant où je peux coincer Saltero et comment vous faites passer cette merde de coke jusqu'aux States.

Un long silence s'établit, seulement troublé par la brise qui secouait les palmiers sur la terrasse. De plus en plus essoufflé et maintenant atteint d'un priapisme inquiétant, Loreda fixait sur Bolan

des yeux pleins d'inquiétude. Surtout sur ce petit P.M. au gros réducteur de son toujours braqué sur lui. De plus, ça n'allait pas du tout dans sa carcasse et sa peur grandissait à mesure que les battements de son cœur s'accéléraient. Il ne pouvait plus respirer qu'à petits coups prudents et quelque chose lui disait qu'il était en train de crever.

— Où sont mes gars ? demanda-t-il juste pour gagner un peu de temps.

— En enfer.

Quatre *sicarios* enfouraillés jusqu'aux dents, surpris en pleine partie de poker. Ils n'avaient même pas eu le temps de réaliser.

Loreda sentait la panique le gagner. Il fallait réfléchir très vite, peser le pour et le contre et, surtout, ne pas se tromper. Des Saltero, il en trouverait d'autres. Dans le fret, il y avait pléthore de mecs attirés par le fric. Il n'aurait qu'à garder la même combine.

— Alors ? pressa l'Exécuteur.

— Si c'est Saltero que tu veux, il est pas difficile à trouver.

C'était parti. Il avait franchi le pas, maintenant, il n'y avait plus qu'à se laisser aller. Finalement, trahir était facile.

— Accouche, cingla Bolan.

— Saltero, il est pas loin d'ici, chuinta Loreda, de plus en plus mal à l'aise.

Son priapisme devenait si douloureux que, pour un peu, il se serait soulagé devant le grand Fumier. Ça devenait un vrai supplice. D'autant que son cœur avait l'air sur le point d'éclater lui aussi.

— Tu le trouveras dans sa bagnole. Une berline Pontiac gris métallisé. Quelque part sur les docks du terminal de *Puertos de Colombia*. C'est de là qu'il communique, d'une part, avec moi par radiotéléphone, et avec ses gars sur le site, par talkie-walkie. De loin. Comme ça, en cas de pépin, il serait hors de cause.

Les méthodes simples étaient souvent les meilleures.

— Le radiotéléphone, c'est celui-là ?

Bolan désignait l'appareil abandonné sur la moquette.

— Si.

— Effectifs armés pour sa protection ?

— Deux bagnoles. Des Chevrolet noires. Huit *sicarios* en tout.

L'Exécuteur hocha la tête, demanda encore :

— Cette nuit, c'est pour quelle heure, le chargement ?

— 2 heures. Un camion de *Colombia Mercantil* arrivera avec dix tonnes de café.

— Et la coke ?

— Deux cents kilos. Par sacs de quarante kilos.

Sur les deux cents tonnes par an recensées pour l'ensemble des cartels, ça pouvait paraître peu. Mais deux cents kilos multipliés par une cinquantaine de semaines, ça commençait à faire sérieux. D'autant que cette filière était sûrement loin d'être la seule.

— Provenance ?

— Pereira.

Ça collait avec le plan « Virus » et le remplacement de Cediel Ospina par le fameux Fernando Chavez à la tête du cartel du même nom. L'Exécuteur jubilait intérieurement. Si tout continuait comme ça, dans quelques heures, sa contre-mesure au plan « Virus » serait bouclée.

— Nom du cargo ? insista Bolan.

— La *Pinta del Rey*.

— Bâtiment colombien ?

— Non. Panaméen.

Ce qui ne voulait strictement rien dire. Les pavillons de complaisance ne servaient pas qu'à couvrir le fret pétrolier de certains tankers-épaves. L'Exécuteur posa encore quelques questions, exigea quelques précisions, se fit citer des noms et obtint même certains détails annexes qu'il n'avait pas imaginés. Détails très précieux, car il détestait voir des innocents payer à sa place.

Il réglerait ça en temps utile.

— Hé... Bolan ! Ça va pas bien !

Loreda s'était brusquement arrêté de parler. L'Exécuteur le voyait, il n'allait pas bien du tout. Il savait même tout à fait pourquoi. Et comme si brusquement la lumière s'était faite en même temps dans la cervelle du boss de Bogota, son regard fou de peur venait de se poser sur son flacon de *boosters*. Un flacon qui n'était plus sur la moquette, mais sagement posé sur un des chevets du lit.

Un flacon vide.

— Merde !

Une ombre de sourire aux lèvres, l'Exécuteur hocha tristement la tête. Avec une mimique impuissante, il corrigea les soupçons de Loreda :

— Négatif, pourri. Ce n'est pas moi, c'est ta fiancée.

— Inès ?

— Affirmatif. Quand je l'ai emmenée dans la salle de bains, elle a sans doute pensé qu'il te faudrait un remontant. C'est seulement après,

en voyant le flacon vide et son étiquette, que j'ai compris. J'ai l'impression qu'elle ne t'aime guère, mon vieux.

Fou de panique, Loreda voulut de nouveau quitter le lit. Mais un spasme le fit basculer sur la moquette et sa face déjà congestionnée vira carrément au violet. Avec une respiration sifflante, il tendit les mains en avant pour implorer Bolan :

— Tu vas quand même pas...

— Moi, renvoya l'Exécuteur, je ne vais rien faire du tout.

Encore une fois, le boss de Bogota essaya de se redresser, il ne parvint qu'à retomber lourdement en avant, écrasant sous sa masse ce superbe sexe artificiellement surdimensionné. Il poussa un grognement rauque, battit violemment des jambes et, d'un coup, s'immobilisa tout à fait et définitivement.

Son cœur de pourri avait lâché, l'Exécuteur n'avait plus rien à faire ici. Sans un regard pour celui qui avait régné sur la capitale colombienne, il envoya deux 9 mm du Beretta dans le radiotéléphone qui explosa, alla déverrouiller la porte de la salle de bains et lança à travers le battant :

— Je vous laisse, les amoureux.

Puis il quitta la chambre.

Le blitz final s'annonçait, avec, en prime, la petite plaisanterie qu'il réservait à la mafia. Du moins, si tout se déroulait selon son plan.

Un instant plus tard, la porte de la salle de bains s'ouvrit, livrant passage à la jeune Inès. Rhabillée de sa mini et du T-shirt marqué *Cartagena de Indias*, elle rafla son sac au passage, pénétra dans la chambre, alla se pencher sur le cadavre grotesque et, sans ménagement, elle arracha les deux bagues des doigts de feu Loreda.

Vingt carats d'émeraudes, ça permettait de voir venir.

CHAPITRE XIX

Il était 2 heures et les voitures étaient exactes au rendez-vous. Deux Chevrolet noires et une grande berline qui pouvait effectivement être une Pontiac. Depuis une heure déjà, l'Exécuteur et son matériel de mort avaient franchi le mur séparant le terminal portuaire de la route qui y menait. Une entrée très discrète. Pendant ces soixante minutes, Mack Bolan avait passé le secteur au crible et poussé une reconnaissance du côté des quais d'embarquement.

La *Pinta del Rey* était bien là aussi.

Battant pavillon panaméen et feux de veille allumés. À 1 h 50, d'autres lumières avaient éclairé le pont et des silhouettes étaient apparues au bastingage. Deux minutes plus tard, des bruits de moteurs avaient résonné du côté de l'entrée et trois voitures en file indienne étaient apparues. Mais au lieu de se diriger vers la *Pinta del Rey*, elles avaient contourné les entrepôts de *Colombia Cargamentos* et roulé jusqu'à l'autre extrémité de la vaste zone. Maintenant, tous feux éteints, les trois véhicules attendaient. Une Chevrolet en amont de la Pontiac, à l'abri d'un empilement de containers et bloquant le passage, l'autre en aval, garée contre le mur d'enceinte. D'une glace arrière de la Pontiac dépassait une antenne, et une autre, fixée sur le toit, indiquait la présence d'un radiotéléphone à bord.

Si Diego Saltero-Friole avait essayé de joindre Loreda, il devait commencer à se poser des questions.

Mais l'Exécuteur n'allait pas lui laisser le temps de se morfondre. Portant la vieille lunette passive I.L. chinoise dégotée chez Ferrer, il distinguait les silhouettes à l'intérieur des voitures. Quatre dans la Chevrolet la plus proche de lui, trois dans l'autre. Normal. Un peu plus tôt, il avait entendu manœuvrer une portière et vu un type aller se poster à l'écart du véhicule. À son épaule, la bretelle d'un micro-Uzi.

Il fallait commencer par lui.

Laissant son matériel lourd sur place, l'Exécuteur contourna en quelques bonds silencieux l'empilement des containers, arriva derrière la première Chevrolet, et trouva ce qu'il cherchait : un petit point rouge, fiché au sommet d'une silhouette sombre tapie au pied de la pile. Le *sicario* au micro-Uzi. Son arme sur les genoux et adossé aux containers, le type fumait tranquillement une cigarette. D'où il était, il

avait une vue imprenable sur l'allée par laquelle ils étaient tous arrivés. Dans le poing ganté de noir de l'Exécuteur, la lame du poignard brilla fugitivement et, l'instant d'après, il plaquait la masse du flingueur contre lui. Sa main libre était déjà appuyée sur sa bouche, écrasant la cigarette sur son menton. Le *sicario* poussa un grognement étouffé, rua violemment, cherchant à attraper le micro-Uzi coincé entre leurs deux corps. Mais l'Exécuteur avait trop l'habitude de ce genre d'exercice pour hésiter. D'une sèche détente du bras armé, il avait déjà enfoncé la lame dans la poitrine du mafieux. En plein cœur.

D'un petit coup de poignet pivotant, il sectionna l'aorte, cisaila un peu sur le côté pour faire bonne mesure et sous lui, le gorille fut secoué par un spasme, avant de retomber, inerte. L'Exécuteur récupéra l'Uzi et retourna à son poste d'observation. Rien autour ou dans les voitures n'avait bougé. Maintenant, il fallait vite en finir. Car Saltero-Friole devait déjà s'étonner de ne pouvoir joindre Loreda par talkie-walkie et, à tout instant, il pouvait envoyer quelqu'un voir ce qui se passait. Alors, Ingram M.10 à réducteur de son dans la main droite et Beretta 92 dans la gauche, l'Exécuteur se coula de nouveau dans l'ombre. Un instant plus tard, jumelle passive aux yeux et évoluant comme en plein jour, il se retrouvait derrière la deuxième Chevrolet. Précisément choisie pour son plus grand éloignement des autres véhicules, et pour le petit air de musique qui en sourdait. Détails qui permettraient une plus grande discrétion. À condition qu'il n'y ait, ni cris ni détonations. À cause de la chaleur, les glaces étaient baissées et une main pendait négligemment à la portière arrière droite, pianotant faiblement sur la carrosserie, au rythme de la musique.

Il y eut comme un petit concert de « flops » ouatés, parfaitement en accord avec le tempo de l'autoradio. Grâce à la jumelle passive, Bolan avait très bien repéré ses cibles et avec un bel ensemble les quatre pistoleros sursautèrent fébrilement sous les impacts ravageurs. À cette distance, le calibre de guerre 9 mm ne laissait aucune chance. Avec ses 347 mètres/seconde de vitesse initiale, l'ogive Parabellum développait un indice de pénétration redoutable. Atteints en tirs plongeants, les quatre *sicarios* moururent sur le coup ou presque. Seul, le chauffeur émit un cri étranglé qui fut aussitôt avalé par les accords radiophoniques. L'Exécuteur avait plongé dans l'ombre et contourné tout l'empilement des containers. Pour se retrouver dans le dos de la Chevrolet de tête pour la deuxième opération.

Mais, à l'instant où il se redressait pour couvrir les cinq mètres le séparant du véhicule, la portière avant droite s'ouvrit. Un grand type armé d'un Uzi en sortit, lançant un discret sifflement à la cantonade, sans doute destiné au copain à la cigarette. Dans le même mouvement, il avait tourné la tête et, à travers la vision I.L. de sa jumelle,

l'Exécuteur croisa son regard.

— Hé ! Les mecs !

Malgré la rapidité de sa réaction, Bolan n'avait pas eu le temps de bloquer l'exclamation dans la gorge du sicaire. La toux assourdie du 92F le fit taire avec une demi-seconde de décalage. En lui faisant certes éclater le front, mais un peu trop tard. Résultat : l'Exécuteur arriva sur la Chevrolet au moment où ses deux autres occupants s'en éjectaient à leur tour.

Des pros.

Les armes déjà braquées à l'instinctive, cherchant une proie encore invisible. Ou presque. Car, dans la lueur du plafonnier de la Chevrolet, la haute silhouette leur apparut soudain, juste à la même fraction de temps où l'Ingram crachait ses nouveaux messages de mort. Dans sa jumelle, l'Exécuteur suivit les culbutes mortelles des deux flingueurs, mais, à l'ultime seconde, l'un d'eux avait eu le temps d'enfoncer la détente de son arme. Et ce fut l'enfer.

Instantanément, un moteur rugit et, jaillissant de l'ombre, deux phares trouèrent la nuit, prenant Bolan dans leur faisceau et fonçant sur lui comme un taureau furieux. La Pontiac, avec Saltero-Friole à l'intérieur, n'avait pas été longue à réagir. Des deux glaces avant du véhicule, des canons d'armes avaient jailli dans un déchaînement d'éclairs blêmes et des guêpes enragées se mirent à cisailer la nuit. Bolan s'était jeté à terre, roulant sur le côté, se retrouvant à l'abri précaire d'un angle de container. Une balle frappa l'acier juste devant ses yeux et, sans la lunette passive, il aurait sans doute reçu quelques éclats dans les rétines. D'une rafale d'Ingram, l'Exécuteur avait fait sauter les phares de la Pontiac et, dans le même temps, s'était élancé sur le côté. Brusquement privé de lumière, le chauffeur perdit le contrôle du véhicule et la Pontiac alla encastrer son avant dans l'angle du container que Bolan venait de quitter. Aussitôt, délaissant l'Ingram, il releva le bulbe du Beretta et lâcha deux ogives en direction des deux têtes situées à l'avant de la berline. Cela fit un double « flop » et deux trous étoilés marquèrent les points d'impacts. Derrière, il y eut deux mouvements brusques des têtes et, malgré la qualité médiocre de l'image I.L, l'Exécuteur put noter les projections de sang sur le pare-brise.

Plongeant une nouvelle fois en avant, il attrapa la portière arrière gauche et, l'arrachant littéralement de ses gonds, il envoya le canon de l'Ingram dans l'habitacle.

— Stop !

La voix d'outre-tombe avait claqué dans le soudain silence et la masse humaine du siège arrière qui se penchait pour ramasser un des

P.M. échappés par les flingueurs se statufia. Bolan tomba sur le type et, lui enfonçant le réducteur de son dans le cou, il cingla de nouveau :

— Stop, Friole. La fête est finie.

Sous lui, le costaud s'immobilisa. Juste deux secondes. Puis, avec une force stupéfiante, il repoussa violemment l'Exécuteur, lui envoyant son poing dans la figure. Heureusement, Bolan avait prévu la riposte. Le poing de l'ancien boxeur ne fit que lui effleurer la joue. En revanche, le coup de boule que Friole lui expédia ne le rata pas. Frappé à l'arcade sourcilière, Bolan vit éclater des étoiles devant ses yeux et le choc se répercuta sous son crâne à la manière d'un coup de gong. Bien sûr, il aurait pu enfoncer la détente du Beretta et tout aurait été dit. Seulement, compte tenu de son plan, Friole représentait un atout de choix. Un appât incontournable.

D'ailleurs, Friole avait déjà senti que Bolan ne voulait pas le tuer. Feulant de rage, il se battait maintenant comme un fauve. Distribuant ruades et coups sans discernement. Rien à voir avec le noble art. Résultat : il réussit deux ou trois fois à faire mal à Bolan et, sentant le sang couler de son arcade, ce dernier se mit en colère. Une colère froide, efficace, qui se manifesta par un gigantesque coup de crosse sur le nez de Friole.

Cela fit « crac » et l'ex-boxeur poussa une espèce de barrissement en se rejetant en arrière. Le fameux « bourre-pif » restait décidément un calmant très efficace. Poussant son avantage, l'Exécuteur récidiva. Deux fois. Sur la mâchoire de la brute et en pleine tempe. Cette fois, son adversaire émit un soupir et, basculant en arrière, il s'écroula contre le dossier du siège et ne bougea plus.

K.O. technique.

— *Shit* ! jura l'Exécuteur en se redressant.

Son arcade saignait abondamment et une vilaine migraine commençait à battre sous son crâne. Friole était un sacré morceau.

Car il s'agissait bien de Friole, Leonardo Friole, dit Diego Saltero. Bolan ne pouvait se tromper. Dans la modeste lumière du plafonnier, il reconnaissait parfaitement l'un des hommes dont il possédait les photos.

Il avait retrouvé Leonardo Friole.

Le frère... ou plutôt, le demi-frère du nouveau boss du cartel de Pereira. Une bon Dieu de sacrée chance, qui, s'il savait à présent en tirer parti, allait peut-être bientôt permettre une opération de police qui relèguerait *Green Ice* au rang des affaires de routine.

Mais pour l'immédiat, il fallait conclure.

D'abord, éteindre le plafonnier qui pouvait le trahir. Ensuite, à

l'aide des ceintures des *sicarios* morts, ligoter l'ex-champion comme un saucisson. Cela fait, Bolan réveilla Leonardo de quelques gifles, et lui enfonça le réducteur de son du Beretta dans le cou. À cause de son nez aplati, l'aîné des Friole étouffait presque. Cherchant d'un regard incertain cet ennemi qu'il ne voyait pas, il cracha :

— Tu sais à qui tu t'es attaqué, minable ?

— Affirmatif. Leonardo Friole, taupe de la mafia en Colombie sous le nom de Diego Saltero. Exact ?

Sans répondre, le costaud haussa les épaules.

— Je connais pas de Friole. Et les flics, je les emmerde.

Mais, dans ses yeux, quelque chose semblait déstabilisé. Il devait avoir du mal à avaler la pilule.

— D'abord, d'où tu sors et qui t'envoie ? J'ai jamais vu ta tronche...

— Je m'appelle Bolan.

Des bulles de sang crevaient sous les narines de Friole et la peau éclatée de sa mâchoire suintait également. Encore relativement groggy, il souffla entre ses dents serrées :

— Bolan, hein !

— Affirmatif. Mack Bolan, dit le grand Fumier.

Le regard de Friole bascula dans le vide. Visiblement, son cerveau se remettait au travail et il devait passer des tas de solutions en revue. Finalement, il crachota, mauvais :

— Admettons. Qu'est-ce que tu veux ?

En quelques mots, l'Exécuteur lui eut exposé la situation :

— Pour toi, Leonardo, c'est cuit. Ton pote Loreda vient d'avaler son bulletin de naissance et tous tes *sicarios* sont morts. Comme « Toro » Arano, comme Zaque le mac, comme Galan et bien d'autres encore.

— Alors, comme ça, c'était toi, hein ?

— Affirmatif.

— Tu vas me buter aussi, je suppose ?

Pas la moindre panique dans le ton. L'ex-boxeur n'avait pas que des muscles, il avait aussi du caractère. C'était un bon point pour Bolan. Si Friole réfléchissait bien, son plan avait une chance de plus de réussir.

— Pas forcément.

À la réponse de l'Exécuteur, un silence épais succéda. Friole connaissait la légende attachée à la guerre du grand Fumier. Il sentait venir le deal que Bolan allait lui proposer. S'il l'avait cherché jusqu'ici,

c'est qu'il savait beaucoup de choses. Et dans ce cas...

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il.

— Ton frère.

— Hein !

Friole avait sursauté dans ses liens. Bolan reprit calmement :

— La vie a toujours son prix, Leonardo. La tienne comme celle des autres.

— Pas au prix de celle de mon frère, pas question.

L'Exécuteur laissa passer un petit moment de suspense, laissa finalement tomber :

— Ce n'est pas sa vie que je veux. Enfin, pas forcément.

Friole ricana :

— Va te faire foutre. D'ailleurs, mon frangin, je sais même pas où...

— Tu perds du temps, Leonardo. Je sais que sous le nom de Fernando Chavez, ton frangin a repris les rênes du cartel de Pereira. Je connais les grandes lignes du plan « Virus ». Le FBI et la DEA sont aussi au parfum. En fait, sur ce coup, je bosse dans le cadre d'un accord tripartite.

C'était presque vrai, une fois n'est pas coutume. En fait, seul Hal Brognola connaissait le rôle de Bolan dans cette affaire, mais il coordonnerait le tout, si le piège prenait forme.

— T'as dit que tu nous buterais pas ?

— J'ai dit, pas forcément.

— Ça veut dire quoi, ça, pas forcément ?

Le vieux *mafioso* réapparaissait. Vicieux, malin et calculateur.

— Ça veut dire que si tu acceptes ce que je vais te demander, et si ton frangin accepte le même deal, vous avez une chance de finir en cabane, plutôt qu'à la morgue.

Friole ricana.

— Moi, la mort, je m'en glande. Et le frangin, là où il est, plus personne ne peut aller le chercher. Même pas toi.

Bolan n'était pas loin d'être d'accord. Pour coincer un chef de cartel, il fallait monter une opération qui tiendrait du miracle. Pourtant, ce fut sur un ton parfaitement neutre que l'Exécuteur demanda :

— Tu parierais ta vie là-dessus ?

Leonardo Friole ne répondit pas. Un peu de temps passa, puis, d'une voix sourde et légèrement altérée, l'ex-champion céda enfin :

— Dis toujours.

Mack Bolan sentit un frisson lui parcourir l'échine. Ça y était ! Rien qu'en prononçant ces deux mots, Leonardo Friole venait inconsciemment de déclencher une des opérations les plus ambitieuses tentées contre la mafia ! Et là, vraiment, il dut faire un effort pour refréner son excitation et pour temporiser :

— Attends. Avant, j'ai un détail à régler.

— Attendez mon ordre !

Santana « Tango » avait à peine haussé le ton. Mais quand il parlait comme ça, d'une voix suave, les hommes de Pereira savaient qu'il valait mieux marcher droit. Santa ne s'énervait jamais. En revanche, il se vexait. C'était déjà comme ça du temps du « pape », c'était encore pire depuis l'avènement de Chavez au sommet du Cartel. Depuis, le vendredi soir ici ou ailleurs les autres jours, le rythme des livraisons s'était singulièrement raccourci. Question de sécurité, avait seulement dit Santa à ses gars. Mais ce qu'ils ignoraient, c'est que cette nuit, Santa « Tango » était inquiet. Pas vraiment inquiet au sens où le commun des mortels l'entend, simplement, un malaise qu'il n'arrivait pas à définir. C'était un peu comme un courant électrique de faible voltage, dont il n'aurait pu indiquer la source. Ça l'agaçait et l'inquiétait en même temps.

Pas confortable, comme situation.

Surtout quand, comme cette nuit, il y avait deux cents kilos de coke au milieu des sacs de café. Un truc dont « Tango » avait l'habitude depuis des années, mais justement, cette nuit, ce n'était pas comme d'habitude. Question de feeling. Pour ça, Santana avait des antennes partout. Pourtant, tout semblait normal. À la grille d'entrée des docks, les gardes l'avaient salué comme d'habitude et, au passage devant les grands empilements de containers, le boss de l'équipe de réception lui avait envoyé le message convenu. Signe que tout baignait, que lui et son associé suivaient les opérations à la jumelle. Mais Santana n'en démordait pas, ce n'était pas *vraiment* comme les autres fois. Et maintenant que le camion était arrêté au pied de la *Pinta del Rey*, maintenant que ses deux bagnoles pleines de *sicarios* attendaient qu'il donne le signal de décharger, il n'arrivait pas à se décider.

— Santa, qu'est-ce qu'on branle ?

Assis près de « Tango », son fidèle Pablo s'inquiétait à son tour. Pablo, c'était un peu le fils spirituel de Santana. Un gamin qu'il avait lui-même formé et qui le remplacerait un jour comme chef des *sicarios*. Une bête à tuer. Un mec précieux pour un boss de cartel

intello comme « Espiritu » Chavez.

— Ta gueule, Pab.

Là non plus, Santana « Tango » n'avait pas haussé le ton. Mais dans la Mercedes, tous surent qu'il ne fallait pas la ramener. Qu'il se passait quelque chose. Son talkie-walkie à la main, Santa hésitait. Les instructions étaient formelles : sauf en cas d'extrême urgence, il lui était interdit de contacter les boss. Les gardes de la zone portuaire étaient également équipés de ce type d'engins et toute conversation pouvant être interceptée, mieux valait rester prudent. Et Santa hésitait à donner l'ordre au camion de décharger.

— Santa ! Regarde !

Pablo avait tourné la tête et regardait par la lunette arrière. « Tango » regarda à son tour, vit les lanternes de la voiture qui avançait lentement vers eux, identifia une Chevrolet, se rassura aussitôt. Par mesure de précautions, on lui avait donné les numéros des bagnoles de couverture de l'équipe de réception et le numéro de celle-là correspondait. Les autres s'inquiétaient et ils avaient envoyé des observateurs. Mais alors que Santa s'apprêtait enfin à activer sa propre équipe, l'évidence le frappa de plein fouet.

Les autres n'avaient aucune raison de se découvrir ! Il leur suffisait d'appeler à l'aide du talkie-walkie. Juste une phrase anodine. Une question passe-partout et...

— *Atencion !*

Tout s'était passé très vite. Santana avait vu la portière de la Chevrolet s'ouvrir du côté chauffeur et une athlétique silhouette noire en jaillir avec un P.M. au poing. Le cri avait jailli de sa bouche en même temps que sa main avait fait jouer la sécurité de son propre P.M. micro-Uzi qui ne le quittait pratiquement jamais. Dans le même temps, il avait littéralement arraché sa portière pour se ruer dehors, et son index avait enfoncé la détente de l'arme.

À la vitesse de l'éclair. Comme d'habitude.

Alors, forcément, il avait été le plus rapide.

— Tu le baiseras pas, Fumier !

Saucissonné sur la banquette arrière de la Chevrolet, Leonardo Friole avait jeté ça comme un défi. Ou plutôt, comme pour conjurer un sort. Mais l'Exécuteur n'écoutait plus. Jaillissant de la Chevrolet, il avait aussitôt levé le canon du M.P. 5 qu'il venait de troquer contre l'Ingram. Pour le cas où l'ennemi aurait placé des snipers. Avec sa lunette I.L. et malgré sa cadence de tir inférieure, le Heckler & Koch serait beaucoup plus efficace en tir de nuit. Mais à la seconde où il s'éjectait de la voiture pour diriger le canon du Heckler & Koch. sur les véhicules ennemis, il avait vu le grand escogriffe jaillir de la

Mercedes. Et, au millième de seconde, il avait enregistré la situation. Il se jeta de côté, effectua un roulé-boulé sur le pavé gras. Simultanément, son doigt avait enfoncé la détente du M.P. 5 et, tandis qu'une grêle de plomb ravageur passait au-dessus de sa tête, un chapelet d'ogives meurtrières vrombit en giclant hors du gros réducteur de son. Comme au ralenti, il vit l'escogriffe tressaouter sous les impacts, tout en continuant à vider son chargeur. Mais à la place du torse, il n'avait plus qu'une fontaine d'où jaillissaient de longs filets rouges. Toujours au sol, l'Exécuteur vit d'autres silhouettes s'éjecter des voitures et des coups de feu partirent de partout, convergeant sur lui à la vitesse de la mort. Roulant de nouveau et poursuivant ses tirs de couverture, il se déporta sur la gauche, en direction d'un autre empilement de containers, exactement vers l'endroit où, un moment plus tôt dans la soirée, il avait dissimulé une partie de son matériel. Au passage, il eut la satisfaction de voir une série de pantins s'écrouler, vomissant leur sang. Enfin à couvert, il prit le temps de permuter son bi-chargeur et, cette fois, il épaula. Dans la lunette I.L. il vit distinctement les rescapés s'agiter dans tous les sens. D'autres sautaient du camion, brandissant eux aussi des P.M. Uzi et un US M3 A.1 de calibre 45. Du beau matériel.

Les balles filaient tous azimuts. Les *sicarios* de Friole s'affolaient. L'Exécuteur les calma. De très courtes rafales tirées à la lunette, qui couchèrent le reste de l'équipe pour le compte. Dans la foulée, et délaissant le M.P. 5 vide, il attrapa le lance-roquettes SMAW acheté chez Ferrer, l'arma, le bloqua sur son épaule et envoya le missile dans le camion. Cela ressembla à une gigantesque explosion de gaz. Dans tout le périmètre, les containers tremblèrent sur leurs bases et le filet accroché au câble de grue qui s'apprêtait à embarquer le chargement sur la *Pinta del Rey* s'enflamma comme l'amadou. Sous l'onde de choc, Bolan se sentit poussé en arrière et manqua perdre l'équilibre. Quelques instants plus tard, il avait ramassé son matériel et disparu dans l'ombre.

Il rejoignit la Chevrolet, prit le volant, mit les gaz et fonça vers l'autre extrémité des docks. Vers les grilles de la zone portuaire. En voyant arriver la voiture, les gardes qui avaient entendu les échos du blitz ne demandèrent pas leur reste. Ouvrant les grilles en grand, ils regardèrent passer la voiture avec des mines stupéfaites... Propulsant la Chevrolet sur le parking extérieur, l'Exécuteur vira à gauche, fit le tour du rond-point désert et, de nouveau à pleine vitesse, lança le véhicule en direction de Manga.

Un moment plus tard, alors que la Chevrolet passait le petit pont de pierre de la Laguna de San Lazaro reliant Manga à la vieille ville, il jeta un œil dans le rétro. Esquissant un sourire à l'adresse de son passager bien involontaire affalé sur la banquette arrière, il lança

alors, presque joyeux :

— Plutôt réussi, non ?

CHAPITRE XX

L'aube pointait, la brume était basse et dense sur le fleuve et, au-delà du petit *Parque Orellana* et de son théâtre de verdure, la vue se perdait dans une immensité laiteuse. À cette saison l'Amazone était encore à son niveau bas, mais cela ne durerait pas. Dans quelque temps, après le déluge des pluies équatoriales, le fleuve-mer enflerait et noierait tout sur son passage.

Il transformerait la région en un monde liquide, allant d'Iquitos, au Pérou, jusqu'à l'embouchure de l'Amazone, à Belém, à plus de trois mille kilomètres de là... Un univers aquatique et sylvestre, d'une surface de plusieurs millions de kilomètres carrés, où on se perdait, sitôt dépassés les repères naturels des berges complètement noyées.

Mais de tout ça, Michele Paccella s'en moquait.

Lui, en Amazonie, il n'y venait que parce que son fils aimait y pêcher ce fichu pirarucu. Un sport que Pacella n'aimait guère, mais c'était le rite incontournable, la couverture qui lui permettait de voir son fils, à Leticia.

Heureusement, le vol Avianca en classe *Ejecutiva* avait été un moment de vraie détente. Caviar et champagne à volonté. Des raffinements que l'avocat appréciait tout particulièrement et qui étaient pour lui les signes de la civilisation. Maintenant, il était en pleine jungle dans un bled complètement paumé, en pleine Amazonie, à une heure et demie d'avion de Bogota. Un trou perdu, ancien comptoir colonial reconverti en zone franche, aux confins de la Colombie, du Pérou et du Brésil. Pas une seule route d'accès, rien que la jungle et ce putain de fleuve dont, les matins de brume, on ne distinguait même pas l'autre rive, tellement il était large.

L'enfer vert.

Ce pays, le Sicilien l'avait toujours détesté. Il lui faisait peur. Trop de moustiques, de serpents, d'araignées et de crocos. Et puis, on disait que ces saloperies de piranhas pouvaient nettoyer un homme en seulement quelques instants. C'était une légende, mais quand même. Et il était là, perdu dans ce patelin miteux, enfermé dans une chambre pouilleuse de l'*Anaconda*, le seul hôtel potable du coin, à attendre que Chiris vienne le chercher. Car depuis l'avènement de Placido au sommet du cartel de Pereira, il fallait redoubler de précautions, ne

plus se voir en public. Placido ne s'arrêtait même plus à Leticia, préférant filer jusqu'à Benjamin Constant, sur la rive brésilienne, logeant dans l'unique hôtel de la ville. Si les narcos colombiens apprenaient la vérité sur les origines du remplaçant du « pape », ce serait un beau merdier ! Et si la *Cupola* apprenait que lui, Michele Paccela, venait en Colombie pour y voir clandestinement son fils...

L'avocat préférait ne pas y songer.

Il en était là de ses pensées moroses, quand trois coups discrets furent frappés à la porte. Le signal. Il alla ouvrir, fut surpris de ne pas voir la face avenante et rieuse de son guide habituel, mais celle d'un inconnu à moitié cachée sous un vaste chapeau de paille crasseux.

— Ça va être l'heure d'embarquer, *señor*.

Fronçant les sourcils, le Sicilien s'étonna :

— Où est Chiris ?

— Il a dû s'absenter pour quelques jours, expliqua l'inconnu. Son remplaçant nous attend là-bas. Je suis le nouveau pilote.

Rassuré, Michele Paccela ramassa son sac et quitta la chambre derrière son guide. Dehors, il faisait déjà chaud et très moite. Ils descendirent la Calle n° 8 bondée, longèrent l'enfilade de guérites en bois où s'opérait le change de la zone franche et foulèrent bientôt la rive pentue du fleuve. Glissant dans la boue et sans un regard pour la petite foule bigarrée du marché local, Paccela sauta dans la pirogue et son guide lança aussitôt le moteur en envoyant :

— La brume sera bientôt levée, *señor*.

Paccela se fichait éperdument de la brume, de la pêche et de l'Amazonie. Il était seulement impatient de revoir son fils. Des semaines qu'il attendait ça. Alors, prenant son mal en patience, il se mit à regarder défiler la berge en essayant de se vider l'esprit. Enfin, le moteur de la pirogue baissa de régime et le pilote annonça dans un grand sourire :

— On arrive, *señor*.

Benjamin Constant ne devait pas être loin, mais cette fichue brume ne se décidait pas à se lever et Paccela avait l'impression d'évoluer dans les nuages. La pirogue vira de bord, s'engagea sur un bras de fleuve plus étroit dont on distinguait les deux rives. Elle vogua encore un moment, puis le pilote tendit le bras en lançant à voix contenue :

— Là, *señor*. Ils sont là !

Michele Paccela leva les yeux dans la direction indiquée, distingua la forme encore imprécise d'une autre pirogue, beaucoup plus grande, et pourvue d'un toit de planches. Il discerna deux silhouettes à bord

et, après un instant, la distance s'étant encore réduite et y voyant mieux, il aperçut deux autres embarcations, chacune occupée par quatre hommes. Sous le toit de la première pirogue, il avait tout de suite reconnu la haute silhouette élégante qui se tenait à l'avant et son cœur s'était mis à battre plus vite.

Placido ! Son fils Placido était bien là ! Avec huit *sicarios*.

— Placido !

Paccela venait de sauter dans l'autre pirogue. Il étreignit son fils, oubliant ce long voyage et cette Amazonie qu'il n'aimait pas.

— Placido ! Mon fils.

Les deux hommes se tinrent serrés un moment, avant que le nouveau boss de Pereira ne repousse l'avocat sicilien, lui offrant soudain une mine sombre. Aussitôt inquiet, Paccela s'alarma :

— Un problème, fiston ?

« Espiritu » Friole-Chavez secoua la tête en se rasseyant sur le banc latéral de la pirogue.

— Pas moi, répondit-il. Le frangin.

— Léo ?

Placido acquiesça.

— Il s'est fait coincer par le fisc. Une histoire de fausses factures.

Paccela respira mieux. Ce genre de truc était courant. Avec un bon avocat...

— Ils l'ont laissé en liberté ?

— Non, grinça Chavez-Friole. Ces salauds l'ont bouclé.

— Bon, soupira l'avocat. Ça aurait pu être plus grave. D'abord, il faut le sortir de cabane. Ensuite, on va lui arranger ça en vitesse, acheva-t-il, rassurant. Le mieux à faire est de...

— Qu'est-ce que c'est que ça !

L'exclamation de son fils fit tourner la tête à l'avocat. Derrière lui, juste à la limite de la brume et comme émergeant des nuages, plusieurs pirogues venaient d'apparaître. Sans bruit et disposées en une ligne presque parfaite.

— Qu'est-ce que...

Placido n'avait pas fini de parler qu'une deuxième ligne de pirogues apparaissait derrière la première.

Se tournant brusquement de l'autre côté, il crut être le jouet d'une hallucination. Là aussi, des embarcations venaient d'apparaître, bourrées d'hommes en armes. Dans les pirogues de protection, les *sicarios* avaient sorti l'artillerie et ils s'énervaient. Eux non plus ne comprenaient pas. Le cœur de Friole s'emballa, et il cria en se ruant

sur son sac :

— Papa ! Attention !

— Stop.

La voix avait claqué dans le dos de Placido Friole et quelque chose de dur s'était enfoncé dans sa nuque, tandis que son sac roulait loin de lui. Plus loin, une autre voix cria sèchement :

— Posez vos armes ! Ne faites pas les imbéciles !

Incrédule, Placido comprit que, dans son dos, c'était son guide qui le menaçait ainsi et que la voix forte était partie d'une des pirogues inconnues. Et instantanément, il réalisa l'ensemble de la situation : il s'était fait piéger comme un enfant.

— Boss ! cria le chef des *sicarios*. Qu'est-ce qu'on fait ?

En même temps qu'il analysait la situation, Friole voyait les pirogues encercler la sienne, tout en isolant peu à peu celles de ses hommes. Encore indécis, ces derniers brandissaient toujours leurs flingues. À bord des pirogues ennemies, rien que des hommes en treillis sans signe distinctif et coiffés de casquettes en toile. Friole voyait aussi les canons des armes, qui maintenant le braquaient franchement. C'était net, ça ressemblait aux méthodes de la DEA et une boule d'angoisse monta dans la gorge du parrain de Pereira.

— Boss ! Qu'est-ce qu'on fait ?

— Déposez vos armes ! cria la même voix autoritaire. Vite. Vous ne faites pas le poids !

— Qu'est-ce que c'est que ce merdier ? grinça « Espiritu » Friole comme pour lui-même.

Ce fut son « guide » qui répondit :

— Restez tranquille, *señor* Friole. Rasseyez-vous, et ordonnez à vos tueurs de jeter leurs armes à l'eau.

Señor Friole ! Ils savaient tout ! Sous le crâne du Sicilien, des pensées contradictoires se livraient un duel sauvage. Il n'y comprenait rien, pressentant seulement que ce cirque était plus ou moins lié à l'arrestation de son demi-frère. Il n'y comprenait rien, mais il avait déjà compris qu'il n'avait aucune chance contre tous ces types. Mais, à l'instant où, la mort dans l'âme, « Espiritu » Friole allait donner l'ordre à ses flingueurs de laisser tomber, l'un d'eux eut un mouvement un peu brusque avec son Uzi. Aussitôt, une rafale le déchiqueta sur place et, dans la foulée, pour éviter les bavures en chaîne, les types en treillis balayèrent en grand. Halluciné, Friole vit ses *sicarios* se faire truffer l'un après l'autre et il cria quelque chose que personne n'entendit. Puis, dans le silence revenu, la même voix autoritaire s'éleva :

— Désolé, Friole. Vous auriez dû vous décider avant.

Aucune émotion dans la voix. Il avait affaire à des pros. Des hommes dangereux. Placido tourna précautionneusement la tête, suivi par le canon de l'arme de son « guide ». Il vit une embarcation se détacher des autres et venir vers eux. L'instant d'après, un type de haute stature et au visage taillé dans le granit sautait dans la leur. Une impression d'autorité et de force se détachait de lui. D'un signe, il congédia leur « guide » qui rejoignit celui de Paccela et toutes les embarcations refluèrent lentement à la limite de la brume.

— Inutile qu'ils nous entendent, fit l'inconnu en s'installant face aux deux hommes.

Placido Friole cherchait où il avait pu commettre l'erreur. Et comme il ne trouvait pas, il dut se résoudre à admettre l'inconcevable : Leonardo l'avait trahi.

Son propre frangin avait craché le morceau pour se dédouaner et...

— Ne cherchez pas, Friole.

Le grand type au visage sévère semblait lire dans les pensées. Il parlait espagnol avec un fort accent yankee.

— D'ailleurs, ce n'est pas vous qui nous intéressez.

Placido renvoya, méfiant :

— Qui vous intéresse, alors ? Et d'abord, qui êtes-vous ? Qui sont ces hommes et...

— Chaque chose en son temps, *señor*... ou plutôt *signore* Friole, coupa l'homme. Pour ce qui me concerne, appelez-moi Hal. Seulement Hal.

— O.K., Hal. Qu'est-ce que c'est que cette combine ?

— Un truc pas très... officiel. Disons que j'appartiens à une agence fédérale US et que tous ces hommes font partie d'un service antidrogue. Comme vous avez pu le constater, nous ne sommes pas là pour plaisanter.

— La D.E.A. ? s'exclama Friole en sursautant. Mais vous n'avez pas le droit...

— Je viens de vous dire que cette affaire n'était pas officielle, coupa Hal. Mais vos morts, eux, le sont. Ne l'oubliez pas. Je vous ai aussi fait remarquer que ce n'est pas vous qui nous intéressez.

— Qui ça, alors !

— Lui.

L'homme venait de désigner Michele Paccela et jusqu'alors abasourdi, celui-ci sursauta :

— Moi ?

— Vous, acquiesça Hal en ignorant subitement Placido Friole. Pour le moment, et jusqu'à la fin de notre entretien, c'est vous qui nous intéressez.

— En quoi, je vous prie ?

— J'ai un deal à vous proposer.

— Un... deal !

Intérieurement, Michele Paccella était glacé. Dans son esprit agile d'avocat, il avait déjà plus ou moins compris. Il savait ce que le nommé Hal allait lui demander et il connaissait le moyen de pression qu'il allait utiliser. Il comprit aussi que Leonardo Friole n'était pas été jeté en taule pour une simple affaire de fausses factures et qu'il avait été l'instrument involontaire d'un truc qui les dépassait tous. Un piège génial, imparable.

Alors, levant un regard soudain las sur le grand type en treillis, il hocha la tête en lâchant du bout des lèvres :

— De quelle nature, ce deal ?

Ils se jaugèrent du regard et, après un moment d'observation, l'homme à l'accent yankee commença à développer les termes de son marché. Un exposé qui ne prit que quelques minutes et au cours duquel l'avocat et son fils perdirent leurs dernières illusions. Puis l'homme en treillis se tut et un pesant silence tomba sur le fleuve. Quand l'avocat sicilien le rompit, ce fut d'une voix éteinte, brisée.

— Et si je refuse ? demanda-t-il.

Il n'y croyait même pas lui-même.

— Si vous refusez, renvoya tranquillement l'homme qui se faisait appeler Hal, nous abattons votre fils. Vous avez dix secondes pour répondre.

Puis il y eut des cliquetis d'armes... et de nouveau le silence.

CHAPITRE XXI

Ça y était enfin !

Rocco jubilait. Ses indics avaient retrouvé la trace de cette salope. Et même s'il n'avait aucune nouvelle de son boss local, il allait leur montrer à tous comment un Sicilien réglait ses comptes. Et pour celle-là, les comptes seraient salés.

Bien sûr, il aurait pu la coincer n'importe où et l'abattre à vue, mais c'eût été gâcher son plaisir. Comme d'habitude, peut-être plus encore, il voulait du raffiné. De l'original. Alors, depuis deux jours, tout en peaufinant son plan, il surveillait cette baraque où la fille avait élu domicile. Il attendait son heure.

Une heure qui n'allait plus tarder.

Pour la énième fois, il consulta sa montre et décida que c'était le moment. Le grand balèze qu'il avait vu venir voir la fille à deux ou trois reprises ne se pointerait plus cette nuit. Il était plus de 2 heures du matin et tout Bogota dormait. C'était le moment.

Trois minutes plus tard, seulement équipé de son superbe rasoir à manche d'ivoire et d'un tout petit Colt Agent destiné à sa sécurité, il foulait en silence la terre meuble du jardin. Sans que son rythme cardiaque ne s'accélère le moins du monde, il franchit les derniers mètres, posa sa joue contre le volet à lamelles qui occultait la fenêtre de la chambre, écouta un moment et, n'entendant aucun bruit, se hasarda à soulever le petit crochet qui libérait l'ouverture du volet.

La fenêtre n'avait même pas grincé et, d'un souple rétablissement, Rocco venait de sauter à l'intérieur. Un jeu d'enfant. Tout naturellement, le rasoir à manche d'ivoire était venu se loger dans sa paume et l'acier accrocha une seconde un reflet de del étoilé. Cette nuit, il faisait beau, à Bogota.

Une excellente nuit pour mourir.

Une nuit lumineuse qui permettait de se repérer sans allumer la lumière. Le lit était là, masse plus claire, avec cette forme sous le drap et cette masse de cheveux noirs sur l'oreiller. Sur un des oreillers, car le lit en comportait deux, dont un inoccupé. Sans doute destiné au grand balèze pendant ses soirs de visite. Salope ! Celle-là allait bientôt finir de se taper des mecs. Surtout des types aussi beaux que ce grand

athlète qui... Mais il fallait arrêter de penser. Ne pas se mettre en colère. Il fallait rester professionnel.

Rocco adorait égorger les filles. Surtout quand elles étaient belles. L'excitation montait en lui à la manière d'une marée et des élancements délicieux parcouraient déjà ses reins.

D'un bond souple et presque gracieux, il sauta sur le lit, se retrouva à califourchon sur la fille et, d'un geste précis, tira le drap vers le bas, dégageant le cou dans sa totalité. Simultanément, sa main droite s'était élevée, brandissant le beau rasoir dans la pénombre. Mais, à l'instant où il allait l'abattre, Rocco sentit son poignet pris dans une pince d'acier et l'entendit craquer. Une douleur fulgurante le fit crier. Dans le même temps, un objet dur et glacé s'était enfoncé sous son oreille gauche et une voix sinistre s'élevait :

— Salut, Rocco !

La masse des cheveux noirs s'était s'envolée et, là où il croyait trouver une femme, il se retrouvait devant...

La lumière s'alluma et le grand type apparut, vêtu d'une combinaison noire. Avec un regard d'acier qui fouillait Rocco et qui lui faisait un drôle d'effet. L'inconnu n'ayant eu qu'à étendre le bras pour allumer, ils étaient demeurés dans la même position. Et malgré le saisissement, malgré la catastrophe de l'échec, le petit tueur au catogan se sentait tout bizarre. Presque bien. Cette fièvre de l'instant d'avant s'était muée en autre chose. De plus fort encore. De presque affolant.

— Tu as perdu, Rocco, dit encore la voix sépulcrale du type. Ton boss Loreda est mort. Mais avant de claboter, il a parlé. Beaucoup. Il m'a révélé tout ce qu'il savait, y compris ta présence ici et ton rôle exact. Il m'a dit que tu ne renonçais jamais, que tu finirais par avoir Ethel Morrisson. Alors, j'ai décidé de t'attendre. Un gros sacrifice parce que j'avais des choses très importantes à voir en Amazonie. Mais ça valait le coup, pas vrai ?

L'homme en noir désigna la cloison d'un regard, demanda :

— Ne crie pas. Ta... victime dort juste à côté.

Mais tétanisé, Rocco ne pouvait sortir un mot.

Cette grosse chose glacée dans son cou, et surtout, surtout le regard de ce grand et beau type lui faisaient peur. Et ça déclenchait en lui des réactions inattendues. Crucifiantes. Il savait qu'il allait mourir, cela l'effrayait et pourtant, il trouvait ça enivrant !

L'instinct de conservation reprit pourtant le dessus et Rocco se souvint du petit Colt Agent enfilé dans sa chaussette. Un trac des milliers de fois répété. Il envoya sa main potelée vers sa jambe, trouva aussitôt la crosse et l'arme jaillit, canon déjà pointé vers la tête du

mec aux yeux d'acier. Le temps d'un éclair, il se dit qu'encore une fois il avait été le meilleur et son index pesa sur la détente.

Puis il y eut une explosion, un ouragan se déchaîna sous son crâne, un grand éclair zébra sa vue et, d'un coup, il eut très froid. Rocco était mort.

Paolo Ferrer ne décolerait pas. L'autre nuit, une *gayada* de San Gabriel avait assassiné et dévalisé un des boss de la flambe de Bogota sur un chantier et voilà que cette nuit, d'autres *gaminès* avaient pillé un supermarché de la Carrera 10. Si ces cons de flics ne faisaient rien, on allait se retrouver avec des taux de délinquance voisins de ceux enregistrés quelques années auparavant. Au temps où les Escadrons baissaient les bras. Il fallait reprendre les missions punitives. Il fallait réagir. Sinon, les honnêtes citoyens n'auraient plus que leurs yeux pour...

Deux coups discrets à la porte. Le colosse aux moustaches de mongole se figea. Il n'attendait personne ce soir.

— Hé ! Ferrer !

Une voix qu'il avait déjà entendue. Une voix...

Le Yankee. L'Américain revenait le voir. Encore du fric en perspective ? Les gringos étaient décidément d'excellents clients. Oubliant provisoirement ses rancœurs, le marchand d'armes quitta sa chaise, baissa le son de la télé et alla ouvrir la porte donnant sur la cour.

— Salut, Ferrer.

C'était bien l'Amerlock. Nonchalamment appuyé de l'épaule contre le chambranle et arborant un sourire presque sympa.

— Salut, marmonna le trafiquant. Tu veux encore quelque chose ?

— Ça se pourrait, répondit l'Américain.

La bonne affaire.

— J'ai des trucs qui viennent d'arriver. Du matériel US. Première main. Mais tu ferais mieux d'entrer.

— Ben..., fit l'Américain, gêné, c'est que je suis pas seul.

Il se déporta de côté et, dans le mouvement, découvrit une, minuscule silhouette en imper et portant des lunettes de soleil.

En pleine nuit !

Une petite fille qui lui arrivait à peine à la hanche. Ferrer abaissa son œil unique, s'éclaircit la vue d'un battement de paupières et se statufia.

— Qu'est-ce que...

L'Exécuteur avait fait un pas en avant, coinçant la porte à l'aide de son pied.

— C'est une amie, lâcha-t-il de sa voix profonde. Maria-Dolores. Une petite fille très gentille.

Il marqua un temps, acheva plus sourdement :

— Et très malheureuse aussi.

— Qu'est-ce que tu viens foutre avec...

— Maria-Dolores est très affectueuse, Paolo. Et très conviviale. Elle adore sortir le soir et rencontrer mes potes. Parce que tu es un pote, pas vrai ?

Le colosse avait reculé de deux pas dans son petit hall et, naturellement, Mack Bolan le suivit. Dans le mouvement, il avait attrapé la gamine sur son bras gauche et le Beretta 92F avait jailli dans son poing comme par enchantement.

— Qu'est-ce que tu veux, merde !

Ferrer se serait giflé. D'habitude, il n'ouvrait jamais la porte sans se munir d'une arme. Mais, avec ce con d'Américain, il ne s'était pas méfié. Et voilà qu'une espèce de cauchemar lui sautait à la gueule et que le flingue du Ricain visait son œil unique.

— N'aie pas peur, Ferrer, gronda la voix de l'Exécuteur en s'avançant sur lui. Maria-Dolores n'est qu'une petite fille de six ans. Elle ne te veut pas de mal, elle veut juste te dire bonsoir.

Il s'approcha encore, attirant la fillette et souffla doucement :

— Va, petite, va.

Ferrer voulut reculer, mais le mur était dans son dos et il fut bloqué sur place. De son œil unique, il vit avec horreur la petite main hésitante s'approcher de sa face et quand les doigts entrèrent en contact avec sa cicatrice, il faillit crier. La gamine conservait son petit air sage et appliqué et il sentit bientôt les doigts effleurer le bandeau qui couvrait son œil. Alors, la gamine poussa un petit cri et sa main se retira vivement.

— C'est lui ! cria-t-elle dans un sanglot sec. C'est lui ! C'est le monsieur qui m'a volé mes yeux ! Je reconnais sa voix. Et aussi sa figure !

Un long silence suivit, entrecoupé par la lourde respiration de Paolo Ferrer. Puis, dans un élan de toute sa volonté, le géant cracha :

— Qu'est-ce qu'elle raconte, cette petite conne !

Sur la face granitique de l'Exécuteur, pas un pli n'avait frémi. Mais, tout au fond des prunelles d'acier, il y avait maintenant une infinie tristesse.

Et sa voix était lasse quand il répondit :

— Maria-Dolores dit la vérité. On s'est rencontrés par hasard, elle et moi. Elle qui n'avait jamais parlé de ça à personne, à moi, elle a tout déballé. À cause d'un chat que je lui ai offert. Elle m'a parlé du rapt, des « méchants hommes » et leur chef borgne avec une cicatrice, qui lui avaient volé ses yeux.

Nouveau silence, puis :

— De très beaux yeux d'enfant, Paolo. Des yeux verts.

— Écoute... Je...

— Non, Paolo. Maria-Dolores n'est pas une petite conne. C'est seulement une petite infirme. À cause de toi.

— Écoute, je...

Ferrer avait envie de s'enfuir, de cogner, de tuer, mais il n'arrivait même plus à bouger le petit doigt. Il était complètement paralysé. Il vit l'Américain reposer la fillette à terre et lui faire signe d'aller l'attendre dehors. Puis, dès que la porte fut refermée sur la petite silhouette aux mouvements tâtonnants, il vit encore le Yankee approcher le gros bulbe qui prolongeait le Beretta de son œil valide. Enfin, il vit sa bouche s'ouvrir et entendit comme à travers un brouillard :

— Tu n'es qu'une merde, Ferrer.

Puis Paolo Ferrer se retrouva en enfer.

ÉPILOGUE

Palerme, 15 janvier 1993, 11 h 18.

Il ne faisait vraiment pas très chaud sur la large *Via délia Liberta* en ce matin de janvier. Mais l'homme coiffé d'un chapeau et aux épaules légèrement voûtées n'avait pas l'air d'en être incommodé. Sortant de la petite épicerie-boulangerie où il venait d'acheter son pain, il avait le regard vague de ceux qui sont perdus dans leurs songes. Ce matin, on lui avait fait savoir que son avocat, Michele Paccela, avait dû s'absenter pour raisons familiales et cela le contrariait. Il avait une foule de choses à mettre au point avec lui et après des décennies de bons et loyaux services, ce lâcheur l'abandonnait pour se rendre au chevet d'un membre d'une famille dont il ne lui avait jamais parlé.

De nos jours, rien n'était plus pareil.

Les traditions se perdaient et même les amis se montraient moins fidèles. Et puis il y avait ce marasme. Celui qui gagnait maintenant le monde pourtant protégé qu'il gouvernait depuis si longtemps. Une société malade, qui, pour se défendre et imposer sa vision des choses, devait à présent utiliser des méthodes terroristes. Des bombes.

Pour tuer des policiers, des magistrats... et bientôt, des chefs d'État, si cela continuait.

Décidément, on était loin des temps bénis.

L'homme au chapeau allait traverser, quand un violent coup de freins le fit reculer précipitamment. Il vit la Lancia le frôler, faillit jeter une remarque bien sentie, entendit d'autres coups de freins et se dit avec amusement que ces imbéciles allaient se rentrer dedans. Puis il entendit un bruit de course, vit des silhouettes jaillir d'un peu partout et converger vers lui. Il se dit que le monde était fou, que l'humanité courait toujours, puis il se sentit soudain attrapé par les bras et coincé contre des inconnus. Son pain lui échappa et tomba par terre et parmi les éclats de voix qui s'élevaient de partout, quelqu'un lui lança :

— Au nom de la loi, Nando Vanzano, je vous arrête.

L'homme au chapeau leva des yeux incrédules, vit une galerie de

visages fermés, sonda des regards où brillaient divers sentiments. Il vit aussi les armes, les brassards aux manches des blousons et les gyrophares sur les toits des voitures.

Et bien sûr, il comprit tout.

Plus de vingt ans de cavale venaient de prendre fin. Là, sur un bout de trottoir, en plein cœur de Palerme.

Son fief.

Alors, hochant lentement la tête, l'homme au chapeau fit signe qu'il n'offrirait pas de résistance et, d'une voix rude et posée, il déclara :

— J'ignore encore qui m'a trahi, messieurs, mais je vous félicite.

Et son avocat qui n'était pas là !

Les armes de la mafia

Par

GÉRARD DE VILLIERS

Le temps de la mafia de papa est révolu. Qu'elles s'appellent *Cosa Nostra*, *Camorra*, *Ndrangheta*, *Sacra Corona Unita*, *Triades* ou autres *Yakusas*, les mafias d'aujourd'hui sont organisées en multinationales du crime, et protégées par de véritables armées. Des unités qui opèrent à la demande, soit dans des conflits de type « bataille rangée », soit en commandos discrets, aux méthodes calquées sur celles du grand terrorisme ou des services « action » des centrales de renseignement. Les dramatiques exemples des attentats dirigés contre les juges Falcone et Borsellino en sont la triste démonstration. N'ayant parfois plus grand-chose de commun avec les classiques *torpédos* de Scarface, les *sicarios* des cartels de la drogue ou les *soldati* de *Cosa Nostra* utilisent à présent un large éventail de l'arsenal mondial, y compris certains matériels de guerre de gros calibre, comme le lance-roquettes RPG 7 ou les explosifs



Vente d'armes à la frontière entre le Pakistan et l'Afghanistan, en 1981. Photo W. Campbell / Sygma

du type Semtex ou Tritole. Les filières d'approvisionnement ne manquent pas.

Notamment dans l'ex-bloc de l'Est, où les mafias peuvent maintenant se procurer tout ce qu'elles souhaitent en matière d'engins de mort, mais également certaines « marchandises » *Hi Tech*, comme l'informatique de pointe, le cryptage, les techniques du renseignement ou encore la biotechnologie nécessaire au raffinage moderne des stupéfiants. Mais ces nouveaux canaux n'en tarissent pas pour autant les sources classiques jusqu'alors utilisées. Les vols de cargaisons en transit et ceux opérés dans les divers arsenaux de la planète restent un des meilleurs moyens d'approvisionnement. Parce que gratuit. Il n'en reste pas moins que, grâce à des filières clandestines, les mafias achètent également leurs « outils » aux nombreux marchands d'armes, dont le négoce fait florès sur le marché parallèle de la planète. Comme on le voit, le mal est loin d'être éradiqué et les polices du monde entier ne se font pas d'illusions. Infiniment moins bien armées, tant au plan matériel que juridique, elles ne peuvent le plus souvent réagir qu'au coup par coup, et les résultats obtenus ne sont guère en rapport avec les souhaits, sincères ou non des gouvernements concernés. Comme par le passé, et davantage encore à l'avenir, tant que les armées, les polices, le terrorisme, les guérillas et... les mafias existeront, l'industrie de l'armement reste et restera une des premières du monde.

COLT .45

Le vénérable Colt M 1911, plus connu sous l'appellation de Colt .45, fut créé par John Browning pour fournir aux troupes américaines (à partir de 1911) une arme de gros calibre, capable de stopper, à courte portée, tout fantassin ennemi lancé à l'assaut. Après la Première Guerre mondiale, quelques petites modifications furent apportées à cet automatique de renommée mondiale, qui devint alors le M 1911 A1. Copiée dans le monde entier et devenue une véritable légende, cette arme de calibre 11,43 mm (première catégorie), robuste et sûre, mais au chargeur de 7 cartouches seulement, semblait indétrônable. Pourtant, en janvier 1985, la nouvelle officielle de l'inimaginable tombait: le bon vieux Colt .45 allait être remplacé au sein de l'armée américaine par une arme de calibre 9 mm... italienne! Le Beretta 92F. Le Colt .45 est devenu une pièce de collection très recherchée par les amateurs, mais continue à être utilisé par les voyous.



Le « sinistre » et très efficace Beretta.

Photo Gianni Giansanti / Sygma

BERETTA 92F

D'une longueur totale de 217 mm, d'un poids à vide de 960 grammes, doté d'un chargeur de 15 cartouches imbriquées de 9 mm Parabellum, d'un maniement aisé et d'une sûreté totale, le Beretta 92F est une arme fiable et efficace, dont la munition est classée dans la première catégorie, dite munition de guerre. Avec la configuration incurvée de sa garde de détente et son cran double, situé de part et d'autre de la glissière, ce pistolet automatique permet un usage ambidextre très pratique. Certains pays l'ont adopté comme arme de poing officielle de leurs armées ou de leurs polices et, bien sûr, d'autres usages moins avouables en découlent désormais.

A.R-15 / M.16

Le M.16 (version civile, A.R-15) au calibre de 5,56 mm connaît une notoriété méritée. Premier des fusils d'assaut de petit calibre, il a remplacé à la fois les P.M., les carabines et les fusils au sein de l'infanterie américaine. Avec son poids à vide de 2,940 kg, sa longueur totale de 980 mm, son sélecteur de tir, ses chargeurs de 20 ou 30 cartouches et sa poignée de transport utilisée en instrument de visée, cette arme est une habile combinaison entre la carabine et le P.M. D'une fragilité de guidon regrettable et équipé d'une crosse obligatoirement fixe (à cause d'un ressort récupérateur placé dedans), mais d'une précision et d'une stabilité de tir automatique exceptionnelle, ainsi que d'un recul quasi nul, le M.16 se situe au top-niveau de ce type d'arme.

H.K. MP. 5K

De calibre 9 mm Parabellum, d'un poids à vide de 2.450 kg, doté de chargeurs de 15 ou 30 cartouches imbriquées, d'un système d'ouverture de culasse à ralentissement, d'un sélecteur de tir et d'une cadence de feu de 650 coups/minute, ce P.M., version courte, au canon de 225 mm, fabriqué par la firme allemande Heckler & Koch, est certainement un des meilleurs du genre, par sa robustesse et son équilibre. Pouvant être équipé d'un réducteur de son et d'une lunette de visée à intensification de lumière, le MP. 5K est notamment utilisé pour les missions dites « spéciales ».

A.K. 47 (crosse pliante)

Mis au point par l'officier de blindés Mikail Kalachnikov et directement inspiré du StG-44, ce fusil d'assaut a atteint une célébrité sans égale. Avec un poids à vide de 3,600 kg à 3,900 kg (selon version et fabrication), sa longueur totale de 870mm, sa cadence de feu de 800 coups/minute, son sélecteur de tir, son chargeur de 30 cartouches de 7,62 mm, et malgré sa dispersion du tir excessive, ce fusil d'assaut connaît une grande notoriété, notamment au sein de nombreux groupes rebelles ou paramilitaires. Exporté tous azimuts et fabriqué sous licence par de nombreux pays, l'A.K. 47 est probablement l'arme de ce type la plus vendue au monde. À ce jour, tous modèles et toutes licences confondus, on estime sa diffusion à plusieurs dizaines de millions d'exemplaires. Il existe maintenant un modèle A.K. 74, de plus petit calibre, au chargeur de 40 cartouches de 5,45 mm.

SKORPION C.Z. 61

Fabriqué par la firme tchèque de Brno 1961, ce petit P.M. de calibre 7,65 mm Browning et d'une longueur totale de 522 mm (crosse repliée, 270 mm) a lui aussi, été conçu pour les « missions spéciales ». Son petit calibre explique son faible poids à plein (chargeur de 10 cartouches) de 1,450 kg seulement. Doté d'un sélecteur de tir, pouvant être équipé d'un chargeur de 20 cartouches, d'un réducteur de son et d'un dispositif de visée luminescent pour le tir de nuit, sa culasse enveloppante garantit une bonne stabilité pour le tir en rafales. Malgré son calibre relativement faible en vitesse et en indice de puissance d'arrêt, le C.Z. 61 demeure une arme prisée par les spécialistes des « coups de main ».



*Sri Lanka Cet enfant ne joue pas à la guerre et son A.K. 47 n'est pas un jouet... Photo
Thierry Charlier*



Kinshasa. Les femmes aussi... Parachutiste zaïroise, équipée d'un mini-Uzi. Photo Thierry CHARLIER

P.M. UZI

Conçu par le commandant israélien Uziel Gal, après les combats de 1948, le P.M. Uzi connut quelques déboires en début de fabrication, en 1950. Fabriqué

jusqu'en 1960, le modèle suivant péchait par un défaut de sélecteur de tir. Mais sitôt ce détail rectifié, le modèle qui en découla connut aussitôt un succès grandissant. Fabriqué sous licence par la F.N. Herstal belge et adopté par l'Allemagne fédérale, puis par les Pays-Bas, Cuba et par bien d'autres pays, la marque Uzi circule partout dans le monde. Qu'il soit manufacturé dans sa forme Standard. Mini ou Micro, ce P.M. de calibre 9 mm Parabellum à la silhouette mythique est doté d'un système de fonctionnement à culasse non calée, d'un sélecteur de tir (efficace), de chargeurs de 25, 32 ou 40 cartouches imbriquées et d'une cadence de tir de 600 coups/minute. C'est une arme compacte et équilibrée construite sur le principe de la culasse enveloppante et de la poignée-chargeur. De plus, l'Uzi peut être équipé d'une baïonnette et d'un manchon lance-grenades. Dans sa version standard moderne, son poids est de 3,500 kg à vide et sa longueur n'excède pas 440 mm, crosse repliée.

INGRAM M.10

Conçu par Gordon Ingram et fabriqué à partir de 1970, le M.10 est sans doute le type d'arme personnelle de demain. D'un encombrement à peine supérieur à celui du bon vieux Colt .45 ou du Browning G.P. 35, l'Ingram M.10 est connu pour être un des mini-P.M. les plus redoutables du râtelier mondial. Chambré en 9 mm Parabellum ou en 11,43 mm, il est doté de chargeurs allant de 16 à 36 cartouches, d'une crosse métallique repliable, d'une culasse non calée, d'un sélecteur de tir, d'un réducteur de son et d'une sécurité de fin de chargeur, l'Ingram M.10 libère ses projectiles à la vitesse fantastique de 1.000 coups/minute. Selon son inventeur, cette merveille pourrait, à terme, remplacer les classiques armes de poing des personnels volants et roulants de l'aviation et des blindés. Maintenant » starisée » par le cinéma et la TV, cette arme, ainsi que son frère l'Ingram M.11, sont commercialisés à l'échelle internationale.

H.K.G. 11

Hormis son aspect très compact et résolument futuriste, l'originalité de ce fusil automatique fabriqué par Heckler & Koch réside dans le type de sa munition. Des cartouches sans étui et à section quadrangulaire, constituées par un mini-bloc de Propergol, dans lequel s'insèrent l'amorce et le petit projectile de 4,7 mm Cette forme de « cartouche » permet l'emploi de chargeurs de 50 coups, garantissant ainsi un barrage-feu important. Sa longueur totale est de 750 mm, son poids à vide affiche 3,600 kg et le support de sa lunette de visée fixe sert également de poignée de transport.

Cette liste est loin d'être exhaustive. Et de plus, les marchés parallèles proposent aux diverses mafias des armes de guerre qu'aucune police au monde n'envisagerait même d'utiliser. Tout est à vendre – ou presque tout – à celui qui veut bien y mettre le prix...

Gérard de Villiers



Carson, Californie. Destruction des
armes confisquées par la police
de L.A. 28 tonnes en 1988.
Photo F. Duhamel/Sygma

[1] Bandes organisées de jeunes délinquants.

[2] Environ dix francs.